BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
18
NAPOLI

Mus. XXXIII

V Suppl. Palat. B 18 11a

MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.

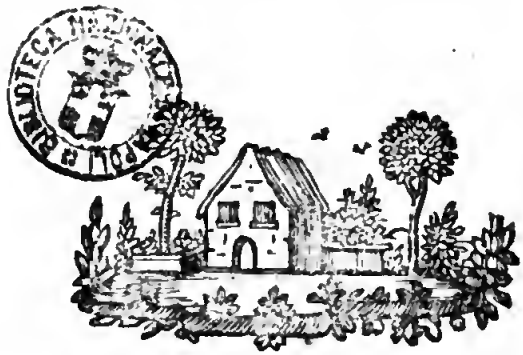
O

627857 SBN

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

IIIeme SUITE DE LA Veme PARTIE.

ROMANS du ſeizieme ſiecle. SECT. VII.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS de nos Souſcripteurs & des Lecteurs des Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroiſſant embarraſſés de ſavoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour leſquels il a été ouvert une ſouſcription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Hiſtorique à l'uſage des Dames, ſuivie d'un extrait de la Conquête de Conſtantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conſeils pour former une Bibliotheque Romaneſque, pour diriger une Comédie de ſociété, & pour diverſifier les plaiſirs d'un ſallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Hiſtoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, conſidérée comme amuſement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme ſiecle

AVERTISSEMENT.

V. Vol. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme ſiecle.

VI Vol. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troiſieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme ſiecle.

VII Vol. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

Poésies du ſeizieme ſiecle.

VIII. Vol. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section I.

Section II.

IX Vol. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

Livres de Théologie & de Juriſprudence du ſeizieme ſiecle.

X Vol. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section III.

Section IV.

XI. VOL. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du ſeizieme ſiecle.

XII. VOL. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde ſuite de la cinquieme Partie.

ROMANS du ſeizieme ſiecle.

Section V.

Section VI.

XIII. VOL. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

LIVRES de Philoſophie, Sciences & Arts du ſeizieme ſiecle.

XIV. VOL. O.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Troiſieme ſuite de la cinquieme Partie.

ROMANS du ſeizieme ſiecle.

Section VII.

Section VIII.

FIN de l'Avertiſſement.

DE

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

HISTOIRE du noble & vaillant Roi Florimont, fils du noble Mataquas, Duc d'Albanie. (Lyon 1529.)

CE Roman a le défaut de tous ceux qui ont été écrits pendant le cours du ſeizieme ſiecle ; il ſemble vouloir s'appuyer ſur quelques faits véritables, & contredit ſans ceſſe la Chronologie. L'Auteur prétend que ſon Héros Florimont, Roi de Macédoine, fut l'aïeul paternel d'Alexandre le Grand ; & dans cette ſuppoſition, ſon Hiſtoire auroit quelque liaiſon avec un autre Roman, dont l'extrait a paru dans le Volume E de nos *Mélanges*, Tome II de la *lecture des Livres François* : c'eſt

celui de *Philippe de Madien, ou le Chevalier au blanc épervier.* Philippe, ſuivant ſon Hiſtorien, fut Roi de la Grece, & Florimont épouſa la fille de ce Prince, & ſuccéda à ſon beau-pere. Au reſte, ces aventures ne méritent pas que nous nous y arrêtions long-temps; elles ſont pour la plupart, ou communes, ou d'une invraiſemblance, qui n'a preſque jamais le piquant de la ſingularité. Quelques mots ſuffiront pour faire connoître le mérite du Roman & le talent du Romancier.

Tandis que le vaillant Philippe de Madien, ſurnommé le Chevalier au blanc épervier, régnoit ſur la Grece, Mataquas, Duc d'Albanie, fut ſon plus fidele allié, après avoir été ſon compagnon d'armes. Philippe eut de la belle Amordelis ſon épouſe, une fille encore plus charmante que ſa mere. Il la nomma Romanadaple; & craignant que ſa beauté ne troublât quelque jour la tranquillité de ſes Etats, il renferma cette Princeſſe dans un Palais écarté, & lui donna pour gouvernante une ſage Dame, appelée Cipriane. Enſuite il fit publier dans toute la Grece, qu'il n'accorderoit ſa fille en mariage qu'au Chevalier qui, s'étant dévoué à ſon ſervice pendant trois ans ſans la voir, ſe ſeroit illuſtré par les plus brillans exploits. Ces dures conditions n'empêcherent pas

un grand nombre de Princes de prétendre à la main de Romanadaple, qui, dit le Romancier, » liſant ſouventes fois en plu-
» ſieurs livres, & y trouvant diverſes ſen-
» tences, tant lui plaiſoit celles d'amours,
» que tout ſon temps conſommoit pour
» en connoître la ſignifiance ; de ce, la
» ſavante Dame Cipriane étoit moult
» dolente, car bien veoit que ſi aimer elle
» vouloit, à peine l'en pourroit-on gar-
» der «. Pendant que la fille de Philippe paſſoit triſtement les premieres années de ſa vie au milieu de quelques Pucelles qui compoſoient ſa petite Cour, Mataquas, Duc d'Albanie, s'occupoit de l'éducation de ſon fils Florimont, qui, ſous la conduite du ſage Flocard ſon Gouverneur, donnoit déjà les plus grandes eſpérances. Ce jeune Prince, impatient de ſe diſtinguer dans la carriere des armes, ayant appris qu'un monſtre déſoloit les frontieres de l'Albanie, ſe déroba de la Cour, & étant parvenu juſqu'au repaire de cet animal terrible, il lui livra le combat, &, quoique dangereuſement bleſſé, il eut le bonheur de le renverſer mort à ſes pieds. L'Amour prit ſoin de récompenſer ce premier ſervice rendu par Florimont à l'humanité. Comme le ſang qu'il per-

doit, l'avoit obligé de ſe jeter ſur le gazon, pour eſſayer de bander ſa plaie, une jeune Pucelle ſortit du bois, vint à lui, & le félicita ſur ſa victoire dans les termes les plus flatteurs. Elle fit mieux; ayant ouvert le flanc du monſtre, elle tira un morceau de graiſſe dont elle frotta la plaie du Prince d'Albanie, qui ſur le champ fut guérie. Ce ſervice méritoit toute la reconnoiſſance de Florimont; il crut en avoir l'obligation à une Fée, & promit de n'être point ingrat : mais la Pucelle n'étoit ni Fée, ni Magicienne; elle lui apprit qu'elle devoit le jour aux petits Souverains de l'iſle *Celée*, qui, dans une chaſſe, avoient été la proie du monſtre qu'il venoit de tuer : » Et véés, lui dit-» elle, ſi faire peux aſſez pour le vengeur » de mes parens «.

Les ames ſuſceptibles de reconnoiſſance ſe livrent plus facilement que les autres aux charmes de l'amour. Florimont étoit jeune, beau, vainqueur; la Pucelle étoit charmante, ingénue & tendre; ils étoient ſeuls, ils s'aimerent, ſe le dirent, & l'amour les couvrit de ſes ailes. Le Prince d'Albanie ayant obtenu de ſa Maîtreſſe le don d'amoureuſe merci, & joint dans le cours de ſa premiere entrepriſe les

myrtes aux lauriers, voulut ſavoir où il pourroit retrouver la Pucelle. » Notre » bonheur, lui dit cette aimable fille, » dépend du voile myſtérieux qui cachera » nos amours. Ce n'eſt ni à la Cour de » votre pere, ni dans mon iſle *Celée* que » nous devons nous voir; mais ici, où » je me rendrai tous les jours pour vous » renouveler les preuves de ma tendreſſe. » Craignons ſur-tout que des yeux jaloux » ne ſurprennent notre ſecret «. Enſuite la Pucelle préſenta à Florimont, pour gage de ſa foi, une épée, & un anneau, qui avoit la vertu de diſpoſer favorablement, en faveur de ceux qui le portoient, les perſonnes dont ils vouloient obtenir un don. Nos Amans ſe quitterent avec peine, mais ſe donnerent parole de ſe retrouver au même endroit le lendemain.

Cependant, toute la Cour, que l'abſence du Prince d'Albanie avoit inquiétée, le revit avec joie, & célébra par des fêtes brillantes ſa premiere victoire; mais Florimont fut inſenſible aux éloges qu'on fit de ſon courage. Une premiere paſſion ne laiſſe dans le cœur aucune place à d'autres, pas même à la gloire & à la vanité. Le Prince d'Albanie ne vivoit que pour aimer, &, ſous prétexte de la

chaſſe, chaque jour il ſe rendoit au bois, où pour la premiere fois il avoit connu l'amour ; il y trouvoit exactement ſa Dame, & paſſoit avec elle des momens délicieux. En vain le Gouverneur Flocard chercha-t-il à éclairer les pas de ſon pupille, il ne put découvrir cette intrigue : néanmoins, afin d'entretenir Florimont dans les heureuſes diſpoſitions qu'il montroit pour le métier des armes, il conſeilla au Duc d'Albanie d'envoyer ſon fils à la Cour de Médon, Roi d'Eſclavonie, qui devoit lui conférer l'Ordre de Chevalerie.

La Ducheſſe d'Albanie fut chargée d'annoncer à ſon fils qu'il devoit partir ſous peu de jours, & cette nouvelle fut pour lui un coup de foudre. Il courut dépoſer le motif de ſon chagrin dans le ſein de ſa Dame ; mais au lieu des conſolations qu'il ſe flattoit d'en obtenir, il reçut avec douleur l'ordre d'obéir à ſes parens, ſous peine d'être privé à jamais de ſa vue. Florimont n'oſa répliquer ; il partit, ſe ſignala dans pluſieurs combats contre les ennemis du Roi d'Eſclavonie, & ayant été fait Chevalier par Médon, il revint triomphant en Albanie, où, pour nous ſervir des termes du Romancier,

» il mena joyeuſe vie, pour ce que de ſa » mie ſouvent avoit gracieulx déduits «.

Quelques occaſions ſe préſenterent d'exercer la valeur de notre amoureux guerrier, ſans nuire abſolument à ſa ſecrete intrigue. Un Géant, nommé Garganeus, veut rendre l'Albanie tributaire; Florimont le combat & le tue. Le Roi de Carthage prétend venger la mort du Géant, ſon parent & ſon ami; il eſt vaincu dans pluſieurs batailles. Ainſi le Prince d'Albanie employoit à ſe couvrir de gloire les momens qu'il déroboit à l'amour: mais il ſe préparoit loin de ſa patrie des événemens qui alloient l'arracher des bras de la Souveraine de l'iſle *Celée*.

Candobras, Roi de Hongrie, venoit d'entrer avec une armée dans les Etats du Roi de Grece, Philippe de Madien, & vouloit l'obliger à lui donner pour épouſe ſa fille Romanadaple; ſans daigner ſe ſoumettre aux trois années d'épreuves propoſées aux prétendans. Philippe, indigné de l'audace du Hongrois, invite tous ſes Alliés à voler en Grece pour le défendre; & le Duc d'Albanie, ayant reçu ce meſſage, déclara que ſon fils marcheroit bientôt avec toutes ſes forces

au ſecours de ſon ami. Il n'avoit pas conſulté Florimont pour faire cette réponſe. Le Prince d'Albanie, à qui l'on apprend cette nouvelle, ſe rend au petit bois, & conjure ſon Amante de l'aider à parer ce coup. » C'eſt en abandonnant pour jamais » votre patrie, lui dit-elle, que nous » pouvons éviter les malheurs qui nous » menacent. Venez régner avec moi dans » l'iſle *Celée*. L'étendue des Etats, le » nombre des ſujets ne ſont pas toujours » le bonheur des Souverains qui les gou- » vernent. Quand le cœur eſt ſatisfait, » il ne doit rien manquer à notre féli- » cité «. Ils étoient près de partir, & Florimont ajoutoit les plus tendres careſſes aux ſermens qu'il faiſoit à ſa Dame de ne la plus quitter, lorſqu'ils furent apperçus par le Gouverneur Flocard & la Ducheſſe d'Albanie.

Flocard, habile dans l'Aſtrologie, avoit appris par ſa ſcience le danger que couroit ſon éleve. Il en avoit inſtruit la Reine; & ayant découvert en même temps, que ſi l'on pouvoit ſurprendre les deux Amans dans un de leurs rendez-vous ſecrets, ils ſeroient pour jamais ſéparés, il s'étoit empreſſé de conduire la Ducheſſe dans le petit bois, où elle

avoit entendu avec douleur le ſerment que Florimont venoit de faire. Elle fit un cri qui engagea la Souveraine de l'iſle *Celée* à tourner la tête, & qui, appercevant la Ducheſſe, dit en verſant quelques larmes : » Ah ! Florimont, je ſuis trahie ! » Dame, reprit-il, je ne ſache aulcun ſi » hardi qui oſât prendre garde où je ſuis. » Chevalier, repart la Demoiſelle, celle » qui m'a vue, c'eſt ta mere, qui en ce » a uſé de grande prudence, car ſi aujour- » d'hui ne m'eût apperçue, de long-temps » ne vous eût vu, car bien vous contois » retraire en mon iſle *Celée*. De ce Flori- » mont ne fut joyeulx, aincoys pria la » Dame de le retenir pour ami ; mais » elle lui répond : Je t'aime & je ne te » fais nul reproche ; mais maintenant ne » te puis plus veoir, & il me convient » me cacher dans mon Iſle. A tant les » deux Amans furent ſi mal atournés du » feu d'amour, que ſe ſéparerent ſans dire » mot, après s'être donnés ung baiſer, » bien différent du premier que reçurent » l'ung de l'autre dans ce boſquet «.

La perte de ſa Dame jeta Florimond dans une triſteſſe qui dégénéra bientôt en une eſpece de folie ſombre, dont ſes parens & ſon ancien Gouverneur eſſaye-

rent en vain de le tirer. Il ne voulut plus être appelé que le *Pauvre perdu*, & paſſoit ſa vie dans les bois, ou à errer le long des rivages de la mer. Un événement imprévu le tira un jour de ſa rêverie, & rappela en lui l'amour de la gloire. Quelques vaiſſeaux, pouſſés par la tempête, viennent ſe réfugier dans un petit Port de l'Albanie, près duquel ſe trouvoit alors Florimont & ſon Gouverneur Flocard, qui, depuis ſon accident, ne le quittoit pas. Le jeune Prince en voit ſortir un Guerrier & quelques Soldats, qui ſe répandent dans les hameaux voiſins, pour s'y fournir de rafraîchiſſemens. Le Prince d'Albanie apprend que ce Chevalier eſt Riſus, Souverain du pays de Calabre, qui vole avec toutes ſes troupes au ſecours du Roi de Grece, attaqué dans ſes Etats, comme nous l'avons dit, par Candobras Roi de Hongrie. Il ſe préſente à lui, ſous le nom du *Pauvre perdu*, & lui témoigne le déſir ardent qu'il a de combattre ſous ſes drapeaux, pour la défenſe de Philippe de Madien. Riſus accepte cette offre avec plaiſir, & les deux Princes, ſans ſe connoître, deviennent amis & compagnons d'armes. Le bon Flocard, qui ne veut pas quitter ſon cher pupille,

ſe propoſe auſſi, & eſt reçu dans la troupe. On remet à la voile; on arrive aux côtes de la Grece, on débarque; & bientôt la petite armée Calabroiſe ſe réunit aux Grecs, commandés par le Roi Philippe lui-même. Tous enſemble marchent à l'ennemi, qui eſt défait & mis en fuite. L'honneur de cette journée fut juſtement attribué à Florimont; il y fit des prodiges de valeur, en reçut les plus grands complimens; & ce fut au milieu des careſſes que lui firent le Roi & les principaux de ſa Cour, que Flocard découvrit le rang & le nom de ſon Maître. Philippe, enchanté, embraſſa tendrement le fils de ſon ancien ami; il le préſenta à la Reine ſon épouſe, & ordonna qu'on lui rendît tous les honneurs dus à ſa naiſſance.

Dans ces circonſtances favorables, Flocard engagea ſon pupille à ſe mettre au nombre des Princes qui prétendoient à la main de la belle Romanadaple : Florimont y conſentit; mais ne voulant pas s'aſtreindre aux trois années d'épreuves, il demanda au Roi Philippe la permiſſion de voir la Princeſſe, & de lui faire ſa cour. Cette faveur ne lui auroit pas été accordée, ſans la vertu de la bague de

la Souveraine de l'iſle Celée, qu'il portoit toujours à ſon doigt. Il lui fut préſenté, & eut le bonheur de lui plaire. Sa tendreſſe pour le Prince d'Albanie prit même un tel degré de vivacité, que cette Belle exigea de ſa Gouvernante Cipriane, qu'il lui ſeroit permis d'avoir une converſation ſecrete avec lui; & la bonne Dame, dans la crainte que ſon refus ne la rendît malade, y conſentit. Elle lui dit ſeulement en la quittant: » Pucelle, la pitié » que j'ai de vous, me contraint de faire » voſtre vouloir; mais premier que j'a- » maine voſtre Chevalier, me créancerez » que vous ne ferez folye, ni oultraige, » ni villaynie, & n'accorderez que baiſer. » De ce la Pucelle jura & promit à ſa » Gouvernante de ne faire plus, ſans ſon » congié «. Il paroît que la Pucelle oublia ce qu'elle avoit promis à ſa Gouvernante, qui n'ignoroit pas » que ſi aimer elle » vouloit, à peine pourroit-on l'en gar- » der «. Heureuſement que les ſervices que Florimont avoit rendus au Roi de Grece, & ceux qu'il fut encore à portée de lui rendre contre ſes nombreux ennemis, lui aſſurerent la main de ſa belle & vive Maîtreſſe. Les deux époux furent couronnés Roi & Reine

de Macédoine, & reconnus Souverains de toute la Grece, lorſque Philippe de Madien auroit payé le tribut à la Nature.

Les autres aventures de ce Roman ne ſont pas aſſez piquantes pour nous engager à les rapporter. Florimont, dit l'Auteur, en terminant ſes récits de guerre & de conquêtes, » mena long-temps » joyeuſe & amoureuſe vie avec Roma» nadaple «. Il en eut un fils, nommé Philippe, qui fut pere d'Alexandre le Grand; & comme Florimont fut aſſaſſiné par un traître dans la ville de Babylone, qui faiſoit partie de ſes Domaines, ce fut pour venger la mort de ſon aïeul, qu'Alexandre déclara la guerre au Roi de Perſe, qui avoit refuſé de lui rendre Babylone.

LA plaiſante & triomphante Hiſtoire des hauts chevalereux faits d'armes du très-puiſſant & très-magnanime & très-victorieux Prince Méliadus, dit le Chevalier de la Croix, fils unique de Maximian, Empereur des Allemaignes : le tout mis en François par le Chevalier Clergé Royal, humble Orateur. (1534 in-4°.)

CETTE Hiſtoire de Méliadus de la Croix n'a aucun rapport direct ni indirect avec le Roman de Méliadus de Léonnois, pere de Triſtan, dont l'extrait a été inſéré dans la Bibliotheque des Romans, Volume de Février 1776. Méliadus de Léonnois étoit Chevalier de la Table ronde, & n'a de commun avec Méliadus de la Croix, que la reſſemblance du nom. Cependant ces deux Ouvrages ont été publiés à peu près dans le même temps, le premier en 1526, & le ſecond en 1534. Le Chevalier du Clergé ne nous apprend point en quel ſiecle il juge à propos de faire vivre ſes perſonnages. Content de leur attribuer des aventures extraordinaires, il ne craint pas plus que ſes confreres, de choquer la Chronologie & les vraiſemblances; & malheureuſement il a beau être invraiſemblable & extravagant, il n'en eſt ni plus intéreſſant ni plus plaiſant. C'eſt ce qui nous met dans la néceſſité de

ne donner qu'un extrait fort court de ſa prétendue plaiſante & triomphante Hiſtoire.

Maximian, Empereur d'Allemagne, avoit eu de ſon épouſe Diogene, fille du Roi de Pologne, deux fils qui étoient morts en bas âge ; il en étoit inconſolable ; & malgré les prieres qu'il faiſoit au Ciel pour en obtenir un héritier, il déſeſpéroit de jouir jamais de ce bonheur. Dix ans étoient déjà paſſés depuis la mort de ſes enfans, lorſque l'Impératrice lui confia qu'elle ſe croyoit enceinte. Dans l'excès de la joie que cette nouvelle cauſa à Maximian, il fit vœu d'aller en pélerinage à Rome, ſi la Providence lui accordoit un fils. Son attente ne fut point trompée ; au bout de quelques mois, Diogene mit au monde deux enfans, mâle & femelle, qui reçurent au baptême les noms de Méliadus & Méliſſe, & furent remis aux ſoins de la noble Dame Platine, qui elle-même avoit un fils, appelé Cariſtès, de deux ans plus âgé que le Prince & la Princeſſe. Ceux ci n'avoient pas plus de cinq ans, lorſque Maximian ſe rappela le vœu qu'il avoit fait d'aller à Rome remercier Dieu de ſes bontés, ſur le tombeau des Saints

Apôtres. Il penſa qu'en même temps c'étoit une occaſion de ſe faire couronner Empereur par le Pape. Le voyage étant décidé, & les préparatifs achevés, il partit avec un cortége nombreux, & ſe fit ſuivre à petites journées par Méliadus & Méliſſe, ſous la garde de leur Nourrice.

On peut bien s'imaginer que le Pontife qui occupoit alors la Chaire de Saint-Pierre, reçut l'Empereur & l'Impératrice avec la plus grande magnificence, & leur rendit tous les honneurs dus à leur dignité. Après les cérémonies du couronnement, Maximian voulut aller viſiter le Port d'Oſtie. Pendant le ſéjour qu'il fit dans la Ville de ce nom, Platine ayant été un matin ſe promener ſur le bord de la mer, avec le jeune Méliadus & ſon fils Cariſtès, s'endormit profondément auprès d'eux ſous un arbre. Dans ce moment, un Corſaire s'approche de la côte; il les apperçoit, met ſa chaloupe en mer, & vient les enlever. Quel fut l'étonnement de Platine, lorſqu'à ſon réveil elle ſe vit au milieu de gens inconnus, & dans un vaiſſeau qui voguoit à pleines voiles! elle ſe déſeſpere, verſe des larmes, embraſſe ſes chers enfans; mais

mais bientôt réfléchiſſant que ſes regrets ne peuvent changer ſon ſort, & qu'elle doit s'y réſigner, elle ſe détermine au moins à laiſſer ignorer au Corſaire quelle eſt l'importante capture qu'il vient de faire. Tandis qu'elle délibéroit en elle-même ſur l'hiſtoire qu'elle devoit forger pour contenter la curioſité de ſes nouveaux Maîtres, le Chef des Corſaires vint à elle, & lui dit : » Chreſtienne, » confeſſe-moi la vérité, & me dis quelle » tu es, & qui ſont ces beaux enfans, » & je te ſauverai la vie. Mon cher, » répond Platine, ſachez pour certain » que je ſuis la femme d'un Couſturier, » très méchant homme, & pour ce que » me traictant fort mal, ne tenoit conte » de moi ; il y a huit ans paſſés que je » me ſuis abandonnée à un riche Cha- » noine, duquel j'ai eu ces beaux enfans, » qui ont déjà par an à deſpendre plus de » trois cents ducats en bénéfices. Par quoi » ſi c'étoit voſtre bon plaiſir de nous re- » mener où vous nous avez prins, je me » fay fort de vous bailler cinq cents du- » cats de rançon. Quand j'en penſeroye » gaigner mille, dit le Corſaire, ſi ne » vous oſeroye remener «.

Pendant qu'ils s'entretenoient de la

ſorte, le vent avoit été ſi favorable, qu'ils avoient fait beaucoup de chemin, & qu'en peu de temps ils arriverent au Port de Tunis. Bientôt on deſcendit à terre; & Méliadus, Cariſtès, & Platine, ayant été expoſés en vente, furent achetés aſſez chérement par un riche Boulanger, qui les traita avec infiniment plus de douceur que les Maures n'en ont ordinairement pour leurs Eſclaves. Laiſſons les gagner les bonnes graces de leurs Maîtres, & retournons auprès de Maximian & de Diogene, qui ſe déſolent de la perte de leur cher Méliadus.

Ne voyant point revenir Platine, l'Impératrice envoya pluſieurs Officiers pour découvrir ce qu'elle pouvoit être devenue. Ils ne rapporterent de leur courſe que le bonnet de Méliadus, & le chapelet de la Nourrice, qu'ils avoient trouvés au pied de l'arbre où nous avons dit qu'ils s'étoient endormis, & du reſte déclarerent que perſonne n'avoit pu leur en donner de nouvelles. Ce triſte récit combla le déſeſpoir de Maximian & de Diogene, qui, voyant toutes leurs recherches infructueuſes, prirent le parti de retourner à Cologne. Mais où peut-on être bien, lorſqu'on porte dans le cœur

un chagrin cuiſant ! L'Empereur avoit toujours devant les yeux ſon cher Méliadus ; & malgré la pompe qui l'environnoit, ne pouvant ſouffrir les lieux où il avoit pris naiſſance, il déclara qu'il vouloit ſe rendre à Jéruſalem, & y viſiter le Saint Sépulchre. Avant ſon départ, il déclara Régent de ſes Etats Lampatrix, ſon frere naturel, qu'il croyoit loyal Chevalier, & qui n'étoit qu'un ambitieux & un traître. Comme Diogene devoit l'accompagner dans ſon voyage, il remit ſous la garde de ſon frere, Méliſſe, dont l'âge encore trop tendre n'auroit pu ſoutenir les fatigues auxquelles il alloit s'expoſer. Ces deux illuſtres époux n'éprouverent aucunes traverſes juſqu'à Jéruſalem ; ils y furent reçus avec diſtinction par le Patriarche, & y paſſerent deux ans entiers dans toutes ſortes d'exercices de piété.

Cependant Lampatrix, dont le deſſein étoit d'uſurper le trône de ſon frere, avoit ſoin de faire aſſaſſiner tous les Courriers qui ſe rendoient à Cologne, pour lui en apporter des nouvelles ; & les deux ans qu'il avoit annoncé que dureroit ſon abſence, étant écoulés, il fit entendre aux Princes Allemands, que

Maximian avoit péri ſur la mer, ou que, pénétré de douleur de la perte de ſon fils, il s'étoit confiné dans quelque Hermitage, & il les engagea à lui déférer la Couronne Impériale. Ils y conſentirent, mais à condition que ſi l'Empereur reparoiſſoit, auſſi-tôt il la lui remettroit.

Maximian ne voyant revenir aucun de ſes Courriers, eut quelque doute que ſon frere le trahiſſoit, & ſe détermina à repaſſer promptement en Europe; mais par malheur le vaiſſeau qu'il montoit ayant été aſſailli par une violente tempête, il fut jeté ſur les côtes des iſles Statie, où régnoit alors un cruel Géant, nommé Gueidelon. Ce monſtre s'empara du navire, & fit priſonniers l'Empereur, l'Impératrice, & leur ſuite. Heureuſement que l'âge vénérable de ces auguſtes perſonnes inſpira un tel reſpect à l'épouſe du Géant & à Traxilo leur fils, qu'ils ordonnerent qu'ils ſeroient ſéparés des autres priſonniers, & qu'ils leur donnerent un appartement dans leur Château.

Revenons à Méliadus. Le Boulanger qui l'avoit acheté, le revendit, avec Platine & Cariſtès, à un riche Marchand du Caire, qui en fit préſent à ſa femme.

Cette nouvelle Maîtreſſe les traita avec beaucoup plus de douceur ; mais le Marchand étant mort ſans faire de teſtament, & la moitié de ſes biens étant dévolue de droit, par cette raiſon, au Soudan du Caire, celui qui préſidoit à ce partage fit tomber dans le lot du Prince, Méliadus & Cariſtès, comme les plus beaux d'entre les Eſclaves de cette ſucceſſion. Platine reſta à la veuve, & fut obligée de la ſuivre à Hyppone, où elle alloit fixer ſon ſéjour. En ſe ſéparant de ces précieux enfans, elle leur recommanda de ne jamais oublier qu'ils étoient Chrétiens ; & cette leçon ſe grava tellement dans la mémoire de Méliadus, qu'auſſi-tôt qu'il eut atteint l'âge de raiſon, il attacha ſur ſes habits, à l'endroit du cœur, une croix rouge, & ſe fit appeler *le Chétif de la Croix*.

La tendreſſe maternelle & celle que Platine avoit pour le Prince de Cologne & pour ſon fils, lui rendit ſans doute cette ſéparation très-ſenſible ; mais en même temps ſa douleur fut tempérée par l'eſpérance que leur beauté & l'eſprit de Méliadus les feroit diſtinguer entre les Eſclaves à la Cour du Soudan. Elle ne ſe trompa pas ; ce Prince, charmé des gra-

ces, de l'air noble, & des reparties fines & courtoiſes du bel Eſclave, le plaça avec Cariſtès au nombre de ſes Pages. Pour comble de bonheur, Méliadus devint l'ami intime & le favori du jeune Alphonſe, fils du Soudan; ils reçurent enſemble la même éducation, & partiſciperent aux mêmes exercices.

Tant que Méliadus fut Page, il ſe ſignala entre ſes camarades par mille petites actions courageuſes qui annonçoient déjà ce qu'il devoit être un jour, & qui engagerent le Soudan à l'affranchir, ainſi que Cariſtès, qui paſſoit pour ſon frere, & à les armer tous deux Chevaliers, le même jour qu'il donna l'accolade à ſon fils Alphonſe.

On ſait que les nouveaux Chevaliers avoient coutume de faire des vœux quelquefois fort indiſcrets. Méliadus, auſſi tôt qu'il eut reçu l'accolade, promit au Soudan, qui venoit d'apprendre que le Roi de la Haute-Egypte étoit entré dans ſes Etats avec beaucoup de troupes, d'enlever l'étendard principal des Egyptiens, & de mettre leur armée en déroute. On rit à la Cour de ce propos audacieux; mais il donna une grande idée du courage du nouveau Chevalier.

L'armée du Soudan étant raſſemblée, on ſe préparoit à aller au devant de l'ennemi, lorſqu'on vit arriver un Meſſager du Géant Alcadamet, l'un des Généraux Egyptiens. Celui-ci reprochoit au Soudan, d'avoir fait couper injuſtement la tête au Pirate Sadoc, frere d'Alcadamet, & il offroit de le prouver dans un combat ſingulier. Les Chevaliers du Caire qui étoient préſens, connoiſſoient la force du Géant, & aucun d'eux n'oſa accepter le défi; mais Méliadus, indigné de voir ainſi compromis l'honneur du Soudan, s'écria qu'il ſeroit ſon champion, & ſuivit le Meſſager au lieu indiqué pour le combat : il fut bientôt terminé; le Géant fut renverſé; Méliadus lui coupa la tête, & revint au bout de quelques heures la préſenter au Soudan.

Dans la bataille qui ſuivit ce premier trait de valeur, le Prince de Cologne, qui avoit pris le nom du Chevalier de la Croix, tint tout ce qu'il avoit promis; il s'empara de l'étendard des Egyptiens, & contribua plus qu'aucun autre Guerrier à mettre leur armée en fuite. On trouva dans le camp ennemi de grandes richeſſes, qui furent abandonnées aux Soldats. Le

Soudan ne ſachant comment récompenſer Méliadus, lui propoſa pour épouſe ſa fille Blanche, ſous la ſeule condition qu'il ſe feroit Mahométan; mais notre Héros refuſa cet honneur, en diſant qu'un Chevalier traître à ſon Dieu, deviendroit indigne de poſſéder une ſi belle Princeſſe. Il ne demanda pour ſalaire, que la liberté de ſa mere Platine, qui étoit toujours Eſclave de la veuve du Marchand, & que les Chrétiens, répandus dans les Etats du Soudan, fuſſent traités avec plus d'humanité que par le paſſé. Ces deux graces lui furent octroyées, & il partit avec le jeune Prince Alphonſe, pour aller tirer d'eſclavage ſa mere prétendue. Dans la route, qui n'étoit que de trente lieues, ils furent attaqués par un nommé Billon, un de ces dangereux Seigneurs de Châteaux, qui jadis faiſoient gloire d'inſulter à l'honneur des femmes, & de piller les voyageurs. Il étoit à la tête de huit Chevaliers auſſi méchans que lui. N'appercevant que Méliadus, Alphonſe, & leurs deux Ecuyers, ils ne craignirent point de les attaquer; & bientôt ils reçurent le prix de leur audace. Cinq d'entre eux prirent la fuite, & Billon, renverſé de ſon cheval, ſe vit

dans la néceſſité de demander la vie au Prince de Cologne. Il la lui accorda, mais à condition qu'il ſe rendroit au Caire, de la part du Chevalier de la Croix, & ſe ſoumettroit à la juſte punition que le Soudan voudroit lui impoſer, eu égard à l'énormité de ſes crimes.

Après cet exploit, les deux Princes arriverent à Hyppone. Platine vivoit encore ; elle fut tirée d'eſclavage, & la veuve richement récompenſée. Cette bonne Nourrice penſa mourir de joie, à la vue du Prince & de ſon fils Cariſtès, qui, quoique Chevalier, vouloit toujours faire l'office d'Ecuyer auprès de ſon prétendu frere. Cette illuſtre compagnie revint au Caire, ſans aucune mauvaiſe rencontre, & leur retour fut marqué par des fêtes & des feſtins.

Pendant que l'alégreſſe régnoit à la Cour du Soudan, on y vit arriver un Meſſager d'Almoſan, Favori du Roi de la Haute-Egypte, qui, de la part de ſon Maître, venoit provoquer Méliadus au combat, pour venger la mort de ſon couſin Alcadamet. Ce ne fut qu'avec peine que le Chevalier de la Croix obtint la permiſſion d'accepter ce cartel ; mais il prouva par de ſi ſolides raiſons, que ſon honneur

étoit intéreſſé à ne pas le refuſer, qu'il fallut bien que le Soudan y conſentît. Méliadus ſe tranſporta en Egypte ; il entra dans la lice avec Almoſan, le vainquit, fut aſſez généreux pour lui laiſſer la vie, & s'en fit un ami. Une ſi belle action, tant de généroſité ſurprirent la Cour d'Egypte, qui proclama le Prince de Cologne le plus brave, & le plus loyal Chevalier d'entre les Chrétiens : ainſi comblé de gloire & d'honneur, il retourna auprès de la bonne Platine.

Pendant le ſéjour qu'il fit à la Cour du Caire, en attendant l'occaſion de tenter de nouvelles aventures, il reçut la viſite d'un inconnu, qui, s'étant fait annoncer à lui comme ayant une grande connoiſſance de l'avenir, lui déclara » qu'il étoit » iſſu d'un noble lignage, & lui recom- » manda de n'aimer & épouſer que la Pu- » celle qui auroit au bras droit l'empreinte » d'une roſe vermeille «. C'eſt à cette occaſion que l'Auteur nous apprend que Méliadus avoit auſſi apporté en naiſſant un pareil ſigne, & que ſes parens en avoient conſervé le ſouvenir.

Nous ne parlerons pas d'une guerre pendant laquelle notre preux Chevalier fit des prodiges de valeur, & rétablit ſur

ſon trône la belle Reine de Duran. Ce fut à l'iſſue de cette campagne, que Méliadus & ſes compagnons, en retournant au Caire, apprirent l'affreuſe nouvelle que le Soudan, ſon épouſe & ſa fille, avoient été enlevés par le perfide Traſilion, fameux Magicien, & Roi de l'iſle de Crète. Ces bons Chevaliers devoient trop à cette illuſtre famille, pour ne pas tenter tout ce qui ſeroit en leur pouvoir, afin de la tirer de l'eſclavage. Ils s'étoient accoutumés à reconnoître Méliadus comme leur Chef, & ils le conjurerent de les mener en Crète au ſécours de leurs Souverains. Des vaiſſeaux furent équipés avec promptitude: les vents favoriſerent cette juſte entrepriſe, & l'on eut bientôt débarqué dans l'Iſle. Traſilion, ainſi que tous les lâches Sorciers, comptoit moins ſur ſes propres efforts pour repouſſer l'ennemi, que ſur le pouvoir de ſon Art & la force de ſes enchantemens; mais tous les charmes diſparoiſſoient devant la croix que le Prince de Cologne portoit ſur ſon cœur: ainſi Traſilion, après avoir été vaincu, fut obligé de rendre ſes priſonniers, que Méliadus ramena au Caire en triomphe.

Preſque toutes les actions chevaleresques de Méliadus ont une telle reſſem-

blance, que nous croyons devoir en paſſer pluſieurs ſous ſilence; mais celle que nous allons raconter tenant au dénouement de cette Hiſtoire, doit être connue de nos Lecteurs. Le Chevalier de la Croix avoit entrepris de ranger ſous l'obéiſſance du Soudan, le Géant Gueidon, Souverain de l'iſle de Stadie, qui, depuis long-temps, refuſoit de payer au Soudan de la Baſſe-Egypte ou du Caire le tribut annuel qu'il lui devoit. Il faiſoit voile vers les Etats de ce petit Tyran, lorſque ſes Pilotes apperçurent, dans le lointain, quelques navires, qu'en approchant on reconnut être des corſaires. Méliadus ordonna de courir ſur eux, & tout de ſuite d'aller à l'abordage. Ses ordres furent promptement exécutés; le combat dura pluſieurs heures, & fut très-ſanglant; mais le Chef de ces Pirates étant tombé ſans vie ſur le tillac de la principale galere ennemie, les autres ſe rendirent pour ſe ſouſtraire à la mort. Parmi les priſonniers que l'on délivra dans cette occaſion, il ſe trouva quinze Chevaliers François. Celui qui étoit le Chef de cette noble troupe s'avança au devant de Méliadus, & dans les termes les plus polis lui témoigna ſa reconnoiſſance. » Nous vous devons trop, lui dit-il, pour

» vous laiſſer ignorer quels ſont les infor-
» tunés que vous venez de tirer de l'eſ-
» clavage. Je me nomme Philippe ; je ſuis
» fils unique du Roi de France, & mes
» braves compagnons appartiennent aux
» familles les plus diſtinguées de ce puiſ-
» ſant Royaume. Le déſir de voyager &
» de m'illuſtrer par quelque action coura-
» geuſe, m'avoit fait ſolliciter la permiſ-
» ſion de viſiter les côtes de l'Afrique :
» une tempête longue & terrible nous a
» jetés fort loin de la route que nous vou-
» lions tenir, & exténués de fatigue, man-
» quant des choſes les plus néceſſaires, &
» près d'expirer, il ne nous a pas été
» poſſible de défendre notre liberté contre
» les Pirates que vous venez de combattre
» & de mettre dans vos fers «. Cet éclair-
ciſſement ajouta un nouveau prix à la victoire de Méliadus ; & comme dans les ames élevées, le ſervice que l'on rend attache autant que celui qui nous eſt rendu, les deux Princes ſe lierent d'amitié, & Philippe propoſa à Méliadus de l'accompagner dans ſon expédition à l'iſle Stadie, à condition qu'il lui permettroit d'expédier en France, au Roi ſon pere, un petit bâtiment, pour lui apprendre, & ſon eſclavage, & le courage du Héros qui

venoit de rompre ſes fers. Le brave Cariſtès fut chargé de ce meſſage; il emporta auſſi des lettres pour la belle Adrienne, ſœur de Philippe, & pour un frere de ſon pere, à qui le Romancier donne le titre de Cardinal de S. Georges. Cariſtès fut très-bien reçu à la Cour de France, & ſur-tout d'Adrienne, qui, ayant entendu parler avantageuſement de Méliadus, confia au frere putatif de ce Prince une riche croix de diamans, avec ordre de la remettre au libérateur de Philippe.

Cependant Méliadus venoit avec ſes troupes de faire une deſcente dans l'iſle de Stadie. Le Géant Gueidon avoit raſſemblé les ſiennes, & plein d'audace, il oſa préſenter la bataille à ſes ennemis; elle fut ſanglante, & le Prince de Cologne ne ſe vit aſſuré de la victoire, qu'après avoir combattu & mis à mort le Tyran de ce petit Etat. Son fils, déſeſpérant de pouvoir rétablir ſes affaires, ſe ſoumit, & livra au vainqueur tous les priſonniers, que depuis bien des années Gueidon retenoit en eſclavage. Parmi ces malheureux ſe trouverent l'Empereur & l'Impératrice d'Allemagne, à qui Méliadus rendit les plus grands honneurs, ſans ſavoir qu'il devoit le jour à ces illuſtres

perſonnes. Il apprit quelle étoit leur infortune; & au nom de Lampatrix, ce lâche uſurpateur du trône de Maximian, il ne put s'empêcher de s'écrier: » Il mourra le traître, & tout bon Che» valier ne refuſera pas de me ſeconder » dans une ſi juſte entrepriſe «. Philippe en fit le ſerment, & promit de joindre un corps de vaillans François aux troupes que Méliadus pourroit raſſembler pour cette expédition.

Les choſes étoient en cet état, lorſque Cariſtès aborda à l'iſle Stadie; il rendit compte à Philippe du déſir que l'on avoit de le revoir à Paris, & remit au Prince de Cologne la ſuperbe croix qu'Adrienne lui envoyoit. Ce riche préſent méritoit bien que notre Chevalier interrogeât le fils de Platine ſur la beauté de la Princeſſe à qui il en étoit redevable; & d'après le portrait qui lui en fut tracé, & la roſe qu'on lui dit que la Nature lui avoit empreinte au bras, il en devint éperdument amoureux. En quittant Philippe, qui brûloit du déſir de ſe retrouver dans le ſein de ſa famille, il l'aſſura qu'auſſi-tôt qu'il auroit raſſemblé une petite armée, il le rejoindroit, afin de tenter enſemble de rétablir ſur leur trône Maximian & Dio-

gene. Ces illuſtres infortunés reſterent dans l'iſle de Stadie, & y attendirent l'effet des promeſſes de nos valeureux Chevaliers. Philippe partit pour la France, & Méliadus ſe rendit auprès du Soudan du Caire; qui ne lui accorda pas ſans peine la permiſſion de s'éloigner de lui.

Tous les braves guerriers qui avoient combattu ſous les drapeaux de Méliadus, voulurent partager avec lui l'honneur de ſon expédition : la bonne Platine & ſon fils Cariſtès furent du voyage; on s'embarqua, & après une navigation des plus heureuſes, on vint jeter l'ancre dans le port de Calais. Ce fut de cette Ville que le Prince de Cologne députa Cariſtès à la Cour de France, & le chargea de préſenter au Roi de ce puiſſant Royaume, de ſuperbes armes, à la Reine un riche pavillon de lit, & à la charmante Adrienne une fleur de lis d'or, garnie de pierreries; admirable bijoux, qui, ſi nous en croyons notre Romancier, fut trouvé dans les bagages de Saint-Louis, lorſque ce Roi fut fait priſonnier par les Infideles. L'Ambaſſadeur fut reçu à Paris avec beaucoup de diſtinction, & ſur-tout par Adrienne, qui, ſur le récit que ſon frere lui avoit fait des belles qualités de Méliadus,

liadus, déſiroit ardemment de le voir. Elle ne craignit pas même d'en faire la confidence à Cariſtès. Celui-ci retourna auſſitôt à Calais, & détermina le Prince de Cologne à ſe rendre à Paris.

On nous pardonnera de ne point entrer dans tous les détails des brillans exploits de Méliadus pendant ſa route. Un Chevalier Bourguignon, nommé Lefort de la blanche Tour, veut l'obliger à convenir que ſa Dame eſt la belle des belles; le Chevalier de la Croix le nie, combat le téméraire, lui fait mordre la pouſſiere, & ne lui accorde la vie, qu'à condition qu'il ira de la part du Chevalier étranger ſe rendre le priſonnier de l'incomparable Adrienne. Six Chevaliers diſcourtois l'inſultent, ſont renverſés à la joûte, & envoyés de même à la Princeſſe. Mais notre Héros rendit à la France, dans ſon voyage, un ſervice d'une toute autre importance. Il arrive auprès d'une Ville que l'Auteur ne nomme pas, & qui eſt aſſiégée par les Anglois, ſous les ordres du Prince Richard. Il propoſe le combat à ce Chef, le tue, met ſes troupes en fuite, délivre la Ville, & reprend toutes celles dont cet implacable ennemi des François s'étoit déjà emparé.

La nouvelle de ces brillantes actions avoit déjà passé à Paris, lorsque le Prince Méliadus y arriva. Il y fut reçu par le Roi, comme le défenseur de sa couronne; & Adrienne » se disoit tout bas, qu'elle avoit » raison d'aimer un si brave & si courtois » Chevalier «. Pour Méliadus, en voyant la Princesse, son amour prit de nouvelles forces; & il ne cessoit d'admirer la belle rose qu'elle avoit au bras, en se rappelant ce que lui avoit prédit l'Astrologue dont nous avons parlé : mais l'intérêt de son amour ne lui fit pas oublier qu'il avoit promis à Maximian de le rétablir sur son trône. On leva de nombreuses troupes en France pour cette glorieuse expédition; l'Empereur & son épouse se rendirent à Paris, & Philippe & le Chevalier de la Croix conduisirent leur armée du côté de Cologne, où l'usurpateur Lampatrix, instruit de leurs desseins, les attendoit. Il y eut un combat sanglant, dans lequel ce méchant frere de Maximian fut fait prisonnier, & peu après mourut de désespoir. Cette grande victoire ramena tous les Princes Allemands à l'obéissance qu'ils devoient à leur légitime Souverain. On lui en porta aussitôt la nouvelle à Paris, & il ne tarda pas

à ſe rendre à Cologne, où il fut reçu par le peuple avec les tranſports de joie d'une famille vertueuſe qui revoit ſon pere après une longue abſence.

Durant le ſéjour que Philippe venoit de faire à Cologne, il avoit eu occaſion de voir Méliſſe, fille de Maximian & de Diogene, & en étoit devenu amoureux; mais il ſe trouva traverſé dans le projet qu'il avoit conçu de la demander en mariage, par l'idée qui étoit venue à l'Empereur de l'unir au brave Chevalier de la Croix, croyant que c'étoit l'unique moyen de payer ſes importans ſervices. Cet obſtacle lui cauſa un violent chagrin. Pendant ce temps, la bonne Platine étoit arrivée à la Cour de France, & s'étoit inſinuée dans les bonnes graces d'Adrienne. Elle apprit avec frémiſſement ce mariage projeté, & promit à Adrienne, qui s'en affligeoit, que jamais cette union n'auroit lieu. Auſſi-tôt elle écrit à ſon prétendu fils, qu'il ſe garde bien d'épouſer la fille de Maximian avant de lui avoir parlé. Pour cet effet, elle lui ordonne de ſe rendre à Paris en toute diligence. Méliadus n'eut pas de peine à obéir; il adoroit Adrienne, & ſavoit que ſon ami Philippe aimoit paſſionnément Méliſſe, & que cette belle

Princeſſe n'étoit pas inſenſible. L'Empereur, qui avoit des remercîmens à faire au Roi de France, & quelques intérêts politiques à régler avec lui, voulut accompagner les deux Princes, & l'Impératrice, Diogene & Méliſſe demanderent à être du voyage. Cette illuſtre compagnie arriva à Paris, où les plus brillantes fêtes les attendoient.

Pendant ces divertiſſemens, Platine, qui s'étoit diſpenſée de paroître devant l'Empereur & l'Impératrice, confia au Chevalier de la Croix, qu'il n'étoit point ſon fils. Cet aveu le ſurprit étrangement; mais quel fut ſon étonnement, lorſque cette fidelle nourrice lui apprit qu'il étoit frere de Méliſſe, & fils de Maximian & de Diogene! Elle lui recommanda de modérer ſes tranſports de tendreſſe & de joie, juſqu'au moment qu'elle avoit déterminé pour mettre cette vérité dans la plus grande évidence.

Ce fut au milieu d'un feſtin, où toute la Cour étoit raſſemblée, que cet important ſecret fut éclairci. On vit arriver dans la ſalle, Platine, ſuperbement vêtue, accompagnée de ſon véritable fils Cariſtès, qui la ſoutenoit, & ſuivie d'un grand nombre de Demoiſelles. Elle s'avança

juſques auprès de l'Empereur & de l'Impératrice, & ſe proſterna à leurs genoux. Tous deux en même temps reconnurent la fidelle Platine, & pouſſerent un grand cri. » Platine!..... Platine! dirent-ils » en verſant des larmes..... c'eſt vous? » vous vivez!..... & notre fils..... Mé» liadus..... qu'eſt-il devenu «? A l'inſtant, Méliadus paroît: il tombe aux pieds de ſes auguſtes parens. On n'entend que ſanglots dans toute l'aſſemblée. Les pleurs coulent de tous les yeux; mais ce ſont des pleurs de joie, & l'alégreſſe eſt générale. Platine eſt obligée de faire le récit de ſes malheurs, & des étonnantes aventures arrivées à ſon cher Méliadus. A chaque circonſtance, les cris redoublent, & l'on éleve juſques aux Cieux la fidélité de Platine, & ſon attachement pour ſes Princes. Cariſtès, pour récompenſe de ſon attachement pour celui qu'il avoit ſi long-temps regardé comme ſon frere, fut élévé au premier grade de l'armée de Maximian. On juge bien que l'Impératrice n'avoit pas négligé de s'aſſûrer de la vérité du récit de la nourrice, par l'inſpection de la roſe qu'il portoit au bras. Le mariage de Méliadus avec Adrienne fut arrêté en même temps que celui

du Prince Philippe avec la belle Méliſſe. Leurs noces furent célébrées avec magnificence à Paris ; & ces illuſtres époux régnerent glorieuſement en France & en Allemagne, après la mort de leurs auguſtes parens.

HISTOIRE très-récréative, traitant des faits & geſtes du noble & vaillant Chevalier Theſeus de Coulogne, par ſa proueſſe Empereur de Rome; & auſſi de ſon fils Gadiffer, Empereur de Grece; pareillement des trois enfans de Gadiffer; c'eſt à ſavoir, Regnault, Regnier & Regneſſon, leſquels firent pluſieurs beaux faits d'armes, comme pourrez veoir ci-après. (ſans date, gothique, ſeconde édition, Paris 1534.)

PREMIERE PARTIE.

IL eſt inutile de prévenir nos Lecteurs, que ce Roman, ainſi que tous ceux dans la claſſe deſquels il doit être rangé, eſt rempli de fautes énormes contre la Chronologie : l'Hiſtoire y eſt ſans ceſſe défigurée; mais le merveilleux qui y regne, & la maniere ſinguliere & piquante avec laquelle les faits les plus bizarres y ſont préſentés, nous paroiſſent capables d'amuſer ceux que les extravagances des quatorzieme, quinzieme & ſeizieme ſiecles n'ont pas rebutés.

» L'AN de notre Ere 632, régnoit en » Coulogne (*à Cologne*) & dans l'Alle- » maigne un Roi moult ſaige & vaillant,

» nommé Floridas, qui avoit épouſé » Alidoine, Princeſſe Françoiſe du li- » gnage du Roi Dagobert premier «. Ces deux époux étoient non ſeulement renommés pour leur juſtice & leur affabilité, mais ils paſſoient pour le couple le plus beau & le plus parfait qu'il y eût alors dans l'Europe. Il ſembloit que des Princes auſſi accomplis duſſent voir naître d'eux de charmans rejetons; il en arriva tout autrement. La belle Alidoine mit au monde un fils de la figure la plus effrayante, & de la forme la plus contrefaite. Ce Prince, premier gage de la tendreſſe du Roi & de la Reine de Cologne, fut appelé Theſeus; &, malgré ſa difformité, ſes illuſtres parens eurent pour lui la plus grande affection. Leurs ſoins pour ſon éducation ne furent pas infructueux. A ſept ans, ce jeune Prince montroit plus d'eſprit & de diſcernement qu'on n'en a communément à quatorze, & tout en lui annonçoit déjà, qu'au courage héréditaire dans ſa famille, il joindroit la bonté du cœur, qui caractériſoit particuliérement le Roi & la Reine de Cologne. Ceux à qui la Nature a refuſé la nobleſſe de la taille & les graces de la figure, ſemblent s'appercevoir de bonne heure qu'ils doivent

porter dans la ſociété, des vertus, des talens, & ſur-tout cette douceur & cette affabilité, qui, dans les Princes mêmes, ſont néceſſaires, & leur aſſurent l'amour de leurs ſujets. Le jeune Theſeus fit des progrès étonnans ſous le noble & bon Chevalier Gauthier, ſon Gouverneur; mais tandis qu'il croiſſoit en laideur & en vertus, la Fortune lui préparoit, ainſi qu'à la Reine ſa mere, le deſtin le plus cruel.

Le Roi Floridas avoit pour Miniſtre & pour Favori, un nommé Fernagus, homme ſouple, faux, ambitieux, qui, ſous les dehors les plus ſéduiſans, cachoit une ame atroce & capable de tous les crimes. Ce Fernagus oſa élever ſes regards juſqu'à la Reine; & non content de ſe laiſſer ſurprendre par un amour téméraire, il eut l'audace de lui en faire l'aveu. Alidoine n'écouta qu'avec un froid mépris les tendres proteſtations du Miniſtre; elle le quitta, en lui défendant de l'entretenir jamais de cet amour inſenſé, ſous peine d'encourir l'indignation de ſon Maître, & la ſienne. Fernagus devoit croire que la Reine, par reſpect pour ſon époux, craindroit de lui révéler l'inſulte qui venoit de lui être faite; mais les cœurs corrompus

ne croient point à la prudence, & redoutant que leurs forfaits ne ſoient découverts, ils s'attachent à prévenir par de nouveaux attentats les coups qui peuvent leur être portés. Fernagus ſe rend auprès de Floridas avec l'apparence de la plus profonde douleur ; il ſe laiſſe long-temps queſtionner ſur ce qui peut la cauſer ; enfin, comme preſſé par ſon devoir, il dit au Roi qu'il vient de ſurprendre ſon épouſe Alidoine avec le nain Corvitant, & que cette cruelle découverte juſtifie les ſoupçons qu'il a conçus depuis long-temps, que le Prince Theſeus eſt le fils de ce monſtre.

Floridas avoit réfléchi plus d'une fois ſur la bizarrerie de la Nature, qui lui avoit donné un fils ſi difforme ; mais la vertu de la Reine, ſa tendreſſe pour lui, faiſoient diſparoître auſſi-tôt ces injuſtes idées, & rendoient à Alidoine la place qu'elle devoit occuper dans ſon cœur. Cependant, plein de confiance en ſon Miniſtre, accoutumé à ne voir que par ſes yeux, & d'ailleurs accablé par le récit d'une pareille atrocité, il crut Fernagus ſans plus d'examen, & donna l'ordre barbare de conduire la Reine, le nain, & même Theſeus dans la priſon deſtinée aux

plus vils criminels, & ordonna de les y tenir enchaînés, juſqu'à ce qu'il eût déterminé leur ſupplice. Gauthier, fidele Gouverneur du jeune Prince, fut auſſi arrêté & renfermé; mais par bonheur qu'Alidoine fut informée à temps du danger qui la menaçoit, & qu'un de ſes Ecuyers, bravant le courroux du Roi, oſa, ſous des habits déguiſés, la conduire dans une maiſon qu'il avoit hors de la ville.

La fuite de la Reine fit triompher le perfide Fernagus, dont l'amour s'étoit changé en rage; il fit enviſager au Roi cette évaſion, comme la conviction du crime dont cette Princeſſe s'étoit rendue coupable. Ce foible Prince, voyant que ſes recherches pour découvrir la retraite de ſon épouſe devenoient inutiles, prononça l'arrêt de mort de ſon fils Theſeus & du nain Corvitant. On vint informer ce dernier de la ſentence rendue contre lui; elle lui parut d'autant plus dure, qu'il ne ſe ſentoit coupable d'aucun forfait. Il pria ſes gardes de lui apprendre ce dont on l'accuſoit; & ayant ſu qu'il étoit queſtion de ſes liaiſons avec la Reine, & que Fernagus ſe portoit ſon accuſateur: » Vive Dieu! dit-» il, bûcher faut éteindre, pas ne ſerai ars

» (*brûlé*) en ce jour; qu'on me mene à mon » Seigneur «. Ces paroles prononcées avec fetmeté par le petit homme, perſuaderent qu'il avoit des choſes fort importantes à révéler, & ſur le champ on le conduiſit devant le Roi. Floridas étoit au milieu de ſes Barons, ayant ſon Miniſtre à côté de lui. Le nain entra dans la ſalle, & après avoir ſalué reſpectueuſement le Roi : » Sire, lui dit-il, ſi villainie eſt dans ceci, » faut le felon ardeoir (*brûler*); ains moult » villainie ſeroit de ardeoir l'innocent «. Enſuite, ſans être intimidé par la préſence de Fernagus, il découvrit à Floridas toute l'iniquité de ce méchant Chevalier. Il avoit été témoin de ſa déclaration à la Reine, il en donna des preuves, & ainſi juſtifia pleinement Alidoine.

Le Romancier a bien ſenti qu'on ſeroit étonné du perſonnage qu'il faiſoit faire à ſon nain; c'eſt pourquoi il a ſoin d'avertir ſes Lecteurs, que dans ce temps les nains étoient ſoufferts ſans conſéquence dans les appartemens des Reines & des Princeſſes, & qu'alors on ne redoutoit pas plus leur indiſcrétion, qu'aujourd'hui nos Dames ont lieu de craindre celle de leurs petits chiens ou de leurs perroquets : or Corvitant » étoit muſſé dans ung coin de

» la chambre de la noble Royne, lorſque » le felon Fernagus l'avoit requis d'amour«. Il avoit entendu tous ſes diſcours, & rendit témoignage de l'indignation qu'ils avoient cauſée à Alidoine. Fernagus n'avoit pas alors apperçu le nain, & quand il l'auroit vu, la préſence d'un tel perſonnage n'auroit peut-être pas été capable de le rendre plus circonſpect ; auſſi eut-il l'audace de le démentir, & de conjurer le Roi de preſſer le ſupplice de ce calomniateur ; mais le courageux nain perſiſta à ſoutenir l'honneur de ſa Dame, &, accuſant toujours le Miniſtre, il oſa jeter à terre ſon gage de combat, & inviter Fernagus à le ramaſſer.

Cette action hardie, dans un homme de la taille de Corvitant, parut une inſpiration du Ciel, qui ſe ſervoit de ce moyen pour prouver l'innocence de la Reine ; d'ailleurs la Loi étoit favorable au nain, & ſans injuſtice on ne pouvoit lui refuſer le combat, qui fut ordonné, ſans avoir égard à l'inégalité des forces. Vainement Fernagus voulut-il repréſenter, que c'étoit avilir un Chevalier que de le forcer de ſe meſurer contre un être auſſi diſgracié de la Nature, & que d'un ſeul coup de lance il pouvoit anéantir ; il fallut

qu'il ſe ſoumît à la volonté du Roi. La Reine, vertueuſe, pleine d'humanité, douce, populaire, s'étoit fait adorer de toute la Cour, & du peuple; le Favori, dur, impérieux, & bravant tout pour ſatisfaire ſes paſſions, en étoit abhorré. Tous, & peut-être le Roi lui-même, firent des vœux pour que le nain ſortît vainqueur d'un combat ſi diſproportionné.

Si l'honneur & la vie de tant d'illuſtres perſonnes n'euſſent été attachés à l'iſſue heureuſe ou malheureuſe de cet étrange combat, le peuple s'y ſeroit porté en foule comme à un ſpectacle deſtiné à ſon amuſement : en effet, qu'on ſe repréſente un nain d'environ vingt-ſix pouces de hauteur, placé ſur le dos d'un ſuperbe deſtrier, tenant en main une lance quatre fois plus longue que ſon corps, & combattant contre un Chevalier d'une taille avantageuſe, & d'une vigueur reconnue. Corvitant entra dans la lice le premier; il ne fut point effrayé à l'arrivée de ſon terrible adverſaire; &, du plus loin qu'il l'apperçut, il lui cria : » Avance, felon; » méchante cauſe, mauvaiſe fin; trem» ble, repens-toi ou je t'occis «. Les deux champions animent leurs chevaux, &, dans leurs différentes paſſes, cherchent

à ſe porter les coups les plus furieux : mais le nain, enſevcli ſous ſon énorme bouclier, redoute peu la lance de Fernagus, & parvient à lui enfoncer la ſienne au milieu de la poitrine. Le traître tombe mort ſur l'arene, ſans avoir pu proférer une ſeule parole. Le nain voyant ſon ennemi à ſes pieds, s'écria : » Bonne cauſe, bon effet, » ma Maîtreſſe eſt vengée «. Il vouloit, dans le tranſport de ſa joie, ſauter au bas de ſon cheval ; mais les Juges du camp le prirent dans leurs bras, & le porterent à l'échafaud qu'occupoit le Roi Floridas. Ce qui venoit de ſe paſſer avoit jeté ce Prince dans le plus grand étonnement ; il n'oſoit encore en croire ſes yeux : & ſi la choſe étoit véritable, ſon épouſe ſe trouvoit juſtifiée ; & quels reproches n'avoit-il pas à ſe faire ! Il fut tiré de ſes réflexions par un nouveau miracle ; car on peut regarder comme tel la victoire remportée par le nain. Gauthier, Gouverneur du jeune Theſeus, parut à l'entrée de la place, traverſa la foule immenſe du peuple, & vint préſenter à Floridas un Damoiſel d'une taille noble & haute pour la jeuneſſe dont paroiſſoit cet enfant. » Sire, lui dit-il, reconnoiſſez dans ce » beau Jouvencel votre cher fils Theſeus «.

On ſe rappelle que ce jeune Prince étoit né difforme, & de la plus grande laideur : une ſi prompte métamorphoſe avoit lieu de ſurprendre, & étoit bien capable d'exciter la curioſité des Courtiſans : ils ſe rangerent tous auprès du Roi, pour entendre le récit que Gauthier alloit lui faire. » Seigneur, lui dit-il, pendant le combat » du nain contre le traître Fernagus, le » jeune & pieux Theſeus prioit dévotement l'Etre ſuprême, & imploroit ſa » protection pour lui & pour ſa mere infortunée. J'avois les yeux ſur lui ; une » nuée lumineuſe l'environne, le dérobe » à ma vue durant quelques minutes, &, » s'étant diſſipée, me laiſſe voir mon » Eleve tel que je vous l'offre en ce moment «.

Cette aventure miraculeuſe ne trouva aucun incrédule, ni parmi le peuple, ni parmi les Courtiſans ; ils admirerent tous la bonté de la Providence, qui avoit pris cette voie extraordinaire pour manifeſter pleinement l'innocence de leur Reine. On ſe plut à remarquer combien les nouveaux traits du jeune Theſeus avoient de reſſemblance avec ceux du Roi de Cologne. Floridas en parut convaincu, & ne doutant plus de la légitimité de ſon fils,

fils, il le prit dans ſes bras, l'y ſerra avec tranſport, & le montra au peuple en lui ordonnant de le reconnoître pour l'unique héritier de ſon trône.

Pendant ce temps, l'Ecuyer de la Reine, attentif à tout ce qui ſe paſſoit à la Cour, en vint informer Alidoine dans ſa retraite: cette vertueuſe Princeſſe, ne craignant plus pour ſa vie, ſe rendit au Palais, & y fut accueillie par Floridas & Theſeus avec les plus vifs témoignages de l'amour & du reſpect. Le Roi n'épargna rien pour faire oublier à ſon épouſe tous les torts dont elle étoit en droit de l'accuſer. L'un & l'autre s'appliquerent à veiller à l'éducation du beau Theſeus, en faveur duquel la Providence venoit de faire un ſi grand miracle. Le nain Corvitant fut richement récompenſé de ſon zele & de ſa fidélité. Il continua de reſter attaché à la Reine, & Floridas vit ſans jalouſie l'amitié de cette Princeſſe pour ce petit être, ſi diſgracié de la Nature, & ſi favoriſé du Ciel. Le Romancier ajoute dans cet endroit, que la paix qui venoit d'être rétablie entre Alidoine & Floridas, donna naiſſance à une Princeſſe charmante, qui reçut au baptême le nom de Bauldour, & fut cette Batilde ou Baudour qu'épouſa dans

la ſuite Clovis II, fils de Dagobert I.

Cependant Theſeus croiſſoit en beauté, en force & en courage, & montroit l'adreſſe la plus grande dans tous les jeux dont on lui permettoit l'exercice : enfin l'âge d'être armé Chevalier étant arrivé, le Roi Floridas voulut lui-même lui conférer cet Ordre. La cérémonie s'en fit avec une pompe & une magnificence, dont dans la ville de Cologne on n'avoit pas encore eu d'idée : elle fut accompagnée de tournois, dans leſquels le nouveau Chevalier gagna tous les prix. Alidoine étoit au comble de la joie ; mais cette ſatisfaction fut bientôt troublée, par la permiſſion que Theſeus demanda à ſes illuſtres parens d'aller chercher des aventures. Dans ſa jeuneſſe, le bon Floridas avoit été un preux & vaillant Chevalier errant ; il fut enchanté de trouver dans ſon fils la même inclination à ſe diſtinguer, & à acquérir de la gloire par des exploits extraordinaires : il donna volontiers à Theſeus le conſentement qu'il lui demandoit avec tant d'inſtance ; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'Alidoine vit arriver le moment de leur ſéparation.

Quoique le jeune Prince de Cologne prétendît faire ſes courſes comme un

ſimple Chevalier, ſa mere exigea qu'il ſe fît ſuivre par ſon Gouverneur Gauthier & trente Ecuyers, & elle voulut qu'il emportât une ſomme conſidérable en or & en argent, avec une grande quantité de très-belles pierreries. Theſeus partit & prit la route de Veniſe, Ville, à ce que prétend le Romancier, auſſi célebre alors par la magnificence de ſes tournois, qu'elle l'eſt aujourd'hui par les amuſemens de ſon Carnaval, & par ſes courſes ſur l'eau de barques & de gondoles. Notre Chevalier y fit des merveilles; & comme il ne combattoit que pour la gloire, il remit les prix qu'il avoit gagnés, & les fit diſputer une ſeconde fois en l'honneur des belles Vénitiennes. Une telle galanterie le fit connoître avantageuſement du Roi de Veniſe, car cette Ville en avoit alors un, comme elle avoit de la cavalerie & des tournois: ce Roi étant en guerre avec ſes inquiets voiſins de la Dalmatie, donna à Theſeus un emploi honorable dans ſon armée, & lui dut tout le ſuccès de ſa campagne. Le Monarque avoit pris une amitié ſinguliere pour notre Héros; il auroit bien voulu le retenir à ſa Cour, mais il n'entroit pas dans les projets du Prince de Cologne, de de-

meurer ſi long-temps dans un pays ; il partit de Veniſe, & ſe rendit en peu de jours dans la fameuſe ville de Rome.

En ce temps, dit le Romancier, toute l'Italie étoit ſous la domination de l'Empereur Eſmere, & comme, avant que de paroître à la Cour de ce Prince, & de déclarer ſon nom & ſa naiſſance, Theſeus vouloit examiner tout ce que Rome avoit de curieux, il fut ſe loger avec ſa ſuite dans un des fauxbourgs de la Ville. Dans le cours d'une de ſes promenades, le haſard le fit paſſer devant la boutique d'un célebre Orfevre, nommé Calidas. En contemplant pluſieurs morceaux travaillés par la main de cet habile Artiſte, il jeta les yeux ſur une ſtatue d'or, dont les traits lui parurent ſi réguliers, les contours ſi biens arrondis, & tout l'enſemble porté à un tel point de perfection, qu'il ne put croire qu'il exiſtât aucun modele vivant de ce chef-d'œuvre. Dans cette perſuaſion, il entre chez l'Artiſte, & veut lui faire compliment ſur ſa brillante imagination. » Qu'appelez-vous imagination, » lui dit Calidas ? cette ſtatue n'eſt que » la copie très-imparfaite de la plus belle » perſonne. = Quoi ! il ſe pourroit, re- » prit le Prince de Cologne, en dévorant

» des yeux cette preuve de l'habileté de
» l'Artiſte, il exiſteroit ?.... Il exiſte ce
» modele admirable, reprit vivement Cali-
» das, & ſi vous en doutez, tranſportez-
» vous au Palais Impérial de cette Ville,
» vous y verrez l'admirable Princeſſe
» Flore, fille de notre auguſte Empereur
» Eſmere, & vous avouerez, en la con-
» templant, que la Peinture ni la Sculp-
» ture ne peuvent rendre qu'imparfaite-
» ment ſes traits. C'eſt bien dommage,
» ajouta l'Orfevre, que cette charmante
» Princeſſe ſoit condamnée par ſon pere
» à garder le célibat, au moins pendant
» les années qu'il a encore à vivre. On
» ne ſait par quelle raiſon ou quel ca-
» price il a déjà refuſé la main de ſa
» fille aux Rois d'Angleterre & de Sicile,
» & même au puiſſant Abilant, Empe-
» reur de Conſtantinople. Ce dernier, ſi
» l'on n'accorde pas Flore à ſes inſtances,
» menace de deſcendre en Italie avec
» toutes ſes forces, & d'y porter le fer
» & la flamme «. Theſeus écoutoit Ca-
lidas avec attention ; mais il ne quittoit
pas des yeux la ſtatue, & plus il la re-
gardoit, plus aiſément le poiſon de l'a-
mour ſe gliſſoit dans ſes veines, & ſe
faiſoit jour juſqu'à ſon cœur. Il ſortit de la

boutique de l'Artiſte, Amant paſſionné de Flore, & en lui promettant de le venir viſiter le lendemain. Il va retrouver ſon cher Gauthier, à qui il raconte ce qui vient de lui arriver. » C'eſt le chef d'œuvre » de la Nature, lui dit-il; il faut que je » l'obtienne pour épouſe, ou que je meure. » Je veux la voir, m'en faire aimer, & » ſi ſon pere me la refuſe, je ſaurai, par » mon courage, applanir toutes les diffi- » cultés qu'on voudra oppoſer à notre » union «. Gauthier tenta vainement de faire ſentir à ſon éleve l'extravagance de ſon entrepriſe, Theſeus ne voulut pas l'entendre; il déclara à ſon ſage Gouverneur que rien ne pourroit le rebuter; & celui-ci ſe crut obligé d'attendre une occurrence plus favorable pour le ramener à la raiſon.

Il ſemble que la Reine Alidoine, en partageant ſes tréſors avec ſon fils, eût prévu qu'il ſe trouveroit dans des circonſtances où ils lui ſeroient néceſſaires: Theſeus s'en ſervit, pour commander un ſuperbe équipage, & lorſqu'il fut achevé, il envoya Gauthier annoncer à l'Empereur, qu'un Envoyé du puiſſant Roi de Cologne venoit d'arriver, & lui demandoit audience. Eſmere parut flatté de l'ambaſſade; il reçut le Député avec magnificence; mais lorſqu'il

apprit qu'il étoit chargé de lui demander Flore en mariage pour le Prince de Cologne, il déclara, en préſence de la Princeſſe, que rien ne pourroit le contraindre à marier ſa fille.

Theſeus s'étoit bien attendu à cette réponſe ; mais dans cette tentative, il n'avoit eu en vue que de voir Flore, pour s'aſſurer par lui-même ſi elle méritoit réellement tous les éloges qui lui étoient donnés : il la trouva cent fois plus belle qu'on ne lui avoit dit, & ſe retira le plus amoureux de tous les hommes. Selon le Romancier, Theſeus ſe dit à lui-même, en regardant la Pucelle : » Doulx Dieu Jéſus, or ayme» rois mieulx être nommé amy de celle » doulce image, qui eſt auſſi blanche » comme une fleur de lys, qu'avoir en » ma baillie autant de pays que jamais » en poſſéda Alexandre : or donc n'eſt» il joye, ne délit au monde, qui vaille » un ſeul ris de la Belle «.

Le Prince de Cologne s'étant retiré, courut chez l'Orfevre Calidas, à qui il confia quelle étoit ſa naiſſance, & l'amour qu'il avoit pour la Princeſſe Flore : enſuite, lui ayant fait un riche préſent, il lui propoſa d'entreprendre le travail

d'un aigle d'or, assez grand pour qu'un homme pût y être enfermé à son aise. Rien ne sembla plus facile à l'Artiste; mais lorsque Thesèus lui apprit l'usage qu'il prétendoit en faire, Calidas refusa de prêter son ministère à un attentat qui pouvoit lui couter la vie, s'il étoit découvert. En effet, l'Empereur auroit-il jamais pardonné à un de ses sujets, l'audace d'avoir introduit un Amant dans la chambre de sa fille? C'étoit pourtant ce que Thesèus désiroit, & ce qu'il obtint de l'Orfevre, à force de présens. Tant il est vrai que tous les dangers disparoissent à l'aspect de l'or!

La machine est faite & prête à recevoir l'amoureux Thesèus, qui, avant que d'y entrer, avertit l'Ouvrier que s'il n'entend pas dire que la ruse soit découverte, il peut rester tranquille; mais en même temps il lui donne une lettre pour le Roi Floridas, en cas de surprise, & lui ordonne de fuir avec le bon Gauthier, & d'aller informer son pere de la situation critique où il se trouve. Ces précautions prises, le Prince de Cologne entre dans l'aigle, dont l'ouverture est pratiquée avec tant de dextérité, qu'il n'est pas possible aux yeux les plus clair-

voyans de la découvrir. Seulement le bec de l'oiſeau eſt fait de façon qu'à la volonté de celui qui eſt dedans, il tombe, & avertit qu'il eſt néceſſaire de le reporter chez l'Ouvrier.

Calidas ayant fait placer ſa nouvelle machine ſur un brancard, la fit conduire au Palais, & demanda à l'Empereur la permiſſion d'en faire hommage à la Princeſſe Flore. On trouva l'oiſeau merveilleuſement bien travaillé ; il fut accepté, & dépoſé dans la chambre à coucher de la fille d'Eſmere. C'étoit ce que Theſeus déſiroit ardemment. On ſait quel amour les jeunes perſonnes ont pour les bijoux nouveaux ; celui-ci plut merveilleuſement à Flore : elle récompenſa l'Artiſte avec beaucoup de générosité, & promit de renvoyer l'oiſeau dans ſon atelier, s'il s'y dérangeoit quelque choſe.

Lorſque toutes les femmes de la Princeſſe ſe furent retirées, & qu'il ne reſta plus auprès d'elle que ſa confidente Biétrix, Flore s'amuſa à examiner le chef-d'œuvre qui venoit de lui être offert, & chaque plume de l'oiſeau excitoit ſon admiration. » En vérité, ma chere Maî-» treſſe, lui dit Biétrix, vous vous oc-» cupez là d'une franche bagatelle ; c'eſt

» un mari, & non un joujou d'enfant
» qui vous eſt néceſſaire. Tais-toi, ſotte,
» lui répondit la Princeſſe; les filles des
» Souverains ne doivent ſonger au ma-
» riage que quand les intérêts de l'Etat
» leur déſignent un époux. C'eſt l'intérêt
» de ſon cœur qu'il faut écouter, reprit
» vivement Biétrix; que nous importe
» que l'Etat ſoit heureux, ſi nous ver-
» ſons des larmes? Tous les Princes vous
» recherchent, & aucun n'eſt accepté,
» grace à la bizarrerie de l'Empereur. Que
» veux-tu, ma chere Biétrix, repartit
» Flore? j'adore mon pere, il m'aime,
» & je dois lui obéir: cependant, te
» l'avouerai-je! je lui ai voulu un peu
» de mal du refus qu'il vient de faire
» de l'alliance du Prince de Cologne;
» car Theſeus eſt, dit-on, le plus beau
» Prince du monde, &, ſi l'on en croit
» la renommée, le plus courageux «.

Qu'on ſe peigne la joie de Theſeus à ce diſcours! peu s'en fallut que, manquant de prudence, il ne ſortît de l'aigle, & ne fût ſe jeter aux pieds de Flore; mais il attendit que Biétrix ſe fût retirée après avoir rempli ſes devoirs auprès de ſa Maîtreſſe, & vint ſe placer devant le lit de la Princeſſe, qui, d'effroi, fit un

cri terrible en voyant un homme à cette heure dans ſa chambre. Le Prince de Cologne s'empreſſa de la raſſurer. Il lui apprit ſon nom, & les moyens qu'une paſſion extrême lui avoit fait tenter pour la voir : enſuite ſe jetant à genoux, & prenant une de ſes belles mains dans les ſiennes, il l'accabla de baiſers, & jura à Flore un amour éternel. La fille d'Eſmere étoit ſimple, innocente, & dans l'âge heureux où l'on croit aiſément tout ce qu'on déſire ; elle ordonna au Prince de ſe relever, & laiſſant tomber ſur lui ſes beaux yeux, elle lui avoua combien elle ſeroit flattée de pouvoir quelque jour lui donner le nom d'époux. Convaincue qu'un Amant qui riſquoit ſa vie pour la voir, devoit être véritablement épris de ſes charmes, elle lui permit de prendre le titre de ſon Chevalier, car elle n'oſoit encore lui donner qu'intérieurement celui de ſon Amant.

Cependant le jour commençoit à paroître : Flore convint avec Theſeus qu'il paſſeroit quelques jours dans le Palais, & le cacha dans un cabinet ſecret, dont elle ſeule avoit la clef. Il étoit queſtion d'informer les amis du Prince de Cologne, & ſur-tout l'Orfevre Calidas, du

ſuccès de ſon entrepriſe ; Biétrix, qui avoit été miſe dans la confidence, ſe chargea de ce meſſage. Elle s'en acquitta avec toute la dextérité d'une intrigante conſommée. En raſſurant les gens du Prince ſur le ſort de leur Maître, elle ſe convainquit, par leurs propos, qu'il n'étoit ni un impoſteur, ni un aventurier, & fut rapporter ces bonnes nouvelles à la fille de l'Empereur. Plus Theſeus voyoit Flore, & plus il s'enflammoit pour elle ; & la charmante fille d'Eſmere vraiſemblablement ne put voir les tranſports paſſionnés de ſon Amant, ſans lui donner les plus fortes preuves de ſa ſenſibilité. Ils convinrent qu'une prompte fuite pouvoit ſeule aſſurer leur bonheur ; mais avant de ſe porter à cette extrémité, Flore exigea du Prince de Cologne que la bénédiction nuptiale ſanctifieroit les ſermens qu'ils s'étoient déjà faits l'un à l'autre. Un Chapelain, nommé Yvon, fut introduit dans l'appartement de la Princeſſe, & maria nos deux Amans, en préſence de Biétrix. Dans la nuit ſuivante, une barque attendit les nouveaux époux ſur les bords du Tibre. Ils ſe jeterent dedans avec l'Orfevre Calidas & la ſuite du Prince de Cologne.

qui, par le renvoi de l'aigle, avoit été inſtruite de tout ce qu'elle avoit à faire pour préparer le départ, partit auſſi ; & tous ayant gagné la mer, un vaiſſeau qui avoit été freté pour eux les tranſporta en peu de temps dans le golfe de Veniſe.

Le lendemain, les femmes de la Princeſſe entrerent dans ſon appartement à l'heure ordinaire ; elles firent retentir le Palais de leurs cris, qui paſſerent bientôt juſqu'à l'Empereur. Eſmère, après une exacte perquiſition, ne douta point que ſa fille n'eût été enlevée, & n'appercevant point l'aigle d'or, il ſe douta de quelque ſtratagême, & fit courir chez l'Orfevre Calidas, avec ordre de l'arrêter, & de le lui amener. Ses Gardes revinrent peu après, & apprirent à leur Maître que l'Orfevre avoit diſparu, & qu'en examinant l'aigle qui étoit reſté dans la boutique, ils avoient reconnu qu'un homme pouvoit aiſément s'y cacher. Cette découverte en fit faire une autre non moins importante ; on ſut par un Ouvrier, qui avoit ſurpris ce ſecret, que le Prince Theſeus avoit joué devant l'Empereur le perſonnage de l'Ambaſſadeur du Roi de Cologne, & l'on ne

douta plus qu'il ne fût le raviſſeur de Flore. Eſmere étoit né violent & vindicatif ; mais, dans cette circonſtance, on put bien lui pardonner de jurer la perte de celui qui venoit de lui faire l'affront le plus ſanglant. Dans l'excès de ſa rage, il déclara à ſa Cour qu'il feroit à Floridas, pere du raviſſeur, la guerre la plus cruelle, auſſi-tôt qu'il auroit mis à la raiſon Abilant, Empereur de Conſtantinople, qui menaçoit de venir l'aſſiéger dans Rome, pour ſe venger du refus qu'il lui avoit fait de lui donner ſa fille Flore en mariage.

Cependant nos jeunes époux s'approchoient de Veniſe, lorſqu'un vent terrible les force de s'éloigner des côtes, dans la crainte d'y faire naufrage, & les rejetant en pleine mer, les pouſſe au milieu d'une flotte Grecque qui voguoit vers l'Italie : c'étoit celles de l'Empereur Abilant & du fort Accerès, Roi d'Antioche, ſon allié. Quelques prodiges de valeur que pût faire Theſeus & ſes braves Chevaliers, il fallut céder au nombre, & ſe rendre. Flore fut enlevée à ſon époux, & préſentée au fier Abilant. Malheureuſement l'Officier Grec qui avoit été à Rome pour traiter du mariage de

Flore avec ſon Maître, la reconnut, & en avertit l'Empereur. Abilant, qui n'avoit entrepris de faire la guerre à Eſmere, qu'afin de le forcer à lui accorder ſa fille, ravi de la tenir en ſon pouvoir, ordonna à ſes Pilotes de changer de route, & de retourner vers Conſtantinople. Il fit charger de chaînes le Prince Theſeus, l'Orfevre Calidas, le Chapelain Yvon, & tous les Chevaliers Allemands, & donna tous ſes ſoins à conſoler la Princeſſe de Rome, qui ſe déſeſpéroit de la perte de ſon époux, & de l'eſclavage où elle ſe voyoit réduite. Sa douleur fut ſi forte, qu'Abilant crut de la prudence de s'ôter de ſa vue, & la remit entre les mains » d'un habile Phyſicien, » nommé Druinas de Lintergot, lequel » eſtoit moult grand Clerc, & avoit » eſtudié à Tollette (Tolede), où il avoit » retenu un peu de l'Art de Négro- » mancie «.

Accerès, Roi d'Antioche, qui ne s'étoit joint à l'Empereur que dans le deſſein de partager avec lui les dépouilles de Rome & d'une partie de l'Italie, voyant ſes eſpérances trompées, ſe ſépara de ſon armée, & prit le parti de retourner dans ſes Etats. Avant de quitter Abilant, plein

d'eſtime pour Theſeus & pour ſes Chevaliers, dont il avoit admiré la valeur dans le combat, il les lui demanda; & ce Monarque, qui n'eſtimoit de ſa priſe que la ſeule Flore, les lui accorda de bonne grace. Accerès les fit paſſer ſur ſon bord, où il les tint toujours enchaînés juſqu'à ſon arrivée à Antioche.

Le haſard qui venoit de mettre Flore entre les mains d'Abilant, redoubloit l'amour qu'il avoit déjà conçu pour cette Princeſſe, en voyant ſeulement ſon portrait; mais plus ſa paſſion étoit forte, plus il craignoit que celle qui en étoit l'objet, ne lui fût ravie, & il ſe perſuada que le ſeul moyen de s'en aſſurer la poſſeſſion, c'étoit de l'épouſer. Plein de cette idée, il ordonna les apprêts de ſes noces, & il voulut les célébrer dans ſes navires, avant ſon retour à Conſtantinople. Cette triſte mais abſolue réſolution ayant été annoncée à Flore, elle appela Theſeus & le Ciel à ſon ſecours, & menaça de ſe donner plutôt la mort que de conſentir à ce mariage. Les pleurs & le déſeſpoir de cette malheureuſe Princeſſe toucherent le Phyſicien Druinas; il lui conſeilla de conſentir à ce que vouloit Abilant, & lui promit qu'il donneroit à ce Prince un breuvage

breuvage qui auroit la vertu de l'aſſoupir la premiere nuit de ſes noces, & qu'il continueroit de lui faire avaler une pareille potion, tant qu'elle ſeroit dans le cas de partager ſa couche nuptiale. On ne ſait pas trop comment il s'étoit aſſuré que l'Empereur ne s'appercevroit pas, même à ſon réveil, que toute la nuit il avoit été plongé dans une profonde léthargie; mais paſſons. Flore prit confiance dans la promeſſe de ſon Médecin; elle donna la main à l'Empereur de Conſtantinople, en préſence de tous les Barons & Chevaliers Grecs, qui conduiſirent les deux époux juſqu'à la chambre nuptiale, & ſe retirerent chacun dans leurs navires. Druilas étoit reſté avec l'Empereur; il lui préſenta le breuvage préparé; & ce Prince l'eut à peine avalé, qu'il s'endormit profondément juſqu'au lendemain, ſans s'appercevoir qu'il étoit couché auprès de la plus belle femme du monde, & dont il étoit éperdument amoureux. Flore, certaine de l'effet du breuvage, ſe releva doucement, & bénit le Ciel de l'heureuſe ruſe qui la conſervoit fidelle à Theſeus.

Mais la fortune préparoit un cruel lendemain de noces à l'Empereur de Conſtantinople. Nous avons dit que le Roi

d'Antioche s'étoit ſéparé des Grecs pour retourner dans ſes Etats. Ce Prince avoit vu Flore, & elle lui avoit paru charmante: il ſe repent de ne l'avoir pas diſputée à Abilant; il revient ſur ſes pas, dans le deſſein de combattre ſon rival, & de lui enlever ſa conquête. Les Grecs alors avoient jeté l'ancre dans le port de l'iſle de Stratonic. Accerès les joint la nuit même des noces de l'Empereur & de Flore: il les trouve endormis, & coule à fond une partie de leurs navires. La Princeſſe de Rome, effrayée du bruit qu'elle entend, ſe ſauve de la chambre de l'Empereur. Quelques Grecs ſe réveillent, & aident Flore, qu'ils regardent comme leur Impératrice, à entrer dans une chaloupe, où ſont déjà preſque tous les Barons, témoins de ſon mariage. On eſt étonné de ce qu'il ne ſe montre pas lui-même; mais à l'inſtant qu'on veut pénétrer dans ſa chambre, le navire s'enfonce dans la mer. Les Barons, effrayés de ce terrible accident, auquel il n'y a nul remede, ordonnent aux rameurs de les conduire, s'il eſt poſſible, à Conſtantinople: la nuit favoriſe leur fuite, & Accerès n'apperçoit qu'au jour qu'il s'eſt ſouillé d'un crime infructueux, puiſque Flore lui a échappé.

Il tourne ſes voiles vers la Syrie, & arrive avec ſes priſonniers au port d'Antioche.

La barque qui portoit la Princeſſe de Rome eut beaucoup de peine à gagner Conſtantinople. Auſſi-tôt que les Barons furent deſcendus à terre, ils convoquerent les principaux Seigneurs de l'Empire, & leur annoncerent le mariage d'Abilant, & ſa mort cruelle arrivée la même nuit de ſes noces. Cette déclaration faite ſous ſerment, engagea cette illuſtre aſſemblée à reconnoître Flore pour légitime Impératrice; & en cette qualité on lui rendit tous les honneurs qui lui étoient dus. L'épouſe de Theſeus n'avoit rien de mieux à faire que de ſoutenir l'erreur dans laquelle étoient les Barons Grecs: elle avoit reconnu qu'elle étoit enceinte, &, dans la cruelle ſituation où elle ſe trouvoit, il étoit eſſentiel de laiſſer croire aux Grecs que l'enfant dont elle accoucheroit, étoit le fils légitime d'Abilant. Un ſeul témoin auroit pu la démentir, c'étoit le Médecin Druilas; mais il avoit péri dans les flots. Le Conſeil de l'Empire, en attendant les couches de Flore, appela à la Régence Griffon Roi de Rhodes, frere du feu Empereur, qui, au défaut d'héritier direct, devoit lui ſuccéder. Griffon

parut n'accepter ce poſte important qu'avec chagrin; mais les Politiques furent bientôt convaincus que ſon deſſein étoit d'uſurper la ſuprême autorité, & de ſe mettre à tout riſque la couronne Impériale ſur la tête.

L'inſtant des couches de Flore étant arrivé, cette Princeſſe mit au monde un fils, qui apporta ſur l'épaule une croix rouge. Ce gage de la tendreſſe de Theſeus comble de joie ſa malheureuſe épouſe, & tous les bons Citoyens de l'Empire; mais Griffon fut déſeſpéré de cet événement, qui détruiſoit tous ſes projets ambitieux. Il ne perdit néanmoins pas courage, &, ſous prétexte que l'air de la campagne étoit néceſſaire à l'enfant nouveau-né, il perſuada au Conſeil de l'Empire, qu'il falloit l'envoyer avec ſa nourrice dans un Château aſſez éloigné de Conſtantinople. Tous les Conſeillers ſe rendirent à cet avis; mais au lieu de le ſuivre, Griffon remit l'enfant entre les mains de quatre Satellites dont il croyoit être ſûr, & leur ordonna de le tuer, & de lui en apporter le cœur, pour preuve qu'ils avoient exécuté ſes ordres. Il eſt des ames qui, quoique naturellement barbares, ſont révoltées par certains crimes. L'horreur de plonger

eurs mains dans le ſang de leur légitime ouverain, effraya ces ſoldats ; ils délibéoient au milieu d'une forêt, comment leur ſeroit poſſible de ſauver cet innoent ſans riſquer leur vie & perdre la écompenſe attachée à ce meurtre, lorſqu'ils virent venir à eux un bon Chevaier Grec, nommé Gadiffer Dacon. Cet onnête Citoyen ne ſe mêloit plus des ntrigues de la Cour, & depuis longemps vivoit retiré dans ſon Château. Ayant entendu une partie de la converſaion de ces ſoldats, il s'approche d'eux, & les conjure, les larmes aux yeux, de lui confier le ſort du jeune Prince : ceuxci y conſentent volontiers, aux conditions que l'enfant ne ſeroit inſtruit de ſon noble lignage, & ne reparoîtroit à Conſtantinople qu'après la mort de Griffon. Gadiffer promit tout, & ſe retira dans ſon Château avec l'héritier prétendu de ſon Empereur, auquel il donna ſes plus tendres ſoins, & l'éducation la plus noble. Cependant les Satellites de Griffon, en quittant le bon Gadiffer, tuerent un chevreuil, & en porterent le cœur à leur Maître, qui, ſe croyant, par la mort de ſon neveu, aſſuré de l'Empire, déclara cette mort, arrivée, dit-il, avant que ſes

conducteurs euſſent pu parvenir au Château où il l'envoyoit. L'Impératrice fut au déſeſpoir de la perte de ſon fils, qu'elle imputa avec raiſon à la ſcélérateſſe de ſon beau-frere, qui, au grand chagrin de tous les Grecs, ſe fit couronner Empereur.

Tandis que toutes ces choſes ſe paſſoient à Conſtantinople, l'Empereur Eſmere faiſoit les plus étonnans préparatifs pour porter la guerre en Allemagne. Il avoit appris le ſecond enlévement de ſa fille Flore, ſon mariage avec Abilant, la mort funeſte de ce Prince, & l'arrivée de ſa veuve à Conſtantinople, où elle avoit été reconnue Impératrice. Tranquille de ce côté, il tourna toute ſa vengeance contre Theſeus ſon premier raviſſeur, & eſpérant qu'il ſeroit retourné à Cologne, il y conduiſit ſon armée. Par bonheur le Roi Floridas avoit été informé à temps du malheur qui le menaçoit; la Ville ſe trouvoit pourvue de vivres, les fortifications en étoient réparées & augmentées, & on y avoit fait entrer un grand nombre de troupes; mais le corps qui tenoit la campagne, ne fut point aſſez fort pour empêcher Eſmere d'approcher de Cologne, & d'en faire le ſiége. Après différens combats, où la fortune fut ſucceſſivement

favorable & contraire aux deux partis, il fallut en venir à une bataille générale, dans laquelle les Romains eurent tout l'avantage. Floridas, voyant ſes troupes maſſacrées ou diſperſées, courut en France implorer les ſecours de ſon bon allié le Roi Dagobert. Ce Monarque ordonna auſſi-tôt à un corps de troupes de marcher ſur le Rhin : il en donna le commandement à ſon fils Louis, ſelon le Romancier, & qui ne peut être que Clovis II. Le Prince de France avoit pour Conſeil le fameux Aſſaillant, Comte de Dampmartin. Floridas ſe rendit avec les François dans la plaine de Cologne ; il raſſembla les débris de ſa premiere armée, & l'on fut avec confiance préſenter la bataille aux ennemis, qui d'abord parurent la refuſer, & laiſſerent à Louis les moyens de ſe jeter dans Cologne avec l'élite des Chevaliers François. Ce Prince y vit la belle Bauldour, fille de Floridas, en devint éperdument amoureux, & s'en fit aimer ; ce qui, outre le déſir d'acquérir de la gloire, redoubla ſon courage à défendre la cauſe du Roi de Cologne. Ce renfort, qui venoit d'entrer dans la Ville, mit les Romains dans la néceſſité de terminer la campagne par un combat, que

politiquement ils avoient cru devoir éluder. Il fut terrible & funeſte aux François & aux Allemands, qui, pour la plupart, y périrent ou furent obligés à chercher leur ſalut dans la fuite. Le Prince Louis, le Comte de Dampmartin, & plus de trente Hauts Barons François furent du nombre de ces derniers, & ſe ſauverent à travers les détours preſque inconnus de la forêt Carbonniere. Floridas reſta priſonnier; & le cruel Eſmere, pour ſe venger de l'enlévement de ſa fille par le Prince Theſeus, forma le projet de faire attacher ce Roi aux fourches patibulaires. Alidoine, Bauldour & tous les habitans de Cologne, inſtruits du ſort qu'on préparoit à Floridas, ſe rendirent au camp des Romains en habits de ſupplians, & offrirent au vainqueur de lui remettre la Ville, s'il vouloit révoquer ſon indigne arrêt. L'Empereur de Rome ſe rendit à leurs prieres, à condition que Floridas, ſa femme & ſa fille, reſteroient ſes priſonniers. Il entra en triomphe dans Cologne, dont il donna le gouvernement à un méchant Italien, appelé Flohars, qui ruina les habitans par d'énormes impôts, & leur fit ſouffrir mille cruautés, dont le déshonneur de leurs femmes & de leurs

filles ne furent pas les moins ſenſibles.

Après la réduction de Cologne, Eſmere retourna à Rome avec ſes illuſtres priſonniers, qu'il fit renfermer dans un Château un peu éloigné de la Ville, avec ordre de les traiter honorablement. Le Romancier aſſure que » l'Empereur Eſmere avoit pour » armes un aigle d'or dans un champ » d'azur ; mais, continue-t-il, depuis » que le noble Theſeus ſe ſervit d'un » aigle pour embler la Princeſſe de Rome, » l'Empereur changea ſon blaſon, & prit » un aigle de ſable ſur un champ d'or, leſ- » quelles armes devinrent celles de l'Em- » pire, lorſque Theſeus eut réuni le » Royaume d'Allemaigne à la ſouverai- » neté de Rome «.

Au milieu des fêtes que les Romains donnerent pour célébrer la victoire de leur Empereur, on vit arriver pluſieurs Grecs, députés par Griffon, qui venoit de s'aſſeoir ſur le trône de Conſtantinople. Ils annoncerent à Eſmere que l'Impératrice Flore, ſa fille, avoit débarqué la veille au port d'Oſtie, & qu'elle attendoit ſes ordres pour ſe jeter à ſes pieds. Griffon déteſtoit cette Princeſſe, dont il avoit fait périr le fils ; il craignoit quelque révolution, & en rendant Flore à ſon pere,

il croyoit s'assurer un allié capable de le secourir contre ses ennemis ou des sujets rebelles. Le vindicatif Esmere ne consentit à revoir Flore, que pressé par les vives instances des Seigneurs de la Cour : il exigea d'elle le serment qu'elle ne se remarieroit pas sans son consentement ; Flore le promit sans peine, elle se croyoit certaine de la mort de Theseus, & personne au monde ne pouvoit le remplacer dans son cœur.

Cependant le Roi Dagobert avoit été consterné à la nouvelle, qui lui avoit été apportée par des fuyards, de la défaite de son armée devant Cologne. Il ne s'amusa pas à pleurer le Prince Louis son fils, & la fleur de sa Chevalerie, qu'il croyoit au nombre des morts ; il forme le dessein de les venger, leve une nouvelle armée, & la fait marcher vers Rome, sous le commandement de Lambert, Duc d'Anjou. Ce brave Général faisoit toutes les dispositions nécessaires pour assiéger cette fameuse Ville, lorsque des cris de joie lui annoncerent qu'il étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire à la tête de son camp. C'étoient le Prince de France, le brave Assaillant, & les autres guerriers François, échappés à la

défaite devant Cologne, dont les Soldats célébroient la venue. Ces Chevaliers avoient ſuivis les Romains par des routes détournées, & ſachant que Dagobert vouloit entreprendre de réduire Rome ſous ſon obéiſſance, ils s'étoient promis de ne point reparoître en France ſans avoir effacé leur honte par une victoire. Le retour de Louis & de ſes compagnons fut célébré par une fête militaire, qui fit croire à Eſmere que les François ſe préparoient à donner un aſſaut général. Pour en éviter l'iſſue dangereuſe, il ſortit de Rome avec toutes ſes troupes, & leur préſenta le combat; c'étoit ce que Lambert déſiroit le plus ardemment. Il dura peu, car, dès la premiere attaque, les Romains furent enfoncés, & l'Empereur ſe vit obligé de rendre ſon épée au brave Aſſaillant : mais Louis & Lambert, ayant voulu s'obſtiner à pourſuivre les fuyards, furent enveloppés & conduits priſonniers dans Rome. Flore les y reçut avec diſtinction, & s'efforça de rendre leur captivité la plus douce poſſible, eſpérant par cette conduite que les François auroient les mêmes égards pour ſon pere. Flore étoit encore dans ſa premiere jeuneſſe, & ſes malheurs,

qui avoient imprimé ſur ſon viſage une ſorte de langueur, ne la rendoient que plus intéreſſante. Louis la vit, l'admira, & ne put ſe défendre de l'aimer. Bauldour s'effaça auſſi-tôt de ſa mémoire, & il ne reſpira plus que pour adorer la charmante veuve de l'Empereur de Conſtantinople. Ayant appris qu'Eſmere étoit retenu priſonnier dans le camp des François, il lui fit propoſer un échange général des deux côtés, aux conditions qu'il lui accorderoit la main de ſa fille. L'Empereur ne s'étoit pas imaginé pouvoir ſortir d'embarras avec tant d'avantage. Par ce mariage, il recouvroit ſa liberté, il terminoit une guerre qui peut-être lui auroit coûté l'Empire, & ſe débarraſſoit d'une Princeſſe qui à la fois s'étoit trouvée deux maris. Il ſigna joyeuſement ce traité, & rentra dans Rome au grand contentement de ſes ſujets.

Nous n'avons pas approuvé l'infidélité de Louis envers la Princeſſe Bauldour de Cologne, & nous pouvons encore moins juſtifier le peu de délicateſſe de ce Prince, qui accepte pour dot de la nouvelle épouſe, la ville de Cologne & le Royaume du bon Roi Floridas. Ces

traits ne ſont pas des ſiecles de la noble Chevalerie. Le Prince de France paſſa par-deſſus ces conſidérations; il licencia ſes troupes, & dépêcha Lambert d'Anjou au Roi Dagobert, afin d'obtenir la permiſſion d'épouſer la fille d'Eſmere. Le Roi l'accorda ſans ſcrupule & ſans difficulté, & Lambert revint à Rome avec une brillante ſuite de Chevaliers François, apporter cette bonne nouvelle au fils de ſon Souverain. Flore ne voyoit qu'avec douleur les approches de ces troiſiemes noces; & quoiqu'elle ſe crût aſſurée de la mort de ſon cher Theſeus, fidelle à ſa mémoire, & toujours occupée de ce premier amour, elle ne recevoit qu'avec répugnance les hommages du Prince de France; néanmoins elle fut contrainte de le ſuivre à Cologne, où devoit ſe célébrer ſon mariage. Son entrée en cette Ville auroit été un triomphe pour toute autre Princeſſe; car les François y déployerent cette ſomptuoſité, ce goût & cette élégance qui dans les fêtes les ont rendus les modeles des autres Nations. Ils furent tous logés dans le ſuperbe Palais de Floridas; & Louis ne s'occupa plus que des apprêts de ſes noces, & du

bonheur de poſſéder ſa chere Princeſſe.

Après avoir ſi long-temps perdu de vue notre principal Héros, il eſt bien juſte d'informer nos Lecteurs de ce qu'il eſt devenu. Le Roi de Rhodes, cet Accerès qui, pour enlever la belle Flore, avoit infructueuſement commis tant de barbaries, déſeſpéré d'avoir manqué ſa proie, arriva avec ſes priſonniers au Port d'Antioche. Il ne tarda pas à s'appercevoir du mérite de Theſeus, & lui ayant fait ôter ſes chaînes, il le logea dans ſon Palais, & chercha par ſes bontés à lui rendre ſon eſclavage plus léger. Accerès étoit entouré de pluſieurs Princes Saraſins, qui lui faiſoient une guerre continuelle, & qui, lorſque l'un d'eux étoit battu, ſe réuniſſoient pour réparer ſes pertes & combattre le Roi d'Antioche. Le brave Theſeus propoſa à ſon Patron de lui donner le commandement d'un petit corps d'armée, & il lui promit d'obliger bientôt ces dangereux voiſins à ſe tenir tranquilles. En effet, il porta ſucceſſivement la guerre dans leurs Principautés, & les obligea à demander la paix à Accerès. Ce ſervice concilia à Theſeus tellement

les bonnes graces du Roi de Rhodes, que ce Monarque le fit Général de toutes ſes troupes, & lui donna le pouvoir de régler tout ce qui regardoit le militaire dans ſes Etats.

Huit années s'étoient déjà écoulées depuis l'eſclavage de Theſeus de Cologne : il regrettoit ſes parens, ſa patrie, & ſur-tout la charmante Flore ſon épouſe, dont un Grec lui avoit appris une partie des aventures juſqu'à ſon retour à Rome. L'amour reprend dans ſon ame une nouvelle force ; il va trouver Accerès, & ſans trop élever les ſervices qu'il lui a rendus, il lui en demande pour récompenſe la liberté de paſſer en Europe, pour s'informer du ſort de ſon épouſe, & apprendre à ſes parens qu'il reſpire. Le Roi de Rhodes fit d'abord quelques difficultés ; mais enfin il céda aux inſtances de Theſeus, & conſentit à ſon départ, poruvu qu'il lui fît ſerment de revenir lorſqu'il le rappelleroit, & que, pour ſûreté de ſa parole, il laiſsât en otage les trente Chevaliers Allemands, l'Orfevre Calidas, & le Chapelain Yvon, ſes compagnons d'eſclavage. » Leur mort, » ajouta-t-il, eſt certaine, ſi tu fauſſes ta » promeſſe ».

Theſeus part d'Antioche avec ſon ancien Gouverneur le bon Gauthier : & le vaiſſeau ſur lequel ils s'embarquent, les conduit à Calais. En quittant la mer, ils ſe rendent à Liege, & demandent l'hoſpitalité à un vieux Chevalier, qui, dans la converſation, leur apprend que le Roi, la Reine de Cologne, & leur fille la Princeſſe Bauldour, ſont dans les fers de l'Empereur de Rome, qui vient de donner leurs Etats en dot à la belle Flore, dont Louis de France, fils de Dagobert, doit être bientôt l'époux. Ces nouvelles firent frémir Theſeus; mais il diſſimula ſon chagrin, & après avoir remercié ſon hôte de ſa bonne réception, il envoya Gauthier à Cologne, & le ſuivit deux jours après dans cette Ville, ſous un habit de Pélerin.

Gauthier eſt reçu avec joie par ſa famille; on l'inſtruit des vexations & de la cruauté de Flohars, qui commande à Cologne pour l'Empereur de Rome; & on ne lui cache point avec quelle ardeur le peuple ſe porteroit à ſecouer le joug qui lui eſt impoſé. Ce récit, rapporté à Theſeus, ranima ſon eſpoir. Il ordonna à ſon ancien Gouverneur d'avertir ceux qui étoient encore attachés à leurs légi-

times

gitimes Souverains, que le fils de Floridas vivoit, & qu'il venoit à leur ſecours. Gauthier ſe chargea en même temps de pénétrer dans le Palais, & de prévenir Flore du retour de ſon fidele Theſeus.

Au nom de Theſeus, Flore fut tranſportée de la plus grande joie: elle proteſta à Gauthier que ſon époux n'avoit jamais ceſſé de lui être cher, & que tout ce qu'on avoit tenté pour le lui faire oublier, n'avoit fait qu'augmenter ſa tendreſſe pour lui. Elle en donna des preuves bien convaincantes dans la même journée: le Prince de France étant venu lui annoncer que, ſous peu de jours, les préparatifs de ſes noces ſeroient achevés, la belle veuve de l'Empereur de Conſtantinople lui déclara formellement qu'elle ne conſentiroit jamais à lui donner la main, tant qu'elle ſeroit incertaine ſur le ſort de Theſeus; & que quand même ſa mort ſeroit aſſurée, elle ne pourroit ſe déterminer à bannir de ſa mémoire un Héros qu'elle aimoit avec paſſion. Cet aveu mit Louis au déſeſpoir; il ne put ſe diſſimuler que jamais il ne ſe feroit aimer de Flore, & ſon chagrin fut extrême. Ses Courtiſans,

afin de le diſtraire, l'engagerent à faire quelques grandes parties de chaſſe, qui puſſent au moins l'éloigner durant quelques jours d'une Ville qui commençoit à lui devenir odieuſe.

Ce fut pendant une de ces abſences que Gauthier, ayant raſſemblé tout ce qui étoit dans Cologne de Sujets fideles à Floridas, ſurprit la fortereſſe, pendant que Theſeus, entré ſecrétement dans la Ville, faiſoit arrêter le Gouverneur Flohars. Celui-ci oſa faire quelque réſiſtance, & la mort que lui donna le Prince de Cologne, fut le prix de ſon audace. Les Romains ſe trouvant ſans Chef, mirent bas les armes, &, chargés de fers, on les enferma dans la groſſe tour du Château. Alors Gauthier plante lui-même ſur le rempart l'étendard de Theſeus, portant un aigle d'or, & s'écrie: » Vive Theſeus! vive le fils de Floridas! » Flohars eſt mort, il a été puni de ſes » crimes «. A ce cri, tous les Habitans de Cologne ſe raſſemblent; Theſeus ſe préſente à eux; ils le reconnoiſſent, & béniſſent le Ciel de ſon heureux retour.

Après avoir donné les ordres lesplus néceſſaires à la ſûreté de la Ville, il étoit

bien juſte que Theſeus employât quelques momens à ſon amour ; il vola au Palais dans les bras de Flore, qui le reçut avec les tranſports de l'amante la plus paſſionnée, & de l'épouſe la plus tendre. Leur entrevue toucha les ſpectateurs juſques aux larmes ; tribut qu'on paye avec tant de ſatisfaction à la vertu opprimée, qui triomphe, & ſe trouve à la fin de ſes peines. Tranquille alors ſur les ſentimens de ſon épouſe, Theſeus retourna à l'aſſemblée des Citoyens qui s'étoient réunis dans la grande place de Cologne ; il ſe fit rendre compte de l'état des magaſins ; & après avoir preſcrit tout ce qu'il falloit faire pour conſerver l'abondance parmi le peuple, il fit attacher des aigles d'or aux différentes portes de la ville, pour prouver qu'elle étoit rentrée ſous les loix de ſes vrais Souverains.

Pendant cette ſubite révolution, le Prince de France, le Comte Aſſaillant, le Duc Lambert, & les principaux d'entre les Chevaliers François, chaſſoient le ſanglier à trois journées de Cologne. Un Romain, échappé de la ville, vint leur apprendre cette triſte nouvelle, & le retour de Theſeus. Ils tinrent conſeil ; & ne

voyant nul moyen de réparer leurs pertes, au lieu de ſe rendre en France, ils ſe déterminerent à repaſſer en Italie, & à demander de nouveaux ſecours à l'Empereur Eſmere. Sans doute qu'ils prirent ce parti dans la crainte de tomber au pouvoir d'un vainqueur irrité, qu'ils ne croyoient pas peut-être aſſez généreux pour oublier qu'ils tenoient ſa famille dans les fers, & qu'ils avoient envahi ſes Etats : mais Theſeus ne ſongeoit point à pourſuivre ces illuſtres fugitifs ; il mettoit toute ſon application à rétablir l'ordre dans ſa ville capitale, & à lever une armée, pour porter à ſon tour le ravage dans la campagne de Rome, & par ce moyen rendre la liberté à ſon pere Floridas.

La ſatisfaction du Prince de Cologne à cet égard fut encore long-temps retardée. Tandis qu'il ſe préparoit à paſſer en Italie, Louis, avec une armée nombreuſe, augmentée de toutes les forces de l'Eſtendart, Roi de Hongrie & frere d'Eſmere, étoit déjà arrivé ſur les frontieres de l'Allemagne, & bientôt il parut dans la plaine de Cologne. L'Empereur de Rome lui-même ne tarda pas à ſe rendre dans le camp que les Romains avoient poſé devant cette ville. Il n'apperçut pas ſans dépit les aigles

d'or qui en ornoient les portes. A cette vue, transporté de rage, il donne ses ordres pour insulter la ville, & essayer si par une brusque attaque il ne lui seroit pas possible de s'en emparer : mais Theseus ne lui laisse pas seulement le temps de faire ses premieres dispositions; il sort de Cologne à la tête de ses troupes, & présente la bataille aux Romains : ils ne purent la refuser. Il fallut donc combattre, & opposer efforts à efforts, sans avoir pu préparer les moyens de vaincre, ou de se retirer en cas d'échec. La mêlée fut affreuse; Theseus joignit l'Empereur, le blessa, & le contraignit à regagner son camp. Un tiers des Romains resta sur le champ de bataille, malgré la valeur des Chevaliers François, qui couvrirent la retraite de ceux qui purent se retirer : il n'y eut que le Prince Louis, à qui il fut impossible de rentrer dans le camp. Pressé par un corps d'Allemands, il ne trouva de sûreté pour lui que de gagner les frontieres de la France. Theseus est instruit de cette espece de fuite; il laisse le commandement de son armée au brave Gauthier; il lui recommande de veiller à la sûreté de Cologne, & sur-tout de rassurer Flore sur les motifs de son absence.

Pendant que les Romains & les François ſe déſeſpéroient de n'avoir aucunes nouvelles du Prince de France, & qu'ils le croyoient ou mort ou priſonnier, Theſeus étoit à ſa pourſuite, & ne tarda pas à le joindre. Ces deux Guerriers ſe reconnurent à leurs armures. Louis tourna la bride de ſon cheval, & vint au devant de Theſeus, qui, plein de reſſentiment contre celui qui avoit tenté de lui enlever ſon épouſe & ſes Etats, le provoqua au combat. Tous deux étoient braves; d'une égale force, & leur querelle n'auroit été vuidée que par la mort de l'un ou de l'autre, ſi le Ciel ne ſe fût intéreſſé au ſort de ces Héros.

Au moment qu'ils ſe portoient des coups furieux, on vit paroître un nuage lumineux, qui, s'étant approché d'eux, s'ouvrit, & laiſſa voir le grand Apôtre Saint Denis. Ce Patron de la France ordonna d'un ton noble, mais ſévere, aux deux Chevaliers de ceſſer leur combat. Après leur avoir donné à chacun ſa bénédiction, il les reprit aigrement de la guerre cruelle qu'ils ſe faiſoient. Le Prince de France fut celui qui reçut du Saint la plus ſévere réprimande; & ce fut avec raiſon, puiſqu'il avoit tenté d'épouſer

une Princeſſe qui le déteſtoit, & qui n'étoit pas aſſurée de la mort de ſon époux. *Monſeigneur Saint Denis* obligea Theſeus & Louis à ſe donner la main, en ſigne d'oubli de tout ce qui s'étoit paſſé; il rappela au Prince de France ſon amour pour la Princeſſe Bauldour, & lui recommanda de l'épouſer, l'aſſurant que c'étoit la volonté du Ciel. Après ces mots, le nuage ſe referma, & déroba Saint Denis à la vue des deux Princes; bientôt s'étant élevé juſqu'à la moyenne région de l'air, il diſparut totalement.

Les deux Guerriers, pleins de reſpect pour les ordres du Ciel, qui venoient de leur être annoncés par un ſi grand Saint, jurerent de les exécuter. Le Prince de France, afin de prouver à ſon nouvel ami la ſincérité de ſes ſentimens, lui propoſa de l'accompagner en Italie, & de l'aider à tirer ſa famille de l'eſclavage. L'offre fut reçue avec reconnoiſſance, & Theſeus & Louis ſe mirent auſſi-tôt en chemin. Comme ils alloient quitter les frontieres de l'Allemagne, ils rencontrerent un Pélerin, que Theſeus crut auſſi-tôt reconnoître pour l'Orfévre Calidas. C'étoit lui en effet, qui étoit repaſſé en Europe par ordre d'Accerès, pour inſtruire le Prince

de Cologne du déplorable état où ſe trouvoient les affaires du Roi d'Antioche depuis qu'il l'avoit quitté, & du beſoin qu'il avoit de ſon bras. Griffon, ce cruel Uſurpateur du trône de Conſtantinople, étoit entré dans la Syrie avec une armée formidable, pour venger, diſoit-il, la mort de l'Empereur Abilant ſon frere, qui, comme nous l'avons rapporté, s'étoit noyé pendant cette nuit déſaſtreuſe qui avoit ſuivi les noces de Flore avec ce Prince Grec. Accerès rappeloit à Theſeus la parole d'honneur qu'il avoit reçue de lui, & le menaçoit, s'il y manquoit, de faire périr dans les tourmens ſes compagnons qui étoient reſtés en otage. Le Prince de Cologne étoit trop jaloux de ſa réputation pour manquer à ſes engagemens ; il promit à Calidas de paſſer en Syrie, auſſi-tôt qu'il auroit délivré de priſon ſa ſœur & ſes auguſtes parens. Le bon Orfévre, ſachant que les Princes ſe rendoient à Rome pour tenter cette juſte entrepriſe, demanda & obtint la permiſſion de les accompagner. Tous trois prirent des habits de Pélerins, & cachant ſoigneuſement leurs armes ſous les longues robes qui en faiſoient partie, ils arriverent, par des chemins détournés, à la forte-

reſſe où étoient renfermés le Roi Floridas, ſon épouſe Alidoine & la belle Bauldour.

Dans ces temps reculés, l'habit de Pélerin étoit en grande vénération, & celui qui le portoit étoit ſûr d'être traité avec diſtinction dans tous les lieux où il demandoit l'hoſpitalité. Nos Pélerins furent accueillis ſans défiance dans la fortereſſe. On les loua beaucoup du déſir qu'ils témoignerent de faire le voyage de la Paleſtine, & d'en viſiter les ſaints lieux. L'Officier de garde leur fit une excellente chere, & leur aſſigna l'appartement le plus commode. Comme il croyoit n'avoir rien à redouter de ſes hôtes ni de Floridas, il leur permit de voir ce Roi & ſa famille. C'étoit ce que déſiroit Theſeus. Pendant que l'Officier fut donner quelques ordres, il ſe fait reconnoître de ſon pere, qui embraſſe tèndrement un fils qu'il avoit cru mort depuis ſi long-temps. Il ne fut pas difficile de faire conſentir ce bon Roi à la fuite, ſeul moyen de le tirer de l'eſclavage. Les arrangemens ſont pris, & dès la nuit même le projet eſt exécuté. D'excellens chevaux, tirés des écuries de la fortereſſe, ſervent à mettre les fugitifs hors d'atteinte avant que le ſoleil paroiſſe. Nous ne dirons rien de la joie de Theſeus

lorſqu'il vit ſon pere, ſa mere & ſa ſœur en pleine ſûreté ; elle fut extrême : & leur voyage n'ayant été traverſé par aucun obſtacle, ils entrerent triomphans dans Cologne. L'arrivée de Theſeus & de ſa famille répandit l'alégreſſe parmi les habitans de cette ville ; ils en donnerent les preuves les plus éclatantes. Flore partagea bien ſincérement la joie publique, & combla de careſſes les illuſtres parens de ſon époux.

Le ſon des cloches, celui des inſtrumens militaires apprirent à l'Empereur renfermé dans ſon camp, qu'il étoit arrivé quelque événement heureux à ſes ennemis ; mais il étoit bien éloigné de deviner qu'on célébroit à Cologne l'importante délivrance de ſes priſonniers, qu'il avoit tout lieu de croire encore auprès de Rome. Ce fut le Prince de France qui vint l'inſtruire de cette fatale nouvelle. Il lui fit le détail de ſon combat avec Theſeus, de l'apparition miraculeuſe de Saint Denis, & de l'ordre qu'il en avoit reçu de ſe réconcilier de bonne foi avec ce généreux ennemi. Enſuite il conſeilla à Eſmere d'accorder la paix au Prince de Cologne, & il lui déclara que s'il perſiſtoit à continuer la guerre injuſte qu'il lui faiſoit, ni lui ni les François ne combattroient ſous ſes drapeaux.

A cette propoſition de paix, l'Empereur de Rome entra dans la plus grande colere, & jura qu'il n'abandonneroit l'Allemagne, qu'après avoir repris les priſonniers, & réduit en cendres la ville de Cologne. Louis, ne pouvant rien gagner ſur ce vindicatif Monarque, ſe retira de ſon camp avec Aſſaillant de Dampmartin, Lambert d'Anjou, & toute la Chevalerie Françoiſe, & retourna à Cologne, dont les portes leur furent ouvertes avec joie. Floridas venoit d'y reprendre toute ſon autorité, que Theſeus lui avoit remiſe en bon fils. Il reçut les François en vrai & loyal allié, & comme s'ils n'euſſent jamais combattu pour la cauſe des Romains. Flore, n'ayant plus rien à craindre de l'amour du Prince Louis, lui fit l'accueil qu'elle devoit à un ami intime de ſon époux; & le Prince de France, ſe rappelant les conſeils de S. Denis, revit avec intérêt la belle Bauldour, lui rendit de nouveaux hommages, & finit par la demander en mariage à Floridas. Cette alliance étoit trop honorable pour être refuſée : on s'occupa promptement des préparatifs de ces noces, qui, peu de jours après, furent célébrées avec autant d'éclat & de ſomptuoſité qu'elles pouvoient l'être

dans une ville assiégée. Loin de craindre que la nouvelle de cet événement passât jusqu'au camp des Romains, on se fit un plaisir de la répandre ; & ce ne fut pas sans un dépit mortel, que l'Empereur Esmere en fut informé. Dans sa rage, il donne ordre à ses troupes de sortir de leur camp, & lui-même il les range en bataille dans la plaine. Des tours de Cologne on apperçoit les mouvemens de l'ennemi : on en vient avertir Thesеus, qui, avec toute la Cour, assistoit à la bénédiction nuptiale que recevoient dans ce moment le Prince de France & la belle Bauldour. Ces vaillans Chevaliers monterent aussitôt à cheval ; & ayant rassemblé toutes leurs troupes, ils sortirent en bon ordre de la ville, & vinrent présenter la bataille à Esmere. Tout ce qu'un grand Général peut employer de ressources pour obtenir la victoire, l'Empereur de Rome le mit en œuvre ; mais l'étoile de Thesеus l'emporta, & les Romains furent complétement défaits. Louis voulut les poursuivre, & certainement il n'en seroit pas échappé un seul, si le Prince de Cologne n'eût cherché à modérer son ardeur. Il fit faire halte à ses soldats, sur le champ où ils venoient de se couvrir de gloire, & en-

voya à l'Empereur de Rome un Héraut pour lui offrir la paix, & tous les ſecours dont lui & les ſiens avoient néceſſairement beſoin pour retourner en Italie. Le Héraut étoit chargé en même temps de ſupplier Eſmere d'approuver le mariage de Flore & de Theſeus, en l'aſſurant que ſi les deux époux obtenoient cette grace, jamais il n'auroit de ſujets plus ſoumis.

L'état de détreſſe où ſe trouvoit l'Empereur de Rome, le mettoit dans la néceſſité d'accepter ces propoſitions; cependant il les auroit rejetées, ſi ſon frere Eſtendart, Roi de Hongrie, ne l'eût menacé de ſe retirer avec ce qui lui reſtoit de troupes, & de l'abandonner à la merci de ſes ennemis. Le traité fut ſigné ſous la garantie de ce Roi & du Prince de France; & le Prince de Cologne & ſon épouſe Flore y furent déclarés les légitimes ſucceſſeurs de l'Empire Romain, aux conditions que Theſeus feroit enlever les aigles d'or de deſſus les portes de Cologne.

Lorſque la nouvelle de cette paix fut répandue dans les deux camps & dans la ville, les Guerriers des quatre Nations, François, Allemands, Romains, & Hongrois, ne ſemblerent plus faire qu'un

même peuple. Esmere fut conduit à Cologne, où son entrée parut une espece de triomphe ; tant les Princes, & surtout Floridas, s'attacherent à lui faire oublier la honte dont la perte de la derniere bataille venoit de le couvrir. On passa plusieurs jours en divertissemens, pendant lesquels la Reine Alidoine, Flore, & la Princesse de France, n'épargnerent rien pour obtenir son amitié. L'Empereur en fut si reconnoissant, qu'il demanda en grace à Bauldour d'accompagner à Rome sa fille Flore, tandis que Theseus, Louis, le brave Assaillant de Dampmartin, Lambert d'Anjou, & l'Orfevre Calidas, passerent en Syrie, où, comme nous l'avons dit plus haut, le Roi d'Antioche étoit assiégé dans sa principale ville, par toutes les forces de l'Empire Grec.

Laissons le vieux Floridas & Alidoine régner paisiblement à Cologne, & suivons en Syrie les Princes Theseus, Louis, & leurs compagnons. Malgré la flotte Grecque qui bloquoit le port d'Antioche, ils eurent le bonheur d'y entrer à pleines voiles, & leur arrivée ranima l'espérance d'Accerès & de ses troupes. En effet, ce secours leur étoit tout-à-fait néces-

ſaire. Les Soldats, fatigués d'un long & pénible ſiége, commençoient à ſe décourager, & l'on ne comptoit plus que pour trois ſemaines de vivres dans la ville. Le Roi d'Antioche fit aux Princes l'accueil le plus gracieux. On tint Conſeil de guerre, & il fut réſolu que dès le lendemain on iroit camper en dehors des murailles, & que, s'il étoit poſſible, on obligeroit l'ennemi à abandonner les paſſages par leſquels on pouvoit tirer des ſubſiſtances du plat-pays. L'Empereur Griffon ne s'attendoit pas à cette tentative vigoureuſe : il mit ſon armée en bataille, & en détacha pluſieurs corps, pour eſſayer de repouſſer les aſſiégés dans la ville. Ces corps furent battus & pourſuivis ; d'autres s'avancerent pour les ſoutenir, & éprouverent le même ſort; de façon que ce qui n'étoit d'abord que différens petits combats particuliers, devint une affaire générale, où les Grecs furent complétement défaits. Ils voulurent regagner leur camp, mais ils le trouverent en partie la proie des flammes; car tandis que Theſeus diſputoit la victoire à Griffon, le Prince de France, Aſſaillant, Lambert, & quelques autres Chevaliers François, avoient tourné l'armée Grecque, &

étoient allé mettre le feu à ſes tentes. Mais comme l'audace, plutôt que la prudence, leur avoit fait imaginer cette expédition, en voulant regagner Antioche, ils furent enveloppés par une troupe ennemie, & ce ne fut que par une eſpece de miracle que Louis & Aſſaillant lui échapperent. Lambert, Duc d'Anjou, moins heureux, reſta priſonnier, & fut dès le même ſoir préſenté à Griffon comme un Chevalier diſtingué parmi les François. L'Empereur le traita avec beaucoup d'honnêteté; &, dit le Romancier, peut-être vit-il ſur ſon viſage l'empreinte de la trahiſon. Il le careſſa, & lui fit entendre que ſa liberté dépendroit du ſuccès des armes des Grecs contre Antioche.

Nous n'avons pas encore eu occaſion de faire connoître ce Lambert, Duc d'Anjou, à qui l'Auteur fait jouer un rôle ſi odieux dans ſon Roman. Il ſuppoſe que ce Prince étoit l'héritier le plus proche du trône de France, ſi le Roi Dagobert venoit à mourir ſans enfans. Or, ce Lambert étoit le plus ambitieux & le plus traître de tous les hommes, & depuis long-temps regardoit avec envie une Couronne dont il n'étoit que le premier

mier Sujet. Les propos détournés de Griffon lui firent concevoir, que s'il pouvoit livrer à ce Monarque une ville où l'unique héritier du Royaume de France ſe trouvoit enfermé, dans la mêlée il lui ſeroit facile de lui faire ôter la vie. Plein de cette affreuſe idée, il va trouver Griffon dans ſa tente, & lui propoſe de le rendre maître d'Antioche, à condition que ſi Louis, Theſeus & Aſſaillant tombent vifs entre ſes mains, il les feroit mourir. Le traître ne craignit pas de faire part à cet Empereur du projet qu'il avoit de s'emparer par ce moyen du trône des François, &, de ce moment, il lui propoſa un traité d'alliance entre les deux Empires.

Quoique Griffon fût lui-même un uſurpateur; quoique pour monter ſur le trône de Conſtantinople, il eût ordonné l'aſſaſſinat de ſon neveu, il ne put entendre ſans horreur la propoſition de Lambert: mais comme on ſe ſert volontiers des traîtres qu'on déteſte, lorſque la trahiſon eſt utile, il diſſimula, promit tout, & dès lors le Duc d'Anjou fut libre. Ayant pris congé de l'Empereur, & concerté avec lui les moyens d'entretenir une correſpondance ſecrete, il ſe rendit à An-

tioche, & dit aux deux Princes, qu'il n'avoit obtenu ſa liberté qu'en promettant à l'Empereur Grec de lui payer une forte rançon auſſi-tôt qu'il ſeroit retourné en France. Theſeus & Louis, qui étoient bien éloignés de le ſoupçonner d'aucun mauvais deſſein, le féliciterent ſur ſon heureux retour, & lui confierent, ainſi qu'il parut le déſirer, la défenſe d'une des portes de la ville, la plus proche du camp des ennemis.

Lambert, ne voyant plus d'obſtacle à effectuer ſa trahiſon, indiqua à Griffon une nuit pendant laquelle il lui ſeroit aiſé d'entrer dans la place: les Grecs y furent introduits; les Syriens ne firent qu'une foible réſiſtance; & les Princes, après avoir fait des prodiges de valeur, griévement bleſſés, & perdant beaucoup de ſang, ſe virent contraints de ſe rendre priſonniers. Accerès échappa aux fers du vainqueur, & fut aſſez heureux pour ſe ſauver à Damas, où régnoit un de ſes parens. L'infame Duc d'Anjou triomphoit: mais quelle dût être ſa honte, lorſque, pourſuivant la mort des Princes & de leurs compagnons, l'Empereur le regarda avec un viſage ſévere, & lui dit: » Si je n'étois lié par la parole que je t'ai

» donnée de te laiſſer la vie, traître,
» pour prix de ton infamie je t'en-
» voyerois ſur le champ au ſupplice! As-
» tu pu croire qu'un Souverain devien-
» droit le complice de tes crimes, qu'il
» aſſaſſineroit le fils d'un grand Roi,
» pour placer ſur ſon trône un ſujet
» perfide? Fuis, malheureux; un vaiſſeau
» t'attend, il eſt chargé d'or, c'eſt
» le prix de ta trahiſon; embarque-
» toi, épargne moi l'horreur d'habiter
» avec toi ſous le même ciel, & va
» expirer de honte & de remords dans
» ta patrie «.

Suivons ce méchant Prince en Europe. Il débarqua dans un Port d'Italie, & ſe rendit auſſi-tôt à Rome, où demeuroient Flore & Bauldour, depuis le départ de leurs époux. Il leur apprit les déſaſtres de la ville d'Antioche, & ſuppoſa que Theſeus & Louis étoient morts des bleſſures qu'ils avoient reçues tous deux en la défendant. On peut bien juger que ces Princeſſes furent inconſolables; Lambert pleura avec elles, & ſon affliction parut ſi naturelle, qu'elles ne douterent pas que le perfide n'eût été le plus parfait ami des Princes de France & de Cologne. Cachant toujours ſa trahiſon &

ſes projets ſous les dehors de la ſenſibilité, Lambert paſſa en France, & y publia la mort prétendue du fils de Dagobert. Le Romancier aſſure que ce Roi en mourut de chagrin, & il ajoute que le Duc d'Anjou, après avoir fait aſſembler tous les Barons du Royaume, afin de les engager à le reconnoître pour leur Souverain, conſentit à ce qu'ils partageaſſent entre eux différentes Provinces; il ſe réſerva à la vérité les plus conſidérables, dans une deſquelles étoit compriſe la ville de Paris. Maître de cette Cité, il y exerça tous les droits de la Royauté, & jugea en deſpote tous les différends qui ſurvinrent entre les Nobles; mais il ne fut ni couronné, ni qualifié de Roi par aucun des grands Vaſſaux de la Couronne. Laiſſons ce traître jouir encore quelque temps du fruit de ſes perfidies, & retournons en Grece, où un fait aſſez important nous rappelle.

On doit ſe ſouvenir de l'enfant de Flore, qui, quoiqu'en apparence fils d'Abilant, devoit réellement le jour au Prince Theſeus. Ce jeune infortuné, condamné à périr par l'uſurpateur Griffon, avoit trouvé un pere tendre dans le bon Chevalier Gadiffer Dacon, qui

lui donna le nom de Gadiffer, & ſans lui découvrir quelle étoit ſon illuſtre origine, l'éleva dans ſon Château avec le plus grand ſoin. La Nature avoit épuiſé tous ſes dons, pour faire de Gadiffer un jeune homme accompli : aux traits les plus nobles, à la taille la plus majeſtueuſe, il joignoit tant d'adreſſe dans ſes exercices, tant de jugement dans ſes diſcours, & de graces dans toutes ſes actions, que ceux qui l'approchoient ne pouvoient s'empêcher de l'admirer, de l'aimer, & de le reſpecter. Le Chevalier Dacon avoit autrefois occupé les poſtes les plus importans de l'Empire ; il s'étoit vu à la tête des armées & des Conſeils ; mais des intrigues de Cour avoient ruiné ſa fortune, l'avoient éloigné de Conſtantinople, & de toutes ſes grandeurs il ne lui reſtoit qu'une fille charmante, nommée Oſanne. Il vit avec plaiſir Gadiffer rendre des ſoins à cette aimable perſonne; il facilita même leur intelligence mutuelle, approuva l'amour qu'ils reſſentirent l'un pour l'autre ; & lors qu'il crut le temps propre à faire éclater un deſſein qu'il avoit conçu, il leur déclara qu'il étoit prêt à les unir enſemble. L'humanité ſans doute avoit inſpiré Dacon, lorſqu'il tira le prétendu fils de

ſon Empereur des mains des ſatellites du barbare Griffon : mais bientôt l'ambition lui ſuggéra de ſe ſervir de cette faveur de la fortune, pour rendre encore la fin de ſa carriere brillante & utile à ſa patrie ; il ſentit que s'il pouvoit préſenter aux Grecs le légitime héritier de l'Empire, il pourroit eſpérer de voir un jour ſa fille Impératrice. Ce fut par cette raiſon qu'il preſſa les noces des deux jeunes Amans ; & pour les célébrer avec magnificence, il ſaiſit le temps où l'uſurpateur Griffon faiſoit la guerre en Syrie.

Parmi les fêtes qui accompagnerent ce mariage, Dacon fit publier un tournoi, & y invita tout ce qu'il y avoit de Chevaliers Grecs à Conſtantinople & aux environs. Le jeune Gadiffer s'y fit admirer, & remporta tous les prix ; mais après les avoir reçus de la main d'Oſanne, il les fit de nouveau diſputer par la Nobleſſe aſſemblée pour ces noces. Comme chacun s'empreſſoit à féliciter Dacon ſur les brillantes qualités de ſon gendre : » Cheva-» liers, leur dit-il, mes anciens compa-» gnons & mes amis, je connois vos » vertus, votre fidélité au ſang de vos » Maîtres, votre amour pour feu notre

» auguſte Empereur Abilant. Voilà ſon » fils, ajouta-t-il en leur montrant Ga- » differ, l'héritier légitime de ſon trône, » qu'a voulu faire périr le traître Griffon, » & que je vous ai conſervé. Souffrirez- » vous que votre Souverain rampe dans » un état obſcur, tandis qu'un uſurpa- » teur porte ſa couronne & vous donne » des loix «? Alors il fit paroître devant l'aſſemblée les quatre ſatellites de Griffon, qui atteſterent ſous ſerment l'ordre qu'ils avoient reçu de faire mourir le fils de l'Impératrice Flore; & pour ne laiſſer aucun doute dans les eſprits, Gadiffer, à qui Dacon dévoila alors le ſecret de ſa naiſſance, & qui ne parut charmé de ſa grandeur prochaine que par l'eſpoir de la partager avec ſa chere Oſanne, montra aux Chevaliers Grecs la croix vermeille qu'on avoit remarquée ſur ſon épaule gauche lorſqu'il étoit venu au monde, & dont on ſe ſouvenoit encore.

Tout l'Empire avoit accuſé Griffon, dans le temps, de s'être défait de ſon neveu par un crime; mais perſonne n'avoit oſé en rechercher les preuves : celles-ci étoient convaincantes, & auſſi-tôt qu'on eut apperçu la croix vermeille, l'aſſem-

blée s'écria : » Vive notre Empereur Ga-» differ ! périſſe l'infame Griffon, ſon » meurtrier « Dacon ne voulut pas laiſſer ralentir ce zele : on partit ſur le champ pour Conſtantinople, où le peuple, convoqué ſur la principale place de cette grande ville, entendit en pleurant le récit de la barbarie de Griffon, & reconnut ſolennellement Gadiffer, qu'il conduiſit au Palais Impérial avec ſon épouſe Oſanne. Ils furent auſſi-tôt couronnés. Dacon fut nommé premier Miniſtre, & prit toutes les précautions néceſſaires pour aſſurer la révolution qu'il venoit d'opérer, & empêcher Griffon de nuire au nouvel Empereur. Son premier ſoin fut d'écarter Clodas, épouſe de l'uſurpateur, Princeſſe d'une rare beauté, mais remplie d'artifices, politique, & ambitieuſe : il la relégua dans une tour des Dardanelles, où elle fut gardée avec ſoin, mais traitée honorablement.

Cependant la nouvelle de cette étonnante révolution, qui précipitoit Griffon du trône Impérial, arriva en Syrie, au moment où ce Prince ſe voyoit aſſiégé dans Antioche par le Roi Accerès, aidé de toutes les forces du Roi de Damas. L'uſurpateur en fut d'abord accablé; mais

bientôt reprenant toute ſon audace, il propoſa une conférence au Roi d'Antioche, dans laquelle celui de Damas ſeroit admis comme médiateur. L'entrevue eut lieu en dehors de la principale porte de la ville. Griffon propoſa à ſon ennemi de lui remettre toutes les villes & les ports qu'il poſſédoit dans la Syrie, aux conditions qu'il y auroit une paix perpétuelle entre les deux Souverains, & qu'ils s'aideroient mutuellement s'ils étoient injuſtement attaqués l'un ou l'autre. Cette offre étoit trop avantageuſe pour être refuſée; Accerès l'accepta, & les deux Princes firent ſerment entre les mains du Roi de Damas, de ſe garder une amitié inviolable. Après s'être aſſuré de la ſorte un allié puiſſant, Griffon réclama ſes ſecours, pour chaſſer du trône des Grecs un Uſurpateur qui venoit de s'y aſſeoir en ſon abſence; car c'étoit ainſi qu'il qualifioit le jeune Gadiffer, ſon prétendu neveu, dont il avoit tout lieu de croire la mort certaine. Accerès, fidele au ſerment qu'il avoit prononcé, promit de joindre toutes ſes forces à celles de Griffon, pour l'aider à remonter ſur ſon trône; & le Roi de Damas, glorieux de partager les travaux & l'honneur de cette entrepriſe, n'héſita

pas à joindre ſon armée à celle des Grecs & des Syriens. Les troupes de Griffon évacuèrent Antioche, & vinrent comme amies occuper l'eſpace qui ſéparoit le camp d'Accerès de celui du Roi de Damas.

On n'a pas oublié que lorſque le traître Lambert eut livré aux Grecs une des portes d'Antioche, les Princes Theſeus & Louis, le Chevalier Aſſaillant & le brave Orfevre Calidas, tous quatre percés de coups, étoient reſtés priſonniers de Griffon. Cet Uſurpateur connoiſſoit leur valeur, & ſentoit tous les avantages qu'il pourroit tirer de les avoir pour amis, s'ils vouloient combattre ſous ſes drapeaux. Il les fit venir devant lui, & leur propoſa leur liberté, pourvû qu'ils l'aidaſſent à chaſſer du trône de Conſtantinople l'impoſteur qui prenoit le nom de ſon neveu Gadiffer. Cette propoſition embarraſſa étrangement le Prince de Cologne; il ne doutoit point que Gadiffer ne fût ſon fils; Flore le lui avoit aſſuré, en lui faiſant le récit de ſon mariage avec l'Empereur Abilant. Dans la cruelle alternative, ou de demeurer dans les fers, ou de combattre contre ſon fils, Theſeus crut qu'il lui ſeroit pardonné de manquer un peu à la probité; il promit à Accerès d'employer ſon courage à

ſoutenir ſes droits, & intérieurement il ſe prépara à paſſer dans le camp de Gadiffer auſſi-tôt que l'occaſion ſe préſenteroit. Avant le départ des trois armées, il confia ſon ſecret à ſes compagnons, qui lui jurerent qu'ils imiteroient ſon exemple; car il faut mettre au nombre des braves Guerriers Calidas, que nous avons vu excellent Orfevre, & qui, devenu Ecuyer de Theſeus, avoit mérité par pluſieurs actions courageuſes d'être élevé au rang de Chevalier.

Les vents favoriſerent les vœux d'Acerès & de ſes alliés; ils arriverent en peu de temps à la vue de Conſtantinople, & débarquerent ſans obſtacles. Cependant Gadiffer avoit été inſtruit de l'orage qui devoit fondre ſur lui, & il avoit raſſemblé une armée preſque auſſi forte que celle qui venoit l'attaquer; mais croyant de la prudence de ne pas s'éloigner de Conſtantinople, il établit ſon camp ſous les murs de la ville, &, après s'être retranché convenablement, il attendit ſon ennemi. Griffon ne le laiſſa pas long-temps languir; il parut en bon ordre, & ſe confiant ſur ſes forces, & ſur les amis qu'il ſe perſuadoit mal-à-propos avoir laiſſés parmi les Grecs, il oſa préſenter la bataille à

ſon compétiteur. Le jeune Gadiffer la déſiroit; & dès la premiere attaque, emporté par ſon courage, il pénétra juſqu'à l'eſcadron que commandoit Theſeus; imprudence qui lui auroit été funeſte, ſi le Prince de Cologne eût été ſon ennemi. Il s'avance au devant de lui la lance baſſe. » Jeune Empereur, lui dit-il, Theſeus » eſt trop généreux pour combattre parmi » les lâches ſoutiens d'un Uſurpateur, & » contre le fils de la belle Flore de Rome. » Je t'offre mes ſervices, je t'aime; ne » crains aucune trahiſon de ma part «. A l'inſtant il ſe range à ſon côté, & ces deux Princes combattent avec tant de vaillance, que les Syriens fuient de toutes parts. Griffon, avec les Grecs qu'il a ramenés d'Antioche, veut rétablir le déſordre; mais il eſt abandonné par ceux de ſes ſoldats ſur qui il comptoit le plus. Au cri, *Vive notre Empereur Gadiffer! vive le fils d'Abilant!* on les voit ſe ranger en foule ſous ſes drapeaux. L'Uſurpateur furieux cherche ſon concurrent; il le joint, & courant ſur lui la lance en arrêt, il tente de le percer: mais Gadiffer eſquive le coup, &, ſe retournant, frappe Griffon à la gorge, & l'étend mort ſur la place. Ce fut le ſignal de la déroute entiere de

l'armée Syrienne : mais Accerès, en fuyant avec le Roi de Damas, indigné de la défection du Prince de Cologne, fit charger de fers le Prince Louis de France, le Chevalier Aſſaillant & l'Orfevre Calidas ; & ayant regagné ſes vaiſſeaux, il ordonna que les voiles fuſſent tournées vers le port d'Antioche.

L'armée Impériale n'ayant plus d'ennemis à combattre, rentra dans Conſtantinople, où le peuple s'empreſſa de faire à Gadiffer une réception vraiment triomphale. Autant les Grecs avoient gémi ſous le regne paſſager du traître Griffon, autant ils ſe flattoient de couler des jours heureux ſous celui du prétendu fils d'Abilant, qui attribua publiquement le ſuccès de la journée à Theſeus. Lorſque ces deux Princes ſe trouverent ſeuls, l'Empereur demanda au Prince de Cologne, en l'embraſſant, par où il avoit pu mériter de ſa part un ſecours qui venoit de l'affermir ſur ſon trône. Theſeus le prit dans ſes bras, & le baignant de ſes larmes, il lui découvrit le ſecret de ſa naiſſance. Gadiffer apprit avec la joie la plus vive, qu'il devoit le jour à un Héros dont aucun Chevalier n'avoit encore égalé les hauts faits. Sans faire part à l'Impératrice

ſon épouſe, ni à ſon beau-pere Dacon, de la converſation qu'il venoit d'avoir avec Theſeus, il ordonna qu'on rendît à ce Prince les mêmes honneurs qu'à lui.

Quelque ſatisfaction que reſſentît le Prince de Cologne d'avoir retrouvé ſon fils dans l'Empereur Gadiffer, cette joie étoit troublée par le ſouvenir de ſes amis le Prince Louis, Aſſaillant & Calidas, qui languiſſoient dans les fers du Roi d'Antioche. Son chagrin fut encore redoublé par la nouvelle qu'on lui donna de la trahiſon de Lambert d'Anjou, qui, de crime en crime, avoit eu l'audace de s'aſſeoir ſur le trône des François, en faiſant accroire à la Nation, que le fils de Dagobert avoit perdu la vie. Si Gadiffer n'eût arrêté ſon pere, il ſeroit parti pour aller punir cet Uſurpateur. » Occupez-vous, lui » dit-il, du ſoin de rompre les fers du » Prince de France, & laiſſez-moi celui » de le venger : c'eſt en exterminant les » traîtres, que je puis me rendre digne » d'être votre fils «. Theſeus ſe rendit, quoiqu'avec peine, aux inſtances de Gadiffer, qui ayant remis la régence de ſes Etats à ſon beau-pere Dacon, & ſe confiant en la valeur de ſon pere, ſi l'Empire étoit attaqué par quelque ennemi, partit

ſecrétement, accompagné ſeulement de quatre Ecuyers, qui avoient ordre de ſe taire ſur ſa naiſſance & ſon rang.

Avant de ſe rendre en France, qui étoit le but de ſon voyage, Gadiffer voulut paſſer par l'Italie, & y embraſſer la Princeſſe Flore ſa mere. Comme il entroit dans la campagne de Rome, il apprit que cette ville étoit aſſiégée par l'armée de l'Eſtendart, Roi de Hongrie, qui diſputoit le trône des Romains à l'épouſe de Theſeus, légitime héritiere de l'Empereur Eſmere, mort depuis un an. A cette nouvelle, Gadiffer, tranſporté de colere, ſe décide à tenter de s'introduire dans Rome avec ſes Ecuyers. Il traverſe le camp des Hongrois au petit pas, ſans que perſonne ſe mette en devoir de lui demander qui il eſt, ni où il va; & lorſqu'il apperçoit les dernieres tentes, il pouſſe ſon cheval à toute bride, traverſe au galop l'eſpace qui ſépare le camp ennemi de la ville, & ſe rend à une des portes de Rome, qui s'ouvre & ſe referme auſſi-tôt ſur lui & ſes Ecuyers. On avoit apperçu, des remparts, la manœuvre de Gadiffer, & on le prit pour un transfuge, qui, ſeul, ne pouvoit être à craindre, & ſeroit peut-être dans le cas de rendre d'importans ſervices.

Auſſi-tôt qu'il fut entré dans la ville, il ſe fit conduire au Palais impérial, & demanda une audience publique à l'Impératrice Flore. Là, en préſence des Généraux de l'armée Romaine & des principaux Seigneurs de Rome, il lui révele la trahiſon de l'infame Lambert; il lui apprend que Theſeus reſpire, qu'il eſt à Conſtantinople, auprès du fils d'Abilant, & que ce jeune Empereur, fils auſſi de Flore, ſe prépare à la venir ſecourir, & à appuyer, les armes à la main, ſes droits au trône de Rome. L'Impératrice & toute ſa Cour bénirent le Ciel de ces heureuſes nouvelles, & firent au jeune Etranger l'accueil le plus gracieux : mais quelle fut la joie de Flore, lorſque dans un entretien particulier, Gadiffer ſe jeta à ſes pieds, & lui déclara qu'il étoit ce fils qu'elle croyoit mort, & qu'elle avoit tant pleuré! Après s'être mis réciproquement au fait des circonſtances de leur intéreſſante aventure, la mere & le fils s'impoſerent un ſilence inviolable ſur ce myſtere, & Gadiffer jura à Flore, que bientôt il la délivreroit de ſes ennemis.

Dès le jour même, Gadiffer ſort de Rome, armé de toutes pieces, & ſe rend à la premiere garde du camp des Hongrois.

Il

Il demande à parler au Roi. On le conduit à la tente de ce Monarque, &, ſans deſcendre de cheval : » Roi de Hongrie, » lui dit-il, le premier devoir de ceux que » le Ciel choiſit pour gouverner les Em- » pires, c'eſt d'être juſte ; pourquoi donc » oſes-tu aſpirer à la couronne des Ro- » mains, qui appartient de droit à l'Im- » pératrice Flore ta niece ? Renonce à tes » injuſtes prétentions ſur cet Empire, ceſſe » de perſécuter des peuples courageux, qui » périroient plutôt que de devenir tes eſcla- » ves, qui ne ſeront jamais tes ſujets, & » que tu devrois rechercher pour alliés. » Retourne dans tes Etats, ou crains «..... Eſtendart ne put entendre ces mots outrageans ſans frémir ; il ordonna à ſes Gardes d'arrêter le Meſſager de Flore ; mais avant qu'ils euſſent eu le temps d'exécuter les ordres de leur Maître, Gadiffer, d'un revers de ſon épée, avoit abattu la tête au Roi de Hongrie, l'avoit fichée au bout de ſa lance, & ſe trouvoit hors d'atteinte. Il rentra dans la ville aux acclamations de tout le peuple, & vint dépoſer aux pieds de l'Impératrice cette ſanglante preuve de ſa victoire.

Les Romains voulurent profiter de l'effroi que cette action hardie venoit de

répandre dans l'armée Hongroiſe ; ils ſortirent de la ville par trois portes différentes, & tomberent à l'improviſte ſur l'ennemi, qui, ſe trouvant ſans Chef, ne fit qu'une médiocre réſiſtance, & fut bientôt obligé de fuir. Ainſi, preſque en même temps, Flore retrouva un fils, gage de l'amour d'un époux qu'elle aimoit uniquement, fut délivrée d'un ennemi qui avoit juré ſa perte, & vit la couronne raffermie ſur ſa tête. On conçoit les tendres careſſes dont elle accabla le vainqueur, qui, preſſé de remplir ſes engagemens envers ſon pere Theſeus, quitta ſa tendre mere, & ſe rendit à Cologne, pour y jouir des embraſſemens de ſon aïeul Floridas & de la bonne Reine Alidoine. Ces reſpectables vieillards n'apprirent pas ſans une émotion, qui penſa leur couter la vie, que leur cher Theſeus reſpiroit encore : ils firent part de cette heureuſe nouvelle à toute leur Cour ; & auſſi-tôt qu'elle fut répandue dans la ville, le peuple en témoigna ſa joie par des fêtes brillantes. Lorſqu'elles furent terminées, Gadiffer prit congé de ſes parens, & ſuivit le chemin de Paris avec ſes quatre Ecuyers.

Il arriva fort à propos dans cette Ca-

pitale de la France. Le Duc Lambert, dont nous avons déjà fait connoître le caractere, perſécutoit étrangement Bauldour, qui ſe croyoit veuve du Prince Louis, & refuſoit de lui remettre Laon, Soiſſons, & Meaux, villes aſſignées pour ſon douaire, dans l'eſpérance qu'elle conſentiroit à lui donner la main, & que par ce mariage il acquerroit un droit de plus à la Couronne des François. Pour juger ce grand différend, Lambert avoit raſſemblé tous les Pairs & les Hauts Barons du Royaume; & c'étoit dans la principale place de la ville, & en préſence de tout le peuple, que cette fameuſe cauſe devoit être plaidée. Gadiffer crut ce moment favorable pour dévoiler tous les crimes de Lambert. Il ſe préſente devant cette auguſte aſſemblée, & élevant la voix: » Princes, Ducs, Hauts » Barons, nobles Chevaliers François, » dit-il, comment pouvez-vous ſouffrir » parmi vous un Chevalier, qui s'eſt » ſouillé du plus noir de tous les crimes? » je nomme le coupable; c'eſt Lambert «. A ce nom, il s'éleva un murmure confus, qui ceſſa bientôt par l'intérêt qu'avoient les ſpectateurs à ſavoir ce que l'inconnu alloit leur dire; & Gadiffer

continua ainſi : » Ce Lambert que vous » reconnoiſſez pour votre Chef, qui » s'eſt audacieuſement aſſis ſur un trône, » dont il n'eſt que le premier Sujet ; » c'eſt lui qui a vendu votre Roi Louis » à l'Empereur des Grecs ; c'eſt lui, qui, » pour prix d'une trahiſon abominable, » vouloit que ce Prince fût mis à mort. » Louis reſpire, braves François : vous » le reverrez dans vos murs ; le fils de » Dagobert vous donnera des loix, j'en » jure, foi de Chevalier «.

Qu'on s'imagine, s'il eſt poſſible, de quel excès de rage fut tranſporté Lambert, en entendant ce diſcours. Perſuadé qu'on ne pouvoit prouver le crime qu'on lui imputoit, il ſe contenta de le nier, & d'ordonner qu'on traînât en priſon l'impoſteur, qui cherchoit, par une accuſation vague & dénuée de vraiſemblance, à lui ravir l'amour de ſes Sujets. Les Gardes ſeuls de Lambert firent un mouvement pour arrêter Gadiffer ; mais ce Prince les intimida tellement par ſa contenance fiere & menaçante, qu'aucun d'eux n'oſa l'approcher ; puis, reprenant la parole : » Tu es coupable » d'avoir vendu ton Roi pour de vils » tréſors ; je t'accuſe avec juſtice, dit-il

» à Lambert : tu le nies, qu'un combat » en décide «. Il jette ſon gant au milieu de l'aſſemblée. Les Pairs, les Barons, étonnés de cette noble audace, demeurent en ſuſpens : mais indécis ſur la vérité d'un fait qu'il leur eſt important d'approfondir, ils croient devoir permettre le combat, &, dans la ſituation où ſe trouvoient les eſprits ſur ſon compte, le Duc Lambert ſe vit dans la triſte néceſſité de l'accepter. Pendant qu'il fut ſe préparer, Gadiffer ſe rendit auprès de la Princeſſe Bauldour ſa tante. Il ſe nomma, & après l'avoir tendrement embraſſée, il l'aſſura que bientôt elle reverroit Louis ſon époux.

Ce fut ſur le bord de la Seine & devant la tour du Louvre qu'on traça le camp où devoit ſe livrer ce fameux combat. Les deux champions s'y rendirent en même temps ; Gadiffer avec une contenance modeſte, noble, & aſſurée ; & Lambert avec cette fauſſe audace, dont le crime cherche à ſe couvrir. Ils avoient la tête nue, & ne devoient combattre qu'avec l'épée. Les combattans étant entrés dans la lice, après les cérémonies uſitées en pareil cas, s'attaquerent avec une fureur égale, mais avec des ſuccès

bien différens; car après s'être portés tous deux bien des coups, Gadiffer eut l'adreſſe d'abattre le nez de ſon adverſaire: il alloit lui plonger ſon épée dans le cœur, lorſque les parens du Duc d'Anjou forcerent les Gardes du camp, & s'étant jetés au milieu des combattans, enleverent Lambert, & le ravirent ainſi à la vengeance du vainqueur. Gadiffer, furieux de cet obſtacle, menaça tous les Pairs du courroux du Prince Louis; mais on trouva moyen de l'appaiſer, en déclarant banni de Paris le Duc Lambert, que ſes parens avoient conduit à Angers. Le Duc Samſon de Bretagne, quoique beau-frere de ce traître, fut nommé Régent de France, juſqu'au retour de l'héritier légitime. On rendit à la Princeſſe Bauldour les villes qui lui appartenoient; & Gadiffer eut le plaiſir de la conduire lui-même à Soiſſons, après avoir pris congé de toute la Nobleſſe Françoiſe, dont il avoit mérité l'eſtime & la reconnoiſſance.

Avant de retourner à Conſtantinople, le fils de Theſeus voulut jouir encore des embraſſemens de ſa mere Flore; & dans l'entrevue qu'il eut avec elle à Rome, il lui fit le récit de ſon combat avec le

méchant Duc Lambert, & lui parut fort empreſſé de ſavoir ce qu'avoit fait Theſeus pour la délivrance du Prince Louis.

L'Empereur Gadiffer fut reçu dans ſes Etats, comme un tendre pere qui revient d'un long voyage. Il y retrouva ſon pere Theſeus, & ſatisfit d'abord ſon impatience, en lui apprenant par quel exploit il avoit raffermi l'Impératrice Flore ſur le trône de Rome, & la vengeance qu'il avoit tirée du coupable Lambert, Duc d'Anjou. L'époux de Flore loua beaucoup ſon fils du courage avec lequel il avoit mis à fin ces deux grandes entrepriſes ; mais il ne put s'empêcher de montrer quelque chagrin de ce que Lambert reſpiroit encore. Il lui apprit en même temps qu'une longue & cruelle maladie l'avoit empêché de pourſuivre le projet qu'il avoit conçu pour la délivrance du Prince de France ; & les deux Héros ſe concerterent enſemble pour briſer au plutôt ſes fers & ceux de ſes autres compagnons.

Nous avons déjà dit un mot de Clodas, veuve de l'uſurpateur Griffon. Le Romancier la peint comme une des

plus belles perſonnes de l'Empire Grec, mais en même temps comme la plus inſidieuſe & la plus ambitieuſe de toutes les femmes. Soit qu'elle eût véritablement conçu de l'amour pour l'Empereur Gadiffer, ſoit qu'elle feignît d'en avoir, pour faire réuſſir quelque deſſein caché, elle profita de la liberté qui lui étoit accordée de paroître à la Cour, & ſaiſit tous les moyens d'acquérir quelque crédit auprès de l'Empereur. S'étant apperçue qu'une des voies les plus propres étoit de paroître attachée à la légitime Impératrice, elle demanda avec inſtance d'être ſa premiere Dame d'Honneur. Gadiffer, ſéduit par les apparences trompeuſes du repentir & des bonnes intentions de Clodas, engagea la belle Oſanne à avoir pour elle les plus grands égards, pendant le temps que dureroit ſon expédition en Syrie. Oſanne le promit, & tint parole : elle y étoit excitée par le ton affectueux de Clodas, & par l'envie qu'elle avoit de plaire à ſon époux.

Cependant les vaiſſeaux qui devoient porter l'armée Grecque en Syrie, étant prêts, on s'embarqua, & l'on vint jeter l'ancre dans le port d'Antioche. Accerès s'étoit retiré à Damas, & les Syriens

ſe voyant abandonnés par leur Roi, ne firent qu'une foible réſiſtance. Theſeus & Gadiffer, après des prodiges de valeur, prirent Antioche d'aſſaut, & calmant la fureur du ſoldat vainqueur, ils annoncerent aux habitans qu'ils ne pouvoient racheter leur vie & leurs biens, qu'en leur repréſentant le Prince Louis de France, le Comte de Dampmartin, le bon Calidas, & les autres compagnons de Theſeus. Ils furent auſſi-tôt tirés des cachots où le cruel Accerès les avoit fait languir pendant tant d'années; & jamais reconnoiſſance n'a été plus attendriſſante. Le peuple, témoin de la valeur & de la bonté de ſes nouveaux Maîtres, tomba aux pieds du Prince de Cologne & de l'Empereur; & à travers des ſanglots, on lui entendit prononcer: » Celui qui » n'a pas daigné nous défendre, ne » mérite point de nous gouverner. Que » Theſeus regne ſur nous, ou qu'il nous » nomme un Roi parmi ſes Chevaliers «. Cette demande ſurprit Theſeus; il garda un inſtant le ſilence; puis prenant la parole: » Syriens, dit-il, vos vœux ſeront » exaucés. Veuille le Ciel accorder au » Souverain que je vais vous donner, » les vertus néceſſaires pour vous gou-

» verner & vous rendre heureux «! Il fait approcher Calidas & le montre au peuple. Des Soldats l'élevent ſur un pavois, & l'on entend de tous côtés crier : » Vive le Roi Calidas «!

Qu'on juge, s'il eſt poſſible, de l'étonnement de l'ancien Orfevre : il eſt vrai que depuis qu'il avoit abandonné Rome avec Theſeus, il avoit été reçu Chevalier, & que, dans diverſes batailles, il s'étoit rendu digne du grade auquel il avoit été élevé ; mais qu'il y a loin d'un brave Chevalier à un ſage Roi ! Il ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe, & ne concevoit pas comment ſa main, qui, pendant tant d'années n'avoit ſu que faire ployer l'argent en mille formes différentes, deviendroit habile à porter un Sceptre. Cependant cet Ouvrier gouverna aſſez long-temps ſes Sujets avec beaucoup de prudence, & il n'eut pas lieu de regretter d'avoir travaillé l'aigle dont Theſeus s'étoit ſervi pour enlever Flore.

Les Princes Chrétiens, ſatisfaits d'avoir tiré leurs amis de priſon, ne tarderent pas à quitter le nouveau Roi, à qui ils promirent des ſecours, ſi Accerès oſoit l'attaquer. Ils revinrent triomphans à Conſtantinople, & y jouirent des fêtes

ordonnées par l'Impératrice Oſanne pour célébrer leur retour. Elles auroient duré plus long-temps, ſi le Prince Louis & Theſeus n'euſſent voulu retourner dans leurs Etats. Gadiffer avoit promis de les accompagner; mais, malgré les tendres inſtances de ſon épouſe, qui étoit enceinte, il refuſa de l'expoſer aux dangers de la mer. Leur ſéparation fut douloureuſe: cependant l'Empereur partit, en recommandant Oſanne à l'artificieuſe Clodas, qui avoit ſu gagner ſon amitié, & il crut qu'il ne pouvoit la laiſſer en de meilleures mains.

L'armée, qui venoit de conquérir Antioche, s'embarqua avec les Princes, & étoit deſtinée à ranger les François à leur devoir, en cas que le traître Lambert eût encore pu ſe faire un parti aſſez fort pour diſputer le trône à ſon Maître. On débarqua en Italie, au port le plus prochain de Rome. Flore vint au devant de ſon époux, & dès le même jour il fut couronné Empereur dans cette Capitale du monde Chrétien. Nous ne dirons point avec quelle joie l'Impératrice ſe revit dans les bras de ſon cher Theſeus qu'elle aimoit uniquement; ce plaiſir fut troublé par la nouvelle que ces illuſtres époux reçurent de

la mort du bon Roi Floridas de Cologne, & de la vertueuſe Alidoine. Cette perte fut très-ſenſible à Theſeus, & l'obligea à partir promptement pour prendre poſſeſſion de ſes nouveaux Etats. Pendant qu'il reçoit le ſerment de fidélité des habitans de Cologne, & qu'il établit de ſages loix néceſſaires à leur bonheur, voyons ce qui ſe paſſoit en France, où la préſence du Prince Louis, & le courage de Theſeus auroient été bien néceſſaires.

On ſe rappelle que dans le combat que le méchant Lambert, Duc d'Anjou, avoit oſé ſoutenir contre Gadiffer, & pendant lequel il avoit eu le nez coupé, le vainqueur lui auroit arraché la vie, ſi ſes parens & ſes amis ne l'avoient enlevé & conduit à Angers. Revenu de ſon premier effroi, Lambert, qui ne vit pas paroître le Prince Louis, ſoupçonna que l'Etranger l'avoit trompé. Cette idée réveilla ſon ambition. Il crut qu'à l'aide de ſes immenſes richeſſes, & des traîtres qui étoient à ſes gages, il pourroit de nouveau ſe frayer un chemin au trône des François. Appuyé par toutes les forces de ſon beau-frere Samſon, il ſe rend à Paris, aſſemble les Hauts Barons, & parvient à faire révoquer l'Arrêt de banniſſement

prononcé contre lui. Ce pas fait, il paſſe à Soiſſons, & reprend ſon projet de forcer la Princeſſe Bauldour à lui donner la main. Mais ce fut inutilement; elle déteſtoit ce traître, & lorſqu'il lui parloit de ſon mariage, elle ne ceſſoit de l'accabler des plus cruelles railleries. » Un nez » d'argent, lui diſoit-elle, peut réparer » en quelque ſorte celui que honteuſe- » ment vous avez perdu; mais mille marcs » d'argent, répandus parmi quelques mé- » chans Citoyens, n'empêcheront pas que » vous ne ſoyez le Chevalier le plus dé- » loyal «. Ces injures ne firent qu'augmenter la fureur de Lambert. Il ordonna à ſes Gardes d'aller ſaiſir Bauldour dans ſon Palais, & de la traîner à l'autel, pour la cérémonie de leurs fiançailles. Il s'y rend auſſi-tôt avec tous les félons François qui compoſoient ſa Cour, & ce n'eſt que pour eſſuyer de nouveaux reproches de la part de cette malheureuſe Princeſſe. » Méchant traître, lui dit-elle, jamais ne » vous épouſerai, ni ne vous devrai la » couronne de France. Plutôt que de me » violenter, allez quérir voſtre nez, lequel » vous fuſt coupé par voſtre trahiſon. Si » vous euſſiez toujours loyaulment ouvré, » pas ne ſeriez ſi camus que vous eſtes «.

La cérémonie eſt interrompue : on retourne au Palais, Bauldour eſt gardée à vue, & Lambert tient conſeil avec ſes partiſans, pour déterminer ce qu'il eſt à propos de faire dans une circonſtance auſſi embarraſſante. Comme ils délibéroient entre eux, on entend un grand bruit, & l'on diſtingue les cris redoublés de » Vive » Louis ! vive le Roi Louis « ! Toute la ville de Soiſſons retentiſſoit des mêmes acclamations. Lambert en eſt troublé ; il détache un des ſiens pour s'informer du ſujet de cette rumeur : mais dans le même inſtant, la porte de la ſalle s'ouvre avec violence, & l'on voit entrer le Prince Louis, les Empereurs Theſeus & Gadiffer, & le fidele Comte de Dampmartin. Lambert frémit à leur aſpect ; & ne pouvant plus douter de l'exiſtence de ſon Souverain, ni eſpérer de pardon, il tenta de ſe ſauver ; mais toutes les avenues du Palais étoient gardées par les Chevaliers Grecs, venus avec les Princes.

Afin de diminuer la ſurpriſe de nos Lecteurs, en voyant arriver ſi à propos cet important ſecours à Bauldour, il faut ſavoir que cette Princeſſe, qui avoit ſecrétement reçu un Meſſager du Prince Louis, le lui avoit auſſi-tôt renvoyé à Co-

logne, pour l'avertir du danger qui la menaçoit.

Louis, dans un juſte tranſport de colere, reprocha à Lambert l'odieuſe trahiſon qu'il lui avoit faite à Antioche, & ſans, attendre ſa réponſe, lui abattit la tête.: Theſeus fit éprouver le même ſort à Samſon, Duc de Bretagne ; & Gadiffer, Aſſaillant & leurs compagnons, traiterent auſſi rigoureuſement les autres partiſans de l'Uſurpateur. On laiſſa ces traîtres baignés dans leur ſang, & les Princes coururent à l'appartement de Bauldour, qui penſa expirer de joie à la vue de ſon époux. Des Hérauts ſe répandirent auſſi-tôt dans la ville de Soiſſons, pour annoncer au peuple la terrible punition de Lambert, & le retour du légitime héritier. Des Courriers furent dépêchés, afin d'en porter la nouvelle à tous les Hauts Barons du Royaume, & leur enjoindre de ſe rendre en diligence à Paris, où les deux époux & les Princes les devancerent de quelques jours. Louis fit à ſes Pairs de ſéveres réprimandes ſur la conduite qu'ils avoient tenue ; mais ſe calmant enſuite, il reçut leurs ſermens, & les combla de ſes bienfaits. On ne tarda pas à partir pour Reims, où le nouveau Roi fut ſacré avec pompe, & eut la ſatisfaction d'en-

tendre les cris de joie d'un peuple innombrable, qui s'étoit raſſemblé pour aſſiſter à cette auguſte cérémonie. Entre les graces que Louis accorda à ſes amis, on peut compter le don qu'il fit à Aſſaillant de Dampmartin, des Duchés d'Anjou & de Bretagne qu'avoient poſſédés Lambert & Samſon.

Sous ce nouveau regne, la France répara ſes pertes & redevint floriſſante; mais pour rendre heureux le Roi Louis & ſon épouſe Bauldour, autant que l'étoient leurs ſujets, il auroit fallu que Theſeus & Gadiffer n'euſſent pas été dans le cas de les quitter. Cependant leur abſence pouvoit devenir nuiſible à leurs Etats; ils ſe déterminerent à y retourner, après avoir juré une amitié inviolable à Louis, & s'être réciproquement promis de ſe ſecourir mutuellement lorſque leurs affaires l'exigeroient. Il partirent pour Rome, où le jeune Empereur Grec fit un aſſez long ſéjour, & ſans doute trop long pour la tranquillité de la tendre Oſanne, qu'il avoit laiſſée à Conſtantinople, qui ne déſiroit que ſon retour, & à qui le ſort préparoit bien des traverſes.

FIN de la premiere Partie.

Le

Le ROMAN de Theſeus de Cologne, contenant les faits chevalereux de ſon fils Gadiffer, Empereur de Grece, & des trois Princes Regnier, Regnault, & Regneſſon, fils de Gadiffer.

SECONDE PARTIE.

PENDANT que l'Empereur Gadiffer jouiſſoit à Rome des tendres embraſſemens de Theſeus & de Flore ſes illuſtres parens, la plus noire trahiſon plongeoit à Conſtantinople la vertueuſe Oſanne ſon épouſe, dans la douleur la plus amere. On ſe rappelle que l'Empereur, en partant pour la France, avoit laiſſé l'Impératrice enceinte, & qu'il l'avoit recommandée aux ſoins de l'artificieuſe Clodas, veuve de l'uſurpateur Griffon. Nous avons laiſſé entrevoir que non ſeulement cette femme avoit conçu de l'amour pour Gadiffer, mais que même elle ne déſeſpéroit pas de s'aſſeoir avec lui ſur le trône Impérial, & d'y reprendre la place qu'elle y avoit occupée du temps de ſon mari Griffon. Ce projet, conçu dans le ſilence, ne pouvoit s'exécuter

que lentement ; mais l'ambition & l'amour ne connoiſſent rien d'impoſſible, lorſque le cœur qui les recele n'a pas horreur du crime.

Clodas, par ſes manieres affectueuſes, n'avoit pas eu de peine à ſurprendre l'amitié de l'Impératrice Oſanne, qui, ſimple, bonne par caractere, remplie de candeur, crut devoir répondre par les plus tendres ſentimens aux avances que lui faiſoit ſa rivale. D'ailleurs elle n'aſpiroit qu'à plaire à ſon époux ; & Gadiffer en la quittant l'avoit engagée à traiter Clodas comme une ſœur chérie, & à ne rien épargner pour lui rendre moins ſenſible le regret de ne plus porter une Couronne. Ainſi elle vécut dans la plus grande intimité avec ſa plus cruelle ennemie, & lui demanda comme une grace de ne pas l'abandonner à l'inſtant de ſes couches. Clodas le promit, & dès ce moment elle conçut un projet, dont la ſeule idée fait horreur. Une ſeule femme fut la confidente de ce myſtere inique.

Les douleurs que reſſent l'Impératrice, ſemblent lui annoncer ſa délivrance prochaine : elle fait auſſi-tôt appeler ſa chere Clodas. Celle-ci accourt, accable de fauſſes careſſes ſon amie, &, ſous prétexte de la

ſoulager, elle lui fait prendre un breuvage qui la plonge dans un profond ſommeil. Pendant ce temps, elle écarte toutes les femmes d'Oſanne, &, reſtée ſeule avec ſa complice, elle attend l'effet du remede, qui, en jetant dans l'aſſoupiſſement, devoit auſſi accélérer la délivrance de la perſonne enceinte. Tout réuſſit au gré des deſirs de ces perfides. Avant le réveil de l'Impératrice, elle avoit mis au monde trois Princes charmans, vrais portraits de leur pere Gadiffer. Clodas vit avec une jalouſe fureur ces gages de la tendreſſe des deux jeunes époux, &, ſans être attendrie par la beauté & l'innocence de ces enfans, elle les condamna à la mort. La malheureuſe complice de Clodas ſe chargea de les porter dans une forêt voiſine de Conſtantinople, & de les y enterrer vivans : mais, en faiſant diſparoître les fils de Gadiffer, il falloit y ſubſtituer quelques monſtres, & la méchante veuve de Griffon eut recours à trois petits chiens qui venoient de naître, & elle les préſenta aux femmes d'Oſanne, à la place des enfans dont l'Impératrice venoit de ſe délivrer.

Nous avons quelque honte à rapporter cette fable ſi ſouvent répétée par pluſieurs

de nos vieux Romanciers; mais elle ſert à caractériſer les ſiecles d'ignorance, & l'étrange bonhomie de nos aïeux.

Cependant Oſanne ſort de ſa léthargie: elle voit ſes femmes en pleurs autour de ſon lit, & l'hypocrite Clodas lui tenant une main & la baignant de ſes larmes: » Conſolez-vous, lui dit-elle affectueuſe- » ment, je vis encore, je vivrai pour vous » chérir; mais, pardonnez à mon empreſ- » ſement, montrez-moi l'enfant que je » viens de mettre au monde, je veux » l'embraſſer «. Clodas lui préſente les trois chiens; Oſanne les repouſſe avec horreur, & s'écrie: » Non, ces animaux » ne ſont point ſortis de mes flancs; on » me trompe; que je ſuis malheureuſe «! & elle retombe dans un long évanouiſſement, qui fait craindre pour ſa vie. Laiſſons cette infortunée Princeſſe entre les mains de ſes femmes qui emploient tous les moyens pour la faire revenir, & ſuivons dans la forêt la complice de Clodas.

Avant que de ſortir de la chambre de l'Impératrice, cette coupable confidente avoit eu la mal-adreſſe d'envelopper les trois nouveaux nés dans des langes qu'Oſanne avoit pris plaiſir à orner de ſuperbes

broderies. Elle arriva avec ce précieux fardeau, par des routes détournées, dans l'endroit le plus écarté de la forêt ; mais les ayant posés dans une espece de fosse, au moment qu'elle est prête à les étouffer sous un monceau de pierres & de terre, son œil se fixe sur eux, une sueur froide couvre son corps, elle tremble ; détourne son visage de ces objets attendrissans, & fuit dans la crainte de consommer son crime. Revenue à Constantinople, elle fit serment à Clodas que les jeunes Princes n'existoient plus. Les traîtres devroient-ils compter sur les sermens de leurs semblables ? Clodas crut sa complice, & la récompensa généreusement.

Il n'y avoit que peu d'heures que cette méchante femme s'étoit éloignée, lorsqu'un Charbonnier, qui travailloit assez près de là, entendant des cris foibles & plaintifs, s'approcha pour découvrir d'où ils partoient. Il vit avec étonnement ces trois infortunés, qui sembloient lui tendre leurs mains innocentes, & lui demander du secours. Il les admire, donne mille malédictions à ceux qui ont eu la barbarie de les exposer à la voracité des bêtes féroces ; &, touché d'une tendre pitié, il les prend dans ses bras,

court à ſa cabane, & les préſente à ſa femme, en la priant d'en avoir ſoin. La femme de Regnier, c'eſt le nom du Charbonnier, n'étoit pas d'une humeur bien facile; ſouvent elle avoit de violentes querelles avec ſon mari, parce qu'il étoit enclin à l'ivrognerie. Elle lui repréſenta qu'employant preſque tout ſon gain à s'enivrer, & n'en rapportant que la plus médiocre partie à la maiſon, il n'auroit pas dû ſe charger de ces trois enfans, & elle lui fit ces reproches avec colere: mais le bon Regnier, qui aimoit déjà ces petits Princes comme s'ils euſſent été à lui, chercha à appaiſer ſa femme, & lui proteſta qu'il conſentoit à ne boire de vin que lorſque ces petits innocens auroient atteint l'âge de le ſeconder dans ſes travaux. Cette promeſſe rétablit le calme dans le ménage du bon Regnier; & ce qu'il y eut de ſingulier, ſi nous nous en rapportons à notre Romancier, c'eſt que le Charbonnier tint parole à ſa femme pendant quinze années.

Cependant Gadiffer, impatient de revoir ſa chere Oſanne, & ſentant le moment de ſes couches approcher, ſe déroba aux embraſſemens de Theſeus & de Flore, & s'embarqua pour Conſtantinople. Mais

quoique les vents favoriſaſſent ſon impatience, il n'arriva que quelques jours après que la méchante Clodas eut conſommé ſon crime. Son premier ſoin eſt de demander des nouvelles de ſon épouſe; on lui apprend qu'elle eſt accouchée. Il s'informe avec précipitation ſi c'eſt un Prince qu'elle a mis au monde. On le regarde, on baiſſe les yeux, & l'on ſe tait. Gadiffer, frappé de cette conſternation générale, ſoupçonne qu'il eſt arrivé quelque malheur à l'Impératrice ou à l'enfant. Il ordonne qu'on rompe ce ſilence qui le déſeſpere, & en même temps il veut courir à l'appartement d'Oſanne. Clodas l'arrête & l'entraîne dans le ſien, en lui promettant de l'inſtruire de tout ce qui s'eſt paſſé pendant ſon abſence. Epargnons à nos Lecteurs le détail des moyens dont ſe ſervit cette méchante femme pour faire accroire à l'Empereur que ſon épouſe s'étoit rendue coupable d'un crime non moins horrible qu'incroyable. Elle lui préſenta les trois petits chiens ſubſtitués aux trois Princes. Gadiffer recula d'horreur; &, dans un juſte mouvement de déſeſpoir, il ordonna que la malheureuſe, mais innocente Oſanne, fût brûlée vive dans la principale place de Conſtantinople. Elle auroit ſubi ce ſup-

plice, ſi les Hauts Barons & les plus grands Seigneurs de la Grece n'euſſent conjuré l'Empereur d'enſevelir dans l'oubli un crime dont la honte rejailliroit ſur l'Empire & ſur lui. Il y conſentit, & fit auſſi-tôt enfermer l'Impératrice dans une tour. Ce fut ainſi que, ſur la ſeule dépoſition d'une femme artificieuſe, le foible & trop crédule Gadiffer devint le Tyran de l'innocence, & perſécuta une épouſe vertueuſe, & digne de toute ſa tendreſſe.

Le projet de Clodas n'étoit qu'à moitié rempli par la priſon de l'Impératrice; elle prétendoit la remplacer dans le cœur de ſon époux; &, ſous le ſpécieux prétexte de le conſoler, elle employa tant d'art, qu'elle parvint à s'en faire aimer : mais tant qu'Oſanne reſpiroit, la veuve de Griſſon ſe voyoit éloignée du trône, qui faiſoit l'objet de ſon ambition. Ce fut au retour d'une guerre que Gadiffer venoit de terminer en Syrie, pour maintenir ſur le trône d'Antioche ſon bon ami Calidas contre les entrepriſes d'Accerès, que Clodas tenta d'engager l'Empereur à faire ſecrétement périr Oſanne; mais un reſte d'amitié l'arrêta. Cependant, obſédé par cette artificieuſe Favorite, il conſentit à la bannir de Conſtantinople. Oſanne

fut tirée de ſa tour, & conduite ſur les bords de la mer, où on la laiſſa, en lui ſignifiant que ſa tête répondroit de l'audace qu'elle auroit de ſe remontrer dans la Capitale de l'Empire Grec. Une ſeule femme, qui l'avoit long-temps ſervie, ne voulut pas l'abandonner; & toutes deux elles ſe rendirent à un petit hameau, où d'honnêtes & pauvres Pêcheurs leur offrirent l'hoſpitalité. Dans les diverſes converſations qu'Oſanne eut avec ſes hôtes, elle apprit que non loin de là on équipoit un gros bâtiment pour porter des marchandiſes à Antioche; elle ſe reſſouvint alors de l'Orfevre Calidas, dont elle avoit entendu parler avantageuſement à Theſeus & à ſon époux, & elle ſe détermina à lui aller demander un aſile. Tout réuſſit comme elle le déſiroit. Le Commandant du vaiſſeau reçut avec joie les deux paſſageres ſur ſon bord. Le voyage fut prompt & heureux, & le bon Roi Calidas fit à l'Impératrice l'accueil le plus favorable. Oſanne lui raconta par quel enchaînement de méchancetés on étoit parvenu à lui ravir la tendreſſe de ſon époux, & à l'accuſer, ſans vouloir l'entendre, du crime le plus effroyable. L'innocence a un langage auquel les cœurs vertueux ne ſe méprennent

point : le Roi d'Antioche reſta convaincu de celle de l'Impératrice, & en conſéquence il ordonna qu'on lui rendît dans tous ſes Etats les honneurs dus à ſon rang.

Oſanne paſſa deux années en Syrie ; mais l'eſpece de tranquillité dont elle jouiſſoit, inquiéta Clodas : cette méchante femme fut informée de ſon ſéjour à Antioche ; elle la crut encore trop près de Conſtantinople, & obligea ſon foible époux à faire ſignifier au Roi Calidas, que s'il ne la banniſſoit de ſon petit Royaume, il iroit l'y contraindre à main armée. L'Orfevre couronné ne vit dans cet ordre qu'un acte d'inhumanité dont il auroit déſiré ne pas être le complice ; mais Oſanne lui repréſenta, qu'entouré d'ennemis, il ne pouvoit ſe ſoutenir ſans la protection & le ſecours des Grecs, & elle lui fit agréer qu'elle fût ailleurs chercher un aſile.

Cette malheureuſe Princeſſe tourna ſes pas vers Jéruſalem ; &, cachant ſoigneuſement ſon nom, elle arriva dans cette ville, ſans ſavoir quel Citoyen voudroit accorder une retraite à une femme inconnue : mais le Ciel qui veilloit ſur elle, lorſque tous les hommes ſembloient réunis

pour la perſécuter, permit qu'elle entrât dans la maiſon d'un riche particulier de Jéruſalem, chez lequel étoient bien reçus tous les Pélerins qui venoient viſiter les ſaints lieux. Dans ce temps, la ville de Jéruſalem étoit au pouvoir des Mahométans; mais le Roi qui y régnoit alors, moyennant un fort tribut, avoit permis aux Chrétiens de s'y établir. L'honnête vieillard, dont nous parlons, n'avoit pas cru pouvoir employer mieux ſa fortune, qu'en retirant chez lui tous les Chrétiens que la dévotion attiroit dans la Paleſtine. Il donna avec joie l'hoſpitalité à Oſanne, qui, pour répondre aux bontés de ſon hôte, partagea avec lui les travaux de la maiſon, & les ſoins qu'auparavant il prenoit ſeul pour ſervir les pauvres Pélerins. Le zele que montroit Oſanne dans les fonctions ſerviles dont elle vouloit bien ſe charger, lui aſſura l'amitié du bon vieillard, & lui gagna tellement ſa confiance, que, n'ayant point d'héritier, & ſentant ſa fin approcher, il lui laiſſa tous ſes biens, aux conditions qu'elle les emploieroit au ſoulagement, & à la ſûreté des Pélerins. Oſanne s'y engagea, & le *prud'homme* étant mort, elle ſe trouva maîtreſſe d'une fortune aſſez conſidérable.

La maiſon dont elle devenoit propriétaire, dit le Romancier peu ſoigneux d'éviter les anachroniſmes, étoit ſituée tout auprès du logement des Templiers (qui ſûrement n'étoient pas encore établis à Jéruſalem). Ce fut là que, continuant d'être inconnue, elle conſacra ſes jours aux actes de piété, & au ſoulagement des pauvres : heureuſe ſi le ſouvenir des injuſtices de ſon époux n'avoit pas un peu troublé cette paix intérieure, qui eſt le partage des ames pures, & que ſa vertu lui aſſuroit ! Laiſſons cette Princeſſe ſe livrer à ſes pieuſes occupations ; & revenons à ſes trois fils.

Le bon Charbonnier, ignorant ſi les trois innocens que la Providence venoit de lui remettre entre les mains, avoient été baptiſés, les porta à l'Egliſe, & leur fit adminiſtrer ce Sacrement. Ils reçurent les noms de Regnier, Regnault, & Regneſſon, dont le premier étoit le nom propre de cet homme charitable, & les deux autres en étoient des dérivés. Une chevre fut leur nourrice, des feuilles d'arbre leur ſervirent de lit, & quelques drapeaux d'une groſſiere étoffe les envelopperent ; car le Charbonnier avoit eu ſoin de ſerrer précieuſement les beaux langes trouvés

ſur ces enfans, dans l'eſpérance que quelque jour ils ſerviroient à éclaircir leur naiſſance. Plus avancés en âge, la nourriture ſimple que prirent ces infortunés, loin de nuire à leur ſanté, ne fit que la rendre plus ferme & plus aſſurée, & leurs corps devinrent robuſtes ſans rien perdre de cette grace & de cette nobleſſe qui eſt ordinairement le partage des enfans nés dans un rang élevé. Plus ces enfans devenoient grands, & plus le bon Charbonnier prenoit d'amitié pour eux. La plus grande preuve qu'il leur en donna, fut de ceſſer de s'enivrer, ainſi qu'il avoit promis à ſa femme.

Regnier, Regnault & Regneſſon commençoient à aider leurs prétendus parens dans les travaux qui fourniſſoient à la ſubſiſtance de la maiſon. Souvent ils étoient envoyés à Conſtantinople, pour y vendre le charbon que faiſoit leur pere adoptif. Leur gentilleſſe engageoit pluſieurs perſonnes à acheter leur marchandiſe préférablement à celle des autres, & ſouvent même on la leur payoit plus cher. Du produit de ces ventes, les petits Charbonniers tiroient toujours quelques pieces, avec leſquelles ils ſe procuroient des parties de vieilles armures ; car dès ce temps

ils firent paroître le goût le plus déterminé pour les armes. Le vieux Charbonnier, à ces marques, jugeoit que ſes pupilles étoient d'un illuſtre lignage, & il étoit charmé : la Charbonniere ſe fâchoit de voir diſſiper ſon argent en choſes qu'elle jugeoit inutiles ; mais elle s'appaiſoit, & la querelle ſe terminoit par des careſſes qu'elle faiſoit à ces enfans chéris.

Un jour que les fils d'Oſanne & de Gadiffer avoient vendu chérement trois charges de charbon, ils eurent occaſion de compléter leurs armes, & arriverent à la cabane du Charbonnier armés de pied en cap. La bonne mine qu'ils avoient dans cet équipage, leur ſervit d'excuſe auprès de leur pere adoptif ; mais la bonne femme ſe mit pour cette fois dans une terrible colere. » Laiſſe, femme, laiſſe faire ces » aimables enfans, lui dit le bon Re» gnier, ce ſont mes épargnes ſur le vin » qu'ils dépenſent ; & puis ne ſerons-nous » pas bien aiſes qu'ils nous défendent, ſi » quelques méchans viennent nous atta» quer dans la forêt « ? Les enfans, entendant ces mots, lui jurerent qu'il n'auroit jamais rien à craindre tant qu'ils ſeroient en vie. Cette promeſſe fit ceſſer les murmures de la Charbonniere. Ils re-

prirent leur travail ordinaire ; mais ſouvent ils entretenoient le Charbonnier de l'extrême envie qu'ils avoient d'embraſſer le métier des armes, & de s'attacher au ſervice de quelques Princes, dont ils mériteroient les bienfaits, qu'ils ſe feroient gloire de partager avec lui. Regnier ne ſe ſentoit pas d'aiſe, & n'oſoit douter que quelque jour ſes éleves ne devinſſent de preux Chevaliers.

Nous nous éloignons avec regret de leur cabane, pour jeter un coup d'œil ſur ce qui ſe paſſoit alors dans le Palais de Conſtantinople. Le foible Empereur Gadiſſer avoit totalement oublié ſon épouſe Oſanne, &, livré aux ſéductions de Clodas, il paſſoit ſes jours dans la molleſſe & l'inaction. On plaignoit le Souverain, mais on déteſtoit la favorite, dont l'inſolent orgueil rappeloit ſans ceſſe aux Courtiſans, la candeur, l'humanité & la modeſtie de l'Impératrice. D'ailleurs le peuple ſouffroit, & les impôts multipliés, qui étoient à ſa charge, ſuffiſoient à peine pour alimenter le luxe de Clodas. Un orage prêt à fondre ſur la Grece vint tirer l'Empereur de ſa léthargie.

Accerès, furieux d'avoir été chaſſé par les Grecs, de la ville de Damas où il

s'étoit retiré, intéreſſa dans ſa querelle quinze Rois Mahométans, qui tous jurerent de le rétablir dans Antioche, & de détruire la ville de Conſtantinople. Le Roi de Jéruſalem, neveu d'Accerès, ſe chargea d'attaquer Antioche, où régnoit le bon Calidas; & Accerès même, à la tête d'une puiſſante armée, vint mettre le ſiége devant Conſtantinople.

Auſſi-tôt que Calidas fut informé de l'approche de ſes ennemis, il dépêcha pluſieurs barques d'avis pour preſſer les ſecours que l'Empereur devoit lui fournir, ſuivant les traités: mais Gadiffer, obligé de ſe défendre, bien loin d'aider & de ſecourir ſon Allié, ſe trouvoit dans la cruelle néceſſité d'avoir recours à l'Empereur Theſeus, & au Roi de France. Ces deux Souverains paſſerent promptement la mer, avec l'élite de leurs ſoldats, les plus valeureux d'entre leurs Chevaliers, & entre autres le brave Comte Aſſaillant de Dampmartin. Accerès tenta vainement d'empêcher le débarquement des François & des Romains; il s'effectua ſans aucune perte, grace à la vaillance de Louis & de Theſeus, qui, le jour même, firent camper leurs troupes en face du camp des Infideles. Ces deux Souverains entrerent enſuite

ſuite dans Conſtantinople, où Gadiffer s'empreſſa à leur faire l'accueil le plus diſtingué. Theſeus vit avec peine l'orgueilleuſe Clodas, foulant aux pieds toute pudeur, donner ſes ordres dans le Palais, & abuſer de la foibleſſe de l'Empereur ſon fils, pour commettre mille injuſtices ; mais ce n'étoit pas le moment de faire des réprimandes paternelles, il falloit repouſſer un ennemi redoutable, & Theſeus s'occupa de ce ſoin important.

Il y avoit dans l'armée Mahométane un formidable géant, venu d'Ivoirie. *Ce guerrier terrible*, dit le Romancier, *étoit fort & puiſſant, & avoit dix-ſept pieds de haulteur, & étoit gros à l'avenant. Il avoit bien un pied d'eſpace entre les deux yeux : onc ſi fier, ni ſi cruel Diable ne fuſt veu, car cil qu'il aſſenoit étoit tout foudroyé.* Chaque jour, ce monſtre, orgueilleux de ſa force, inſultoit les Chrétiens par ſes bravades, & les provoquoit au combat. Ses défis étoient extravagans, puiſque quelquefois ſon cartel portoit, qu'il tiendroit tête à mille guerriers tels qu'on voudroit les choiſir, & que ſeul il ſe promettoit de les abattre tous. Les Chefs des alliés étoient trop ſages pour répondre à ces fanfaronnades, & l'on ſe

contentoit de l'éloigner des murs de Conſtantinople en roulant ſur lui de groſſes pierres, *car*, dit bonnement le Romancier, *on craignoit que, comme un autre Samſon, il ne s'approchât des portes, & ne les emportât ſur ſes épaules.*

Cependant on tint dans la ville un Conſeil de guerre, où il fut décidé que le lendemain à la pointe du jour on attaqueroit l'ennemi. L'armée Grecque ſortit de Conſtantinople dans la nuit & à petit bruit, gagna en ſilence le camp des François & des Romains; & la jonction s'étant faite, on marcha aux Infideles : mais ils avoient été avertis, & on les trouva rangés en bataille dans la plaine. Cette circonſtance ne changea rien aux diſpoſitions de Gadiffer, de Theſeus, de Louis & d'Aſſaillant. Ils tomberent ſur les troupes d'Accerès, en firent un carnage horrible, & obligerent le reſte à ſe réfugier dans ſon camp. Après cette victoire, les vainqueurs rentrerent dans Conſtantinople; mais Theſeus, Louis & Aſſaillant s'étant obſtinés à pourſuivre Accerès, qu'ils vouloient prendre priſonnier, tomberent dans un gros corps de troupes, & perdirent eux-mêmes leur liberté. Obligés de céder au nombre, ils ſe rendirent, furent chargés de chaînes,

& enfermés dans une tente près de celle d'Accerès.

Autant la captivité de ces Princes répandit de joie parmi les Mahométans, autant elle causa de consternation dans Constantinople; l'Empereur voulut tenter le sort d'une bataille pour les délivrer, & dès le lendemain tout fut préparé pour attaquer de trois côtés le camp ennemi: mais la gloire de délivrer Thesèus & Louis étoit réservée à des mains plus jeunes & moins exercées dans l'art des combats.

La forêt où travailloient nos petits Princes Charbonniers, étoit, comme nous l'avons dit, assez voisine de Constantinople, la communication ne se trouvoit point interceptée de ce côté; en sorte que le bon Regnier envoyoit ces jeunes gens vendre, comme à l'ordinaire, leur charbon dans cette ville. Depuis qu'ils avoient acheté des armes, ils ne les quittoient plus, mais conduisoient ainsi les ânes qui portoient leur marchandise, ce qui leur avoit fait donner par dérision le nom de Chevaliers Charbonniers.

Nos trois Princes arrivoient dans cet équipage à Constantinople, lorsque les Chrétiens en sortoient pour tenter la délivrance de Thesèus, de Louis & d'Assaillant.

Ils entendent raconter le funeſte événement de la veille, & forment auſſi-tôt le projet de ſuivre l'armée. Ils débarraſſent leurs montures des ſacs qu'elles portent, s'en ſervent au lieu de chevaux, & ſans faire attention aux huées du peuple, frappé de la bizarrerie de leur équipage, ils traverſent la ville. Parvenus à l'entrée de la plaine, au lieu de ſe joindre aux Chrétiens, ils ſuivent un chemin qui mene à un petit bois placé derriere le camp ennemi, d'où ils comptent qu'il leur ſera facile d'attaquer quelques corps avec un avantage marqué. Le terrible géant d'Ivoirie ſe repoſoit alors au pied d'un cedre; il voit les jeunes Charbonniers, & en gabeur inſolent, il leur fait mille mauvaiſes plaiſanteries ſur la ſingularité de leur accoûtrement. Les fils de Gadiffer n'étoient pas endurans; pour répondre aux gaberies du monſtre, ils courent ſur lui, & le chargent de coups ſi bien aſſenés, qu'il ſe croit dans la néceſſité de ſe défendre. Afin de venir plus aiſément à bout de ſes trois adverſaires, le géant commence par tuer leurs ânes; mais quoiqu'à pied, ils n'en paroiſſent que plus dangereux. On les voit attaquer le géant avec l'ardeur de trois dogues qui viennent

d'arrêter un ſanglier ; & Regneſſon lui porte un coup d'épée ſi terrible, qu'il lui ſépare abſolument une jambe du corps. Le géant tombe, & pouſſe d'affreux cris, qui ſont entendus de trois Chevaliers Syriens reſtés à la garde du camp. Ceux-ci volent au ſecours de leur ami ; mais le trouvant mort, ils veulent le venger, & fondent ſur nos jeunes Héros, qui repouſſent leurs attaques avec tant de courage & de bonheur, qu'après quelques minutes ils leur font mordre la pouſſiere. Auſſi-tôt ils ſe ſaiſiſſent des chevaux des vaincus ; & s'étant revêtus de leurs armes, à la vue des habitans de Conſtantinople, qui, du haut des murs, témoins de leurs exploits, chantoient leurs louanges, ils entrent dans le camp ennemi ; &, maſſacrant & faiſant fuir tous ceux qui s'oppoſent à leur paſſage, ils arrivent à la tente où l'on gardoit Theſeus, Louis & Aſſaillant. Dans cet endroit, nos jeunes téméraires eurent beſoin de tout leur courage pour pénétrer juſqu'aux priſonniers, dont ils rompirent les fers.

De quelle joie fut pénétré Theſeus en ſe voyant libre ! il embraſſe tendrement ſes libérateurs, &, remettant à un autre temps les aſſurances de ſa recon-

noiſſance, il dépouilla de leurs armes quelques Chevaliers tués par les jeunes Charbonniers ; il en diſtribua une partie à Louis & à Aſſaillant, ſe revêtit d'une de ces armures, & preſſa ſes amis de le ſuivre, afin de ſecourir les Chrétiens, qui, dans ce moment, étoient aux priſes avec les Infideles. » Nous vous ſuivrons, s'écria » le jeune Regnier ; mais, brave Cheva» lier, ſi le ſervice que nous venons de » vous rendre mérite quelque récompenſe, » mes freres & moi nous oſons vous la » demander. Quoique nés dans l'obſcurité, » nous penſons & nous agirons toujours » comme de nobles Chevaliers ; daignez » nous en accorder le grade «. En même temps ils ſe jettent tous trois à ſes pieds, & ſerrent affectueuſement ſes mains dans les leurs. L'Empereur de Rome ne put réſiſter à leurs inſtances ; &, les trouvant aſſez éprouvés par les belles actions qu'ils venoient de faire, il leur donna l'accolade. Ainſi ce fut au milieu du camp ennemi que les fils de Gadiffer, ignorant encore leur illuſtre lignage, furent faits Chevaliers par leur aïeul, qui ignoroit également qu'ils lui appartinſſent de ſi près.

Après cette cérémonie, nos ſix Chevaliers traverſerent une partie de l'armée

des Infideles, & ſe rendirent à celle des Chrétiens, en criant : *Montjoie Saint Denis, Rome & Dampmartin.* Ce cri redoubla le courage des troupes Chrétiennes ; elles reconnurent leurs Chefs, &, ſous leurs ordres, les Païens furent bientôt totalement mis en déroute, & forcés de regagner leur camp.

Après cette glorieuſe journée, les deux Empereurs, le Roi de France & le Comte de Dampmartin rentrerent dans Conſtantinople au bruit des plus grandes acclamations ; mais lorſqu'on vit approcher les fils de Gadiffer, le peuple ſe mit à crier : » Honneur aux gentils Charbonniers, » fiers comme des lions, & les plus preux » entre tous les preux « ! Le plaiſir que nos nouveaux Chevaliers reſſentoient d'être ainſi accueillis, étoit un peu diminué par le chagrin de s'entendre toujours appeler Charbonniers. Cependant ils ſe retirerent dans leur auberge, où ils trouverent le bon Regnier, qui, inquiet de ne les pas voir revenir, étoit venu les chercher dans la ville. Le maître de l'Hôtellerie, témoin, ainſi que tous les Bourgeois, des proueſſes des trois freres, en avoit fait le récit à Regnier, qui en pleuroit de joie lorſqu'ils arriverent. Il les

embraſſa avec tendreſſe, & les loua beaucoup de ce qu'ils avoient fait. Ceux-ci rendirent au bon Charbonnier careſſes pour careſſes, & lui apprirent, qu'enfin, ſuivant leurs déſirs, ils avoient été reçus Chevaliers.

Tandis que cette ſcene vraiment attendriſſante ſe paſſoit dans l'auberge, on ne parloit au Palais que des trois jeunes Charbonniers. Les Princes qui leur devoient la liberté, après avoir fait à Gadiffer le récit des glorieuſes actions de ces courageux enfans, le preſſoient de les faire chercher afin qu'ils puſſent les récompenſer dignement. On les trouva au milieu d'une foule de peuple, qui répétoit ſans ceſſe : *Honneur aux gentils Charbonniers* ! Sur l'ordre qu'ils reçurent de ſe rendre au Palais, ils embraſſerent le bon Regnier, qui voulut abſolument retourner à ſa cabane, afin d'apprendre à ſa femme tout ce qui venoit d'arriver à leurs enfans adoptifs, & ils ſuivirent le Meſſager de l'Empereur.

Nos jeunes Héros ſe préſenterent devant toute la Cour aſſemblée avec une noble aſſurance. Gadiffer, après leur avoir donné les louanges qu'ils méritoient à tant de titres, leur demanda s'il étoit vrai qu'ils fuſſent les fils d'un pauvre Charbon-

nier ? » Nos parens ſont pauvres, mais » honnêtes, répondit Regnault ; nous les » aimons, ils nous aiment, & nous te- » nons à bonheur de leur appartenir. Ces » bras que nous employons ſans ceſſe à les » ſoulager dans leurs travaux, ſeront utiles » à la patrie lorſque notre Empereur l'or- » donnera «. Cette réponſe noble remplit tous les ſpectateurs d'admiration ; elle intéreſſa vivement Gadiffer en leur faveur : » S'ils ne ſont pas d'un illuſtre lignage, » dit-il, les preuves qu'ils viennent de » donner de leur valeur, & les nobles » ſentimens qu'ils font paroître, accuſent » le haſard, qui les a placés dans un rang » auſſi bas «. En même temps l'Empereur de Grece les gratifia de trois places diſtinguées, qui les attachoient tous trois particuliérement à ſa perſonne, & il leur fit compter une ſomme d'argent aſſez conſidérable. L'Empereur Theſeus, le Roi de France & le Comte de Dampmartin leur firent auſſi de riches préſens.

Ce changement de fortune & tout cet or, dont ils n'avoient jamais poſſédé la plus médiocre piece, n'éblouirent point nos jeunes Héros ; ils coururent porter ces dons au bon Charbonnier, comme une premiere marque de leur reconnoiſſance.

Regnier pleuroit de joie, il embraſſoit ſes chers enfans, & ne pouvoit les quitter. L'ame de la Charbonniere étoit partagée entre le chagrin de ſe ſéparer d'eux, & le plaiſir de voir tant de richeſſes en ſa poſſeſſion. Combien dans ce moment elle bénit le Ciel d'avoir inſpiré à ſon mari ce ſentiment d'humanité qui avoit ſauvé la vie à Regnier, Regnault & Regneſſon ! Ceux-ci retournerent à Conſtantinople, en promettant aux bons vieillards, qu'ils chériſſoient comme leurs pere & mere, de les venir ſouvent viſiter, & de partager toujours avec eux leur fortune.

Cependant la derniere bataille avoit tellement affoibli l'armée des Infideles, qu'Accerès n'oſoit plus ſortir de ſon camp; mais ne croyant pas pour cela ſon entrepriſe manquée, il manda à ſes alliés l'état de détreſſe où il ſe trouvoit, & les invita à lui envoyer promptement des renforts capables de l'aider à réduire Conſtantinople : cependant, en habile Politique, il propoſa une treve à l'Empereur Gadiffer, qui, de ſon côté, ne crut pas devoir la refuſer, pour donner le temps d'arriver à quelques troupes, qui, des confins de l'Empire, voloient à ſon ſecours.

Ce fut pendant ce calme qu'un orage affreux gronda ſur la tête des trois prétendus fils du Charbonnier Regnier. Cette Clodas, qui avoit juré leur mort dès l'inſtant de leur naiſſance, fut frappée, ainſi que toute la Cour, de la reſſemblance de leurs traits avec ceux de l'Empereur Gadiffer. Cette remarque donna lieu à quelques plaiſanteries des Courtiſans; ils ſoupçonnerent que leur Souverain pouvoit bien s'être égaré jadis à la chaſſe, & qu'ayant demandé l'hoſpitalité au bon Regnier, il avoit pu honorer la Charbonniere de ſes bontés: mais Clodas enviſagea plus ſérieuſement cette aventure. Elle ſe rappeloit les trois enfans d'Oſanne, dont elle avoit ordonné la mort, & elle ſoupçonna qu'on l'avoit trahie. Preſque certaine que les trois jeunes Charbonniers étoient les fils de l'Empereur, elle manda Regnier, l'un des trois, & après l'avoir accablé de careſſes & de louanges, cette femme inſidieuſe lui dit qu'elle ne pouvoit ſe perſuader que lui & ſes freres fuſſent d'une naiſſance auſſi obſcure qu'on le débitoit dans Conſtantinople. Elle ajouta, qu'il ne riſquoit rien à lui confier ſon ſecret, puiſqu'elle étoit diſpoſée à preſſer l'Empereur d'ordonner les plus

exactes perquiſitions pour découvrir leurs véritables parens.

Regnier, élevé dans les bois par des Payſans ruſtiques & frances, avoit cette candeur qui depuis long-temps eſt bannie des Cours & des Villes; il crut faire ſa cour à la Favorite de ſon Maître en lui avouant que dans la derniere converſation qu'il avoit eue avec le bon Charbonnier, ce dernier lui avoit confié que ſes freres ni lui n'étoient point ſes fils; qu'il les avoit trouvés expoſés à la voracité des animaux carnaſſiers; & que, pour preuve de ce qu'il avançoit, il leur avoit fait voir de ſuperbes langes dans leſquels ils étoient enveloppés tous les trois. A ce récit, Clodas ne put méconnoître les fils de Gadiffer; elle diſſimula ſa rage, & promit au jeune Chevalier d'employer tout ſon crédit pour découvrir quels pouvoient être ſes parens, & pour lui obtenir, ainſi qu'à ſes freres, la continuation des bonnes graces de l'Empereur.

Le jeune Regnier n'eut pas plutôt quitté l'appartement de la Favorite, que cette méchante femme envoya chercher un de ſes parens, nommé Richer, qui, par ſa protection, avoit obtenu la charge d'Ecuyer de Gadiffer. On peut le compter au

nombre de ces êtres mépriſables, qui, vendus à la faveur, ſe familiariſent avec les crimes pour ſe la conſerver. Clodas lui confia toutes les horreurs qu'elle avoit commiſes pour reprendre ſa place ſur un trône qu'elle avoit occupé avec l'Uſurpateur Griffon. » Si les fils de Gadiffer ſont » reconnus, lui dit-elle, il ne me reſtera » que la honte de m'être ſouillée d'un » crime infructueux, & mon ſupplice eſt » prêt. L'ennemi qu'on redoute nous perd » s'il n'eſt prévenu ; accuſons-le avant » qu'il ne nous accuſe. Mon ſort eſt entre » vos mains, Richer, & par l'importance » du ſervice que vous me rendrez, vous » devez être certain de ma reconnoiſ- » ſance «. Il s'agiſſoit de jeter du poiſon dans la coupe que le jeune Regnier, en qualité d'Echanſon, devoit préſenter à l'Empereur un jour de cérémonie. Le lâche fit ſerment d'obéir. En effet, le poiſon fut ſecrétement verſé dans la coupe, & préſenté à Gadiffer ; mais Regnier en ayant, ſuivant l'uſage, auparavant fait faire l'eſſai par un Officier de bouche, le poiſon agit auſſi-tôt avec tant de promptitude, que le malheureux mourut, au bout de quelques minutes, dans les convulſions les plus violentes.

Il ne vint dans l'idée d'aucun des assistans de soupçonner Regnier, ni ses freres, d'avoir voulu empoisonner leur Empereur. La seule Clodas éleva sa voix contre eux, &, pour fortifier son accusation, elle dit qu'elle se voyoit à regret dans l'obligation de révéler publiquement que Regnier l'*avoit requis d'amour*, & que, pour se venger de son indifférence, elle ne doutoit pas que par ce crime affreux il n'eût cherché à la priver de ce qu'elle avoit de plus cher. Regnier frémit d'abord de cette accusation; mais, soutenu par le témoignage de sa conscience, il plaida sa cause avec une noble fermeté; ses freres parlerent en sa faveur, & offrirent de prouver son innocence par un combat: mais le foible Gadiffer, accoutumé depuis long-temps à n'écouter que les avis de l'infame Clodas, ordonna qu'ils fussent tous trois traînés dans un cachot, où ils resteroient jusqu'à ce qu'il eût décidé de leur sort. En vain nos jeunes Chevaliers protesterent de leur innocence, ils ne trouverent aucun défenseur. Malheureusement pour eux, Theseus & le Roi de France étoient allés au devant des secours qui s'approchoient de Constantinople, & qu'Accerès cherchoit à intercepter.

Cette étrange aventure fit grand bruit dans la ville; mais tout ce qu'on en publioit, ne put faire croire au peuple que les jeunes Charbonniers ſe fuſſent rendus coupables d'un auſſi grand crime. Au contraire, elle réveilla la haine des Citoyens contre la Favorite; ils ſe rappelerent que Clodas n'avoit ceſſé de perſécuter leur bonne & vertueuſe Impératrice Oſanne, qu'ils regrettoient ſincérement, & conclurent de là, que cette femme jalouſe & méchante, qui avoit ſacrifié ſa Maîtreſſe à ſon ambition, vouloit perdre les jeunes Chevaliers, dont elle redoutoit la nouvelle faveur. Pendant qu'on s'entretenoit ſourdement de cette affaire, le Charbonnier Regnier vint à Conſtantinople. En arrivant chez ſon Hôte, il apprit avec douleur de quel crime ſes chers éleves étoient accuſés; mais cet homme paſſablement bavard, ainſi que tous ceux de ſon état, ajouta que perſonne ne les croyoit coupables, & qu'on ne craignoit pas de dire que celle qui avoit chaſſé du trône l'Impératrice Oſanne, ſous prétexte d'avoir mis trois monſtres au jour, pouvoit bien tenter de faire périr de jeunes Chevaliers, qui ne ſeroient jamais ni ſes flatteurs, ni ſes complices.

Ce diſcours frappa le bon Charbonnier. Le récit des malheurs d'Oſanne qu'il ignoroit, fit naître dans ſon cœur un de ces heureux preſſentimens, qui quelquefois ſont les avant-coureurs de la vérité. Il compara l'époque de la rencontre qu'il fit de ſes éleves, avec celle des couches de l'Impératrice Oſanne, & ſe reſſouvenant de la magnificence des langes qui les couvroient, il en tira l'induction qu'ils étoient les fils de l'Empereur. Prévenu de cette idée, il vouloit retourner à ſa cabane, & en rapporter ces langes, qui devoient appuyer la dépoſition qu'il alloit faire; mais ayant ſu que Clodas preſſoit le ſupplice des accuſés, il jugea qu'avant de les faire connoître pour les fils de l'Empereur, il étoit néceſſaire de les juſtifier du crime qu'on leur imputoit.

Regnier, dans ſon accoûtrement de Charbonnier, ſe rend au Palais, dans le moment même où Theſeus, le Roi de France, & le Comte de Dampmartin revenoient de leur expédition. Il entre avec eux dans la ſalle où ſe trouvoient alors l'Empereur Gadiffer, & preſque tous les Grands de la Cour, avec la méchante Clodas, & ſon couſin Richer. Le Charbonnier

bonnier tout en larmes, ſe proſterne aux pieds de Gadiffer : » Puiſſant Empereur, » lui dit-il, crains de commettre une » horrible injuſtice, en faiſant périr mes » trois éleves. Ils ſont innocens, & jamais » leur ame n'a pu concevoir un pareil » forfait. Crois-en ma parole & ma foi. » Nos forêts renferment des bêtes féroces, » mais les hommes y ſont vertueux «. Les pleurs qui inondoient ſon viſage, l'empêcherent d'en dire davantage. Gadiffer fait relever le bon Charbonnier, & lui ordonne de s'expliquer plus clairement. Alors Regnier entreprend, en ſtyle groſſier, mais fort, l'apologie de ſes éleves. Il parvient à attendrir l'Empereur lui-même, qui, preſſé par ſa tendreſſe pour ces jeunes Chevaliers, & par les preſſantes ſollicitations de Theſeus en faveur de ſes libérateurs, ordonne que l'on conduiſe les accuſés devant lui. Cet ordre fut un coup de foudre pour la méchante Clodas. » Ils » ont voulu, s'écria-t-elle, empoiſonner » leur Souverain ; ils en ſont convaincus, » & l'on prétend retarder leur ſupplice ! » s'ils ne périſſent, les jours de Gadiffer » ſont en danger..... Ils le feront tou- » jours, dit le Charbonnier en l'inter-

» rompant, tant que cette méchante » femme reſpirera. C'eſt elle qui en veut » à la vie de notre Maître, & ce n'eſt » pas le ſeul crime dont elle s'eſt ren- » due coupable; je puis..... « Clodas, à cette accuſation, entre dans la plus violente colere : elle demande à l'Empereur une prompte vengeance de l'affront qui vient de lui être fait. Le foible Gadiffer demeure immobile, & l'on ne ſait s'il va prononcer l'arrêt de mort du bon Charbonnier, ou s'il permettra qu'on entende ce qu'il a à dire pour faire excuſer ſa hardieſſe. Theſeus, Louis & Dampmartin inſiſtent pour ce dernier parti, &, malgré les cris & les pleurs de la Favorite, l'Empereur conſent que le pauvre Regnier s'explique. Alors il raconte en quel temps & par quel haſard il a trouvé ſes trois éleves dans la forêt; il rappelle l'inſtant des couches de la malheureuſe Oſanne; il parle des langes, qui doivent, ſelon lui, éclaircir ce myſtere d'iniquités, & demande qu'on charge un Officier de les aller chercher dans ſa cabane.

A ce récit, toute l'aſſemblée frémit d'horreur. Theſeus prit ſur lui de faire partir le Meſſager; & voyant que Ga-

differ détournoit les yeux de deſſus Clodas, qui, par ſes larmes, cherchoit à l'attendrir : » Vous devez, lui dit-il, la » juſtice à tous vos Sujets; ſi Clodas eſt » innocente, elle n'a pas beſoin de » réclamer votre protection; mais il faut » que les coupables périſſent «. Cependant, en prononçant ces mots, il n'étoit pas peu embarraſſé par quels moyens on parviendroit à vérifier ou à détruire les deux accuſations intentées contre Clodas, qui ſoutenoit toujours que Regnier étoit un impoſteur ſuſcité par ſes ennemis pour la perdre. A ce nom d'impoſteur, le Charbonnier devient furieux, & propoſe de ſoutenir, les armes à la main, tout ce qu'il vient d'avancer. Ce défi ſurprit étrangement tous les ſpectateurs, car on ſavoit que le Charbonnier n'avoit jamais manié d'autre arme que ſa coignée. Cette marque de courage parut aux Princes une inſpiration divine pour découvrir le coupable; ils conſeillerent à Gadiffer de permettre que le Charbonnier combattît contre le champion que Clodas choiſiroit : » Car, diſoit » Theſeus, il n'eſt pas poſſible que cet » homme qui n'a jamais tenu ni lance, » ni épée, riſque de ſe faire tuer, s'il

» n'eſt pas convaincu de la vérité de » l'accuſation qu'il intente «. Le combat fut donc ordonné pour le lendemain.

Clodas, ainſi forcée de nommer un champion, &, malgré l'inexpérience du Charbonnier, n'en trouvant point parmi ſes flatteurs, fut contrainte d'avoir recours à Richer, qui, preſſé par le trouble de ſa conſcience, ramaſſa en tremblant le gage de ſon adverſaire.

Pendant que ceci ſe paſſoit, on amena au milieu de l'aſſemblée les trois jeunes Chevaliers, & jamais ſcene ne fut plus attendriſſante. Le bon Charbonnier les ſerra dans ſes bras, & mouilla leur viſage de ſes larmes. Il ne pouvoit s'en ſéparer; mais ceux-ci, après lui avoir rendu ſes careſſes, ſe proſternerent aux pieds de l'Empereur, & proteſterent de leur innocence. Le jeune Regnier ſe défendit ſur-tout d'avoir jamais requis d'amour la méchante Clodas; & il le fit avec une telle apparence de candeur, que, ſans le reſpect que l'on avoit pour Gadiffer, tous les ſpectateurs auroient demandé le ſupplice de la Favorite, & la liberté des accuſés. Theſeus prit ces derniers ſous ſa garde, & les conduiſit avec le bon Charbonnier dans ſon appartement.

L'accuſatrice & les accuſés paſſerent bien différemment la nuit qui précéda le jour qui devoit éclairer le combat inégal dont tout Conſtantinople alloit être témoin. Clodas la paſſa déchirée par ſes remords, & les jeunes Chevaliers, ſûrs de leur innocence, l'employerent à montrer au brave Charbonnier comment il devoit ſe ſervir de ſes armes. Le déſir de prouver ce qu'il avoit avancé devant l'Empereur & toute ſa Cour, le rendit ſi docile aux leçons de ſes éleves, qu'au point du jour ils ne douterent point qu'il ne fût en état de vaincre ſon adverſaire; Theſeus même, témoin des progrès du Charbonnier, ne douta point de ſa victoire, & l'aſſura qu'il ſe tireroit avec honneur du combat qu'il avoit demandé.

Au lever du ſoleil, les deux Empereurs, le Roi de France, tous les Seigneurs François, Grecs & Romains, & un peuple innombrable ſe rendirent dans la grande place de Conſtantinople. Selon l'uſage, on conduiſit Clodas & les jeunes Chevaliers dans une maiſon écartée, où ils furent gardés à vue. Pendant que les deux champions, Richer & le Charbonnier, prononçoient les ſermens uſités en pareil cas, & conſentoient que celui des deux

qui ſuccomberoit, fût réputé le coupable, & ſubiroit, ainſi que ſes complices, le ſupplice dû à ſon crime; dans ce moment on vit arriver l'Officier, envoyé par Theſeus pour prendre les langes dont le Charbonnier avoit parlé. On les préſenta à Regnier, qui les reconnut pour être les mêmes qui couvroient les jeunes Chevaliers lorſqu'il les trouva expoſés dans la forêt. On fit alors venir Clodas, qui ne voulut pas convenir qu'elle avoit aidé à en travailler la broderie; néanmoins deux femmes de la malheureuſe Impératrice Oſanne, qu'on preſſa de dire ce qu'elles ſavoient de cette affreuſe aventure, déclarerent que ces langes étoient les mêmes auxquels elles avoient vu travailler leur Maîtreſſe & la perfide Clodas. Quoique ces preuves paruſſent aſſez convaincantes pour prononcer un jugement, les Princes crurent devoir le ſuſpendre juſqu'après l'iſſue du combat.

Avant que d'entrer dans la lice, le Charbonnier embraſſa encore avec tendreſſe ſes trois éleves. Si ſon air ne parut ni noble ni martial aux ſpectateurs, au moins ſembla-t-il effrayant & terrible au coupable Richer. Regnier, ſans trop ſe rappeler les leçons qui lui avoient été don-

nées la nuit précédente, accoutumé à abattre des arbres, traitoit ſon adverſaire comme un Bûcheron traite un chêne qui réſiſte à ſa lourde coignée. Richer, peu fait à ce genre de combat, ſe ſervoit de ſa longue expérience dans l'Art de l'eſcrime, pour échapper aux coups de Regnier, & pour le frapper : mais tout lui fut inutile ; l'adreſſe céda à la force : le champion de Clodas, renverſé & prêt à expirer ſur l'arene, avoua à haute voix, qu'à l'inſtigation de Clodas, il avoit jeté du poiſon dans la coupe de l'Empereur. Cet aveu tranſporta d'une telle colere le courageux Charbonnier, qu'avant que les gardes du champ de bataille fuſſent arrivés pour ſaiſir le coupable Richer, il lui avoit ſéparé la tête du corps. Enſuite, les mains fumantes de ſon ſang, il courut embraſſer de nouveau les jeunes Chevaliers, qui le reçurent avec les témoignages de la plus grande joie. Tous quatre furent conduits par Theſeus aux pieds de l'Empereur Gadiffer. Ce Monarque leur fit connoître combien il étoit ſatisfait de les voir ainſi juſtifiés, & en effet, ſans en pouvoir pénétrer le motif, il avoit conçu pour eux l'amitié la plus tendre.

Clodas, à la réquiſition du Charbon-

nier vainqueur, fut publiquement interrogée. Prête à perdre la vie, elle avoua qu'elle avoit condamné à la mort les trois enfans que l'Impératrice Oſanne avoit mis au jour, & qu'ayant reconnu ces trois victimes de ſa jalouſie dans les trois libérateurs de Theſeus, elle avoit imaginé, pour les perdre, de faire jeter du poiſon dans la coupe de l'Empereur, ne doutant pas qu'on imputeroit ce crime à ces jeunes Chevaliers. Gadiffer recula d'horreur à cet effroyable aveu, & n'ayant pas la force de condamner ſa Favorite, il ſe retira, & en laiſſa le ſoin à ſon pere. Theſeus auſſi-tôt envoya la coupable Clodas au ſupplice : ſa tête fut ſéparée de ſon corps, & les deux parties furent jetées au feu.

Effaçons de notre ſouvenir ces ſcenes d'horreur, & occupons-nous d'objets plus agréables, & qui rendent le calme à notre ame. Gadiffer fit élever dans la place, ſur laquelle ſon Palais étoit ſitué, un ſuperbe trône; & là, en préſence de l'Empereur de Rome, du Roi de France, & de tous ſes Barons, il fit venir les trois jeunes Chevaliers, & les préſenta comme ſes fils & ceux de l'Impératrice Oſanne, au peuple aſſemblé. Ayant fait approcher

le bon Charbonnier Regnier, il le remercia publiquement des ſoins qu'il avoit pris des enfans de ſon Souverain, & le récompenſa comme il méritoit.

La joie de Gadiffer auroit été complette, ſi, en retrouvant ſes trois fils, il avoit pu en même temps embraſſer leur malheureuſe mere, qu'il avoit traitée avec tant d'indignité, & dont il ignoroit le ſort. Il ſe promit bien de preſſer la fin de la guerre, &, auſſi-tôt qu'elle ſeroit terminée, d'aller lui-même chercher ſon épouſe, dût-il parcourir toute la terre.

Cependant les Infideles étoient toujours campés devant Conſtantinople, & n'attendoient que de nouvelles troupes pour en recommencer le ſiége. Un Courrier, dépêché d'Antioche par un Général des troupes d'Accerès, vint informer ce Prince, que le Roi de Syrie, ſon oncle, qu'il avoit laiſſé pour réduire cette place, après avoir donné la mort au Roi Calidas, avoit été tué lui-même, mais que ce malheur n'avoit pas empêché les troupes d'Accerès de s'emparer d'Antioche, & de remettre la plus grande partie du Royaume ſous ſon obéiſſance. Par ces avantages & la mort de ſon oncle, Accerès rentroit en poſſeſſion de ſes anciens Domaines, &

devenoit Souverain de toute la Syrie & de l'*Inde Majoure*, dont, dit le Romancier, Jéruſalem étoit la Capitale. Quoiqu'Accerès fût fâché de ne pas recevoir de renforts, cette nouvelle lui rendit l'eſpoir qu'il avoit conçu de ſoumettre Conſtantinople, & il fit partir ſur le champ le Courrier, avec ordre de faire embarquer auſſi-tôt les troupes qui avoient ſervi à réduire la ville d'Antioche. Mais les Chrétiens ne donnerent pas le temps à ce ſecours d'arriver ; ils forcerent les Infideles à combattre, & les défirent complétement. Les trois fils de Gadiffer ſe ſignalerent beaucoup dans cette bataille. Deux fois ils arracherent leur pere & leur aïeul des mains des ennemis ; mais malheureuſement Regneſſon, emporté par ſon courage, ayant été entouré par un nombreux corps de Syriens, fut fait priſonnier & conduit à Accerès, comme il fuyoit & regagnoit à la hâte ſes vaiſſeaux.

Quelle fut la douleur de Theſeus, de Gadiffer, & des Princes Regnier & Regnault, lorſqu'on s'apperçut que Regneſſon n'étoit pas rentré dans Conſtantinople avec les troupes victorieuſes ! On le chercha inutilement parmi les morts, &, ne le trouvant pas, on ne put douter

qu'il n'eût été fait priſonnier. Gadiffer & ſes deux fils firent ſerment de porter le fer & la flamme dans les Etats du Roi d'Antioche, & de ne lui accorder la paix qu'au prix de la liberté de Regnaſſon. L'Empereur de Rome & le Roi de France offrirent leurs ſecours pour mettre à fin cette juſte entrepriſe.

Tandis que les Grecs raſſembloient des vaiſſeaux pour paſſer en Syrie, Accerès y reconduiſoit les débris de ſon armée. Lorſqu'il fut débarqué, au lieu de prendre le chemin d'Antioche, il dirigea ſa route du côté de Jéruſalem, où il avoit deſſein de ſe faire couronner, & de recevoir le ſerment de ſes nouveaux ſujets. En chemin il apprit que Nivellon, Amiral de Syrie, & parent du feu Roi, quoiqu'à un degré plus éloigné qu'Accerès, venoit de s'emparer de ſon trône, & levoit des troupes pour ſoutenir ſon uſurpation. Surpris de cette fâcheuſe nouvelle, il s'arrêta au lieu où il ſe trouvoit; il y fit camper ſes troupes, & députa à Nivellon pour le ſommer de lui rendre ſes Etats. Ce n'étoit pas l'intention de l'Uſurpateur; mais afin de mettre quelque apparence de juſtice dans ſes procédés, il répondit à Accerès, qu'étant comme lui parent du dernier

Roi de Syrie, il ſe croyoit, autant que lui, en droit de lui ſuccéder; mais qu'il conſentoit qu'un combat décidât de la légitimité de leurs prétentions; qu'il pouvoit choiſir un champion; que pour lui il ſoutiendroit lui-même ſa cauſe, & que celui des deux à qui la victoire ſeroit favorable, conſerveroit la couronne de Syrie, ou l'acquerroit à ſon Maître. Nivellon croyoit n'avoir rien à redouter en faiſant cette propoſition, car il paſſoit pour le plus fort, le plus brave, & le plus adroit Chevalier de la Syrie, & jamais il n'avoit été renverſé.

Accerès fut indigné de cette réponſe, & il ne l'eût pas acceptée, ſans le conſeil d'un vieux Chevalier, qui, ayant vu combattre le jeune Regneſſon dans la derniere bataille devant Conſtantinople, propoſa à ſon Maître de le prendre pour ſon champion, avec promeſſe de lui accorder la liberté s'il revenoit vainqueur. Accerès goûta cet avis; il fit venir Regneſſon, & lui fit part de ce qu'il avoit projeté. Le jeune Chevalier, brave, généreux, & qui ne cherchoit que l'occaſion de ſe ſignaler, crut que la fortune lui en préſentoit une bien glorieuſe, en remettant à ſon courage la vengeance d'un Roi légi-

time, à qui un Uſurpateur vouloit enlever la couronne. Loin de ſe faire prier, il remercie Accerès de l'honneur qu'il lui fait de le nommer ſon champion, &, revêtu de ſuperbes armes que lui donne le Roi de Syrie, il ſe rend à Jéruſalem.

Le deſſein de Regneſſon n'étoit pas de s'annoncer d'abord pour le champion d'Accerès ; il ſe préſente aux gardes, qui l'arrêtent à la porte de la ville, comme un Chevalier François qui déſire viſiter les Saints lieux. A titre de Pélerin on lui fait payer un aſſez fort tribut, & on le laiſſe entrer. Ne ſachant où ſe retirer la premiere nuit, il s'informe s'il n'y a pas quelque retraite affectée aux Pélerins. Un vieillard lui apprend que, près du Temple de Jéruſalem, demeure une Dame Chrétienne, dont la maiſon depuis long-temps ſert d'aſile à tous ceux de ſa Religion, & qu'il peut en aſſurance s'y préſenter. Si nos Lecteurs veulent bien ſe rappeler ce que nous avons dit de la retraite de l'Impératrice Oſanne à Jéruſalem, ils reconnoîtront dans cette charitable Dame, la victime de la jalouſie & des calomnies de la méchante Clodas.

La mere & le fils, ſans pouvoir ſoupçonner les liens du ſang qui les attachoient

l'un à l'autre, éprouverent en ſe voyant un attendriſſement dont ils ne furent pas maîtres. Oſanne attribua ce mouvement intérieur au plaiſir de voir, pour la premiere fois, un de ſes compatriotes ; car Regneſſon, ſans lui apprendre qu'il étoit fils de l'Empereur Gadiffer, lui dit qu'il tenoit un rang diſtingué à la Cour de ce Monarque. Dans la converſation, Oſanne, qu'on n'appeloit à Jéruſalem que la belle & bonne Chrétienne, s'informa avec une ſorte de crainte de ce qu'on diſoit à Conſtantinople de la malheureuſe Impératrice de Grece ; & pour rendre plus naturelle ſa curioſité, elle fit au beau Pélerin la fauſſe confidence, qu'elle avoit été attachée à cette Princeſſe juſqu'au temps de ſon exil.

Le fils de Gadiffer raconta avec complaiſance à ſon hôteſſe tout ce qui venoit de ſe paſſer à Conſtantinople pour la juſtification de l'Impératrice Oſanne : il lui apprit le ſupplice de Clodas, ne lui cacha rien de tous ſes crimes, qui firent ſouvent frémir la belle Chrétienne, ſur-tout dans les momens où ſes trois fils furent expoſés dans la forêt, & enſuite accuſés d'avoir voulu empoiſonner l'Empereur, & lui exalta le courage du bon Charbonnier,

à qui les trois Princes avoient tant d'obligations. Vingt fois, pendant ce diſcours, les yeux d'Oſanne s'étoient mouillés de larmes ; mais elle fut aſſez maîtreſſe de ſa ſenſibilité, pour ne rien laiſſer échapper qui pût faire naître au jeune Chevalier aucun ſoupçon de ce qu'elle étoit. Avant d'ajouter une foi entiere au récit qu'elle venoit d'entendre, elle crut qu'il étoit de la prudence d'en recevoir la certitude par plus d'une bouche.

Plus Regneſſon voyoit ſa mere, & plus il ſe ſentoit de diſpoſition à lui accorder toute ſa confiance ; & Oſanne à chaque moment redoubloit d'intérêt & d'amitié pour lui. Après quelques jours de repos, il lui confia le ſujet de ſon voyage, & les propoſitions qu'il avoit ordre de faire à l'Uſurpateur. Oſanne étoit fort conſidérée à la Cour de Jéruſalem ; elle voulut y accompagner notre jeune Chevalier, & le préſenta elle-même à Nivellon, qui accepta le défi, & envoya auſſi-tôt des Ambaſſadeurs à Accerès pour régler les conditions du combat. Il fut arrêté entre les deux Rois, que le vainqueur demeureroit Maître du Royaume de Syrie.

Comme le combat ne devoit avoir lieu qu'au bout d'un mois, la vertueuſe

Oſanne, & les Templiers qui étoient voiſins de ſa maiſon, conſeillerent à Regneſſon de ſe retirer auprès du Roi Accerès, dans la crainte que s'il réſidoit plus long-temps à Jéruſalem, l'Uſurpateur n'employât des aſſaſſins pour ſe défaire d'un adverſaire dangereux. Il ſuivit ce conſeil, & prit congé d'Oſanne, qui ne le vit pas partir ſans le plus tendre regret : il fut reçu par Accerès, non comme un priſonnier, ou le fils d'un ennemi, mais comme un Prince généreux, qui vouloit expoſer ſa vie pour venger un Roi opprimé.

Pendant le ſéjour que Regneſſon avoit fait à Jéruſalem, Florinde, Dame de Rohais, jeune Princeſſe charmante, ſœur d'Accerès, étoit arrivée au camp des Syriens, & avoit amené à ſon frere un puiſſant ſecours d'hommes & de vivres. Le fils de Gadiffer, devenu, par les circonſtances, le Favori du Roi, ſe trouva dans l'obligation de faire ſa cour à Florinde. Il la vit ſouvent, & prit pour elle le plus violent amour ; la belle Florinde ne fut point inſenſible aux proteſtations que lui fit Regneſſon de n'aimer jamais qu'elle, & bientôt ces deux Amans furent d'accord.

Le camp d'Accerès avoit été poſé peu loin de la mer ; tout y étoit tranquille dans

dans l'attente du combat qui devoit décider à qui la couronne de Syrie reſteroit, & l'on croyoit n'avoir rien à redouter des Grecs.

Cependant les Empereurs Gadiffer, Theſeus, le Roi Louis, le Comte Aſſaillant, & les deux freres de Regneſſon s'étoient embarqués avec l'élite de leur armée, & voguoient à pleines voiles vers les côtes de Syrie, dans l'eſpérance de forcer Accerès à leur rendre ſon priſonnier. Ils arrivent, effectuent leur deſcente ſans aucun obſtacle pendant une nuit obſcure, & tombent avec tant d'impétuoſité ſur les Syriens plongés dans le ſommeil, qu'ils en maſſacrent la plus grande partie, & mettent le reſte en fuite. Accerès, ſans ſavoir quels ennemis il a à combattre, s'arme avec précipitation, & tente de raſſembler auprès de lui quelques ſoldats; mais c'eſt vainement; il eſt auſſi-tôt enveloppé, &, pour ſauver ſa vie, il ſe voit dans la néceſſité de rendre ſon épée à Gadiffer lui-même. Après cette étonnante victoire, les Grecs n'ayant point trouvé Regneſſon, & ſe perſuadant qu'il avoit été la victime de la fureur du Roi de Syrie, ſe rembarquerent, & ordonnerent à leurs Pilotes de cingler vers l'Italie. Dans le voyage, Accerès apprit aux deux Empereurs que

le brave Regneſſon n'étoit point mort ; mais il leur laiſſa ignorer le combat qu'il devoit livrer à l'Amiral de Syrie, pour lui conſerver la couronne de ce Royaume.

Nous ſommes ici contraints de demander grace à nos Lecteurs pour l'abſurde récit que nous venons de faire d'après le Romancier qui nous ſert de guide. Ce qui va ſuivre n'eſt ni moins extravagant ni moins ſingulier ; mais ces événemens tiennnent tellement au corps de l'Ouvrage, que ce ſeroit le mutiler que de les retrancher.

Les Princes Grecs, après une traverſée heureuſe, abordent à Civita-Vecchia ; & ſe rendent auſſi-tôt à Rome, où ils comptoient trouver l'Impératrice Flore. Cette Princeſſe en étoit partie peu de temps auparavant pour conduire en France un ſecours de troupes à la Reine Bauldour, aſſiégée dans la ville de Melun par Gaufroi, Roi de Friſe, parent de ce Lambert Duc d'Anjou, dont nous avons rapporté les trahiſons dans la premiere Partie de ce Roman. Cette étrange nouvelle hâta le retour du Roi Louis dans ſes Etats ; Theſeus & Gadiffer voulurent le ſuivre & l'aider à exterminer ſes ennemis. Un grand nombre de Romains ſe joignirent aux Grecs, & l'armée ſe mit en marche

vers les frontieres de la France. Avant de partir, l'Empereur Gadiffer remit ſon priſonnier Accerès à la garde de S. Boniface, qui occupoit alors le ſiége Pontifical.

Tandis que ces Héros ſe ſignalent par les plus grands exploits, & qu'ils emploient leur courage à remettre le Roi Louis ſur ſon trône, retournons en Syrie auprès du jeune Regneſſon & de la Dame de Rohais, dont les aventures ne ſont pas les moins intéreſſantes de ce Roman. L'attaque imprévue des Grecs avoit jeté une telle confuſion dans le camp des Syriens, qu'aucun corps ne put ſe former pour s'oppoſer à l'ennemi. Regneſſon s'étant levé à la hâte, courut à la tente de la ſœur d'Accerès pour lui offrir ſes ſecours. » Mon frere vient d'être tué, lui » dit-elle; ſi vous m'aimez, ſauvez-moi » de la fureur des Barbares qui viennent » de l'immoler, & qui ne peuvent être » que les Soldats vendus à l'Uſurpateur » Nivellon «. Auſſi-tôt Regneſſon raſſemble quelques Guerriers; il en fait un grouppe, au milieu duquel il place la Dame de Rohais, & la conduit ſans obſtacle dans la fortereſſe dont elle portoit le nom. Lorſque le ſoleil commença à éclairer l'horizon, les Syriens épars dans

la campagne, n'ayant plus d'ennemis à leur pourſuite, s'arrêterent, & quelques-uns tenterent de regagner le camp. Ils n'y apperçurent que des monceaux de cadavres & des bleſſés. Ils interrogerent ces derniers, qui leur dirent, que ceux qui venoient de les attaquer s'étoient déjà retirés. On chercha le corps d'Accerès parmi les morts, & il ne fut point trouvé; on envoya à la découverte, & l'on ne rencontra aucun ennemi : enfin l'on pouſſa les recherches juſqu'aux environs de Jéruſalem, & l'on apprit avec le plus grand étonnement, que les troupes de Nivellon étoient reſtées tranquilles ſur la foi de la treve arrêtée entre l'Uſurpateur & le Roi de Syrie. On fit des réflexions ſur tous ces rapports, & l'incertitude qu'ils laiſſerent dans les eſprits, les remplit de trouble & d'épouvante.

Le Roi Accerès ne reparoiſſant point au bout de quelque temps, on ne douta plus de ſa mort; & la couronne de Syrie étant de droit dévolue à la Dame de Rohais, elle offrit à Regneſſon de la partager avec lui, s'il vouloit l'aider à l'affermir ſur ſa tête. » Répondez à l'amour que j'ai pour » vous, lui dit-elle; acceptez ma main, » ſoyez mon époux, & je me fais Chré-

» tienne. Combattez Nivellon, l'amour » ſoutiendra votre courage, & la mort de » l'Uſurpateur aſſurera mon bonheur & » le vôtre «. Quel eſt l'Amant qui refuſe un trône & la main de la beauté qu'il aime ? Regneſſon embraſſa mille fois les genoux de la Dame de Rohais, & vola à Jéruſalem, pour apprendre ce qu'on y penſoit depuis que la nouvelle de la mort d'Accerès s'y étoit répandue. Il ſut que les ſentimens y étoient partagés ; quelques-uns penchoient pour Nivellon, dont les droits à la couronne étoient préférables, diſoient-ils, à ceux d'une femme. Celle-ci avoit auſſi ſes partiſans : mais enfin il fut décidé que le combat auroit lieu, & que la couronne appartiendroit à la Dame de Rohais, ſi ſon champion en ſortoit vainqueur.

Sur l'invitation des Syriens, la ſœur d'Accerès ſe rendit à Jéruſalem avec un cortege nombreux & brillant. Regneſſon l'y accompagna, armé comme un ſimple Chevalier ; car, quoique la Dame de Rohais n'ignorât pas que ſon Amant étoit fils de l'Empereur de Grece, il avoit exigé d'elle de taire ſa naiſſance, même à la belle & bonne Chrétienne (Oſanne) qu'il lui préſenta comme une Dame pieuſe, à qui il étoit intimement attaché, & à qui il avoit les

plus grandes obligations. Oſanne pouvoit avoir alors environ trente-ſix ans ; & , quoique réellement belle & pleine de graces naturelles , ſa modeſtie inſpiroit plutôt le reſpect qu'elle ne pouvoit faire naître la tendreſſe : ainſi la Dame de Rohais , dans la fleur du bel âge , n'eut aucune jalouſie de l'empreſſement que Regneſſon témoignoit à faire tout ce qui pouvoit plaire à Oſanne ; Florinde voulut en faire ſon amie , & s'appliqua à mériter ſon eſtime & ſon amitié.

Le jour du combat étant arrivé , la place où il devoit ſe donner fut dès le matin couverte d'un peuple innombrable. Les plus grands Seigneurs de la Syrie s'y rendirent , & la belle Florinde & la ſage Oſanne ſe placerent ſur un échafaud très-orné , qui exprès avoit été élevé pour elles. Regneſſon & l'Amiral de Syrie parurent enſuite , & ſe ſaluerent avec beaucoup de courtoiſie. Les Juges du camp leur firent prononcer le ſerment de combattre en bons & loyaux Chevaliers , & de ſe ſoumettre à la loi impoſée au vaincu , qui étoit de renoncer à toutes prétentions à la couronne de Syrie. Après ces cérémonies , la barriere fut ouverte , & les deux champions commencerent un furieux com-

bat, où la victoire fut long temps & vaillamment disputée. En effet, ces deux Chevaliers étoient égaux en force, en valeur, en adresse ; mais enfin Regnesson l'emporta. Son adversaire blessé, renversé sur l'arene, fut dans la cruelle nécessité de lui demander la vie. Regnesson la lui accorda généreusement, & le vaincu protesta, quoiqu'à regret, en présence de toute l'assemblée, qu'il renonçoit à toutes ses prétentions à la couronne de Syrie. Il s'éloigna aussi-tôt du champ de bataille, & Florinde rentra dans Jérusalem, où les citoyens la reconnurent pour leur Reine, & lui prêterent serment de fidélité.

La nouvelle Reine n'avoit désiré cette suprême dignité que pour placer son Amant sur le trône ; mais la différence des Religions sembloit s'opposer à ses désirs. Elle appela auprès d'elle la sage Osanne & Regnesson, & dans ce conseil secret il fut résolu que le fils de Gadiffer feindroit publiquement d'être Mahométan, & qu'il épouseroit Florinde suivant les usages de cette Religion ; mais qu'avant cette cérémonie, la Reine se rendroit secrétement dans la maison de la belle Chrétienne, qu'elle y seroit instruite des grandes vérités du Christianisme, & qu'elle y

recevroit le baptême par les mains d'un Prêtre attaché aux Templiers. Tout cela fut exécuté ſans que perſonne en ſoupçonnât le myſtere. Enſuite Florinde, ayant fait convoquer une aſſemblée générale des Grands de l'Etat, & du peuple de Jéruſalem, elle leur annonça que ſa ſûreté perſonnelle & celle de ſon Royaume exigeoient qu'elle choisît un époux, & que la reconnoiſſance lui preſcrivoit de donner ſa main au Héros qui lui avoit conſervé le trône, & qui étoit Mahométan comme elle. (Nous ne concevons pas trop comment Regneſſon, qui étoit arrivé comme Pélerin dans la ville de Jéruſalem, qui s'étoit réfugié dans l'Hoſpice de la belle Chrétienne, pouvoit paſſer pour Mahométan; mais le Romancier le dit, & nous ne nous ſommes point engagés à corriger ſes abſurdités). Quoi qu'il en ſoit, le choix de la Reine fut généralement approuvé; elle fut couronnée avec pompe, ſes noces furent enſuite célébrées ſuivant le rit de la Loi Muſulmane, & elle eut la ſatisfaction de poſer elle-même la couronne ſur la tête de ſon époux.

Les Syriens comptoient vainement ſur les avantages de la paix que leurs nouveaux Souverains cherchoient à leur procurer.

Pendant qu'ils ſe livroient à la joie, un nouvel orage ſe formoit ſur leur tête, & menaçoit de les accabler. Nivellon, qui s'étoit, après ſon honteux combat, refugié chez le Roi de Damas, peu fidele à ſes promeſſes, avoit perſuadé à ce Prince de l'aider à reconquérir le Royaume de Syrie. Pour le lier plus intimement à ſes intérêts, il conſentoit au démembrement de quelques Provinces en ſa faveur, & le Roi de Damas avoit ſaiſi ce moyen d'augmenter ſes Etats, & de ſatisfaire ſon ambition. Les deux alliés aſſemblerent tout ce qu'ils purent de troupes, & ſe mirent en marche vers Jéruſalem, dont ils méditoient de faire le ſiége. Le brave Regneſſon avoit heureuſement été averti de leur deſſein. Il commença par réparer les fortifications de Jéruſalem; & ayant pourvu la ville de vivres pour pluſieurs mois, il manda toutes les troupes de la Principauté de Rohais; & avec celles qui étoient déjà ſous ſes ordres, il fut au devant de ſes ennemis, & remporta ſur eux un avantage conſidérable; mais il ne put les empêcher de former le ſiége de Jéruſalem, qu'un puiſſant renfort qui leur arriva leur permit de continuer.

Nos Lecteurs n'ont certainement pas

oublié le brave Charbonnier Regnier, & ont peut-être été fâchés de n'en plus entendre parler. Nous allons, avec l'aide du Romancier, dont nous ſuivons le récit pas à pas, le faire reparoître avantageuſement ſur la ſcene. Regnier, comme nous l'avons vu, avoit deux fois volé au ſecours de ſes chers éleves; mais, par un caprice du ſort, nous allons le voir au nombre de leurs ennemis, & combattre contre ſon cher Regneſſon. Depuis longtemps il ignoroit ce qu'étoient devenus les fils de Gadiffer; il les croyoit en France avec les Empereurs de Grece & de Rome. Sa femme venoit de mourir, il s'ennuyoit de l'inaction dans laquelle il vivoit, & forma le projet de faire le voyage de Jéruſalem. Il faut expliquer les ſingulieres raiſons qui l'y déterminerent.

Pendant trente ans de mariage, notre bon Charbonnier n'avoit pas toujours vécu en trop bonne intelligence avec ſa femme; chaque jour voyoit naître entre eux quelque nouvelle diſpute. Mari bourru, emporté, & femme aigre & opiniâtre, vivent difficilement en paix: d'ailleurs, n'ayant aucun vice réel ni l'un ni l'autre, la réconciliation ſuivoit de près la rupture. Le bon Charbonnier, privé de ſon épouſe, ſa

mit dans la tête que l'humeur qu'il avoit ſouvent eue contre elle pourroit mériter à la pauvre femme quelques châtimens dans l'autre monde, qu'elle pourroit revenir lui demander des prieres, & il jugea qu'un voyage fait à Jéruſalem à ſon intention, aideroit beaucoup au repos de ſon ame. Dans cette perſuaſion, il ſe revêt de l'habit de Pélerin, s'embarque, & arrive dans un port de Syrie. Ceux à qui il s'informe du chemin qui conduit à Jéruſalem, lui apprennent que cette ville, poſſédée par les Infideles, éprouve toutes les horreurs d'un ſiége, & que c'eſt le Roi de Damas qui emploie les plus grands efforts pour s'en emparer. A cette nouvelle, le Charbonnier, qui penſe qu'il n'y a que des Chrétiens qui puiſſent aſſiéger Jéruſalem & tâcher de reprendre cette cité ſainte ſur les Mahométans, croit faire l'acte le plus méritoire en allant offrir ſes ſervices au Roi de Damas & à ſon allié Nivellon. Hélas ! il ignore que c'eſt contre l'aimable Regneſſon qu'il va propoſer de combattre !

Regnier pénetre dans le camp des aſſiégeans, & demande à parler au Général. On le conduit à la tente du Roi ; il ſe préſente à lui avec cette hardieſſe qu'inſpire

la force & la ruſticité; & d'un ton effrayant: » Prince, lui dit-il, je viens t'offrir mon » bras, & je veux t'aider à renverſer tes » ennemis. Je ne te demande pour récom- » penſe des ſervices que je te rendrai, que » d'affranchir les Chrétiens de tous *trua-* » *ges* «. La voix forte du Charbonnier, ſa mine terrible, ſes yeux menaçans & pleins de feu intimiderent tellement tous ceux qui entendirent cette courte harangue, que le Roi de Damas, ſurpris lui-même d'une pareille audace, aima mieux accepter les ſervices de cet homme extraordinaire, que de riſquer qu'il fût les offrir à ſes ennemis. Il fut fêté, careſſé; & comme il ne parloit que de donner des preuves de ſon courage, on lui apporta de ſuperbes armes; mais il les rejeta avec mépris, en diſant, qu'accoutumé dans ſa forêt à ne ſe ſervir que d'une hache, il ne demandoit qu'une arme ſemblable pour mettre en pieces les ennemis. On ſe ſouvint que dans les magaſins du Roi il y en avoit une ſi lourde, qu'à peine pouvoit-elle être ſoulevée par deux hommes. On l'apporta, & Regnier la mit ſur ſon épaule avec autant de facilité qu'un enfant y place une petite baguette. Ce trait de force inſpira au Roi de Damas & à Nivellon beaucoup de confiance

dans les propos du Charbonnier, que d'abord ils avoient pris pour de la forfanterie. Notre ruſtique Héros étoit expéditif; il annonça qu'il prétendoit dans la journée eſſayer ſa bonne hache. Le Roi de Damas ne voulant pas laiſſer refroidir l'ardeur de ce nouveau Guerrier, fit ranger ſes troupes en bataille, & elles furent bientôt attaquées par celles de Jéruſalem. Le Charbonnier, la tête couverte d'un heaume, & ſa hache en main, fit un carnage affreux des ſoldats de Regneſſon. Ce jeune Roi, furieux de ſe voir arracher la victoire par un ſeul combattant, ſe fait jour juſqu'à lui; mais, malgré tous les efforts de ſon courage, renverſé de ſon cheval, il eſt forcé de ſe rendre au terrible Charbonnier, qui le conduit au camp du Roi de Damas.

Les troupes de Jéruſalem, ſe voyant privées de leur Chef, rentrerent avec précipitation dans la ville. La priſe de Regneſſon étant auſſi-tôt parvenue au Palais, Florinde & Oſanne ſe livrerent à la douleur la plus vive, & tous les citoyens furent plongés dans la déſolation. On ſe hâta d'aſſembler le Conſeil, pour délibérer ſur le parti qu'il y avoit à prendre dans une conjoncture auſſi fâcheuſe; mais on

ne s'arrêta à aucuns moyens capables de réparer cette perte.

Tandis qu'à Jéruſalem tout étoit dans la confuſion, le camp du Roi de Damas retentiſſoit des louanges que l'on donnoit au brave Charbonnier. Cet homme groſſier y paroiſſoit peu ſenſible, & pour tout remercîment, on l'entendoit dire : » Tant » mieux, ſi cela vous plaît ; mais je ne » l'ai pas fait à votre intention ; & le pé- » lerinage que j'ai entrepris a été ſeule- » ment pour ſoulager l'ame de ma pauvre » femme. Si les portes de Jéruſalem m'euſ- » ſent été ouvertes, certainement je ne » me ſerois pas donné la peine de com- » battre ce jeune Chevalier ; & juſqu'à ce » qu'on me laiſſe entrer dans la ville, je » tuerai tous ceux qui me diſputeront le » paſſage «.

Cependant l'infortuné Regneſſon fut conduit à la tente du Roi de Damas. En y arrivant, il ôta ſon caſque, que juſqu'à ce moment il avoit gardé. Le Charbonnier l'enviſage, le reconnoît, pouſſe un cri effrayant, & ſe jette dans ſes bras. Le fils de Gadiffer ne peut méconnoître celui qui deux fois lui a conſervé le jour, & lui rend careſſes pour careſſes. Tous les ſpectateurs reſtent interdits, & attendent en

ſilence le dénouement de cette étrange aventure. *Malheureux ! qu'ai je fait !* s'écrie le Charbonnier ; enſuite tombant aux genoux de Regneſſon, il le conjura de lui pardonner ſa mépriſe. Le Roi de Damas prit alors la parole, & dit au vieux Regnier, que puiſqu'il paroiſſoit s'intéreſſer à ſon priſonnier, il conſentoit à lui accorder la vie ; mais à condition que le Roi de Jéruſalem s'engageroit par ſerment à ne point tenter de s'échapper, & que lui, brave Pélerin, continueroit à combattre dans ſon armée juſqu'à la réduction de la ville. » Quels ordres me donnes tu, dit le Char- » bonnier en jetant un regard furieux » ſur le Roi de Damas ? je combattrai » pour le parti le plus juſte ; & je ſaurai » bien te forcer à reſpecter les jours de » ce cher priſonnier «. Il eſt aſſez étonnant qu'un ſeul homme en imposât tellement à toute une armée, que le Roi de Damas n'oſât ni le faire arrêter, ni même riſquer, par des reproches, de redoubler ſa colere. Il ordonna que le priſonnier fût conduit dans une tente proche de la ſienne, & permit au vieux Regnier de l'y accompagner. C'eſt ſur la foi du Romancier que nous rendons compte de ces abſurdes circonſtances.

Lorſque Regneſſon & le bon Charbonnier ſe virent ſeuls, ils laiſſerent éclater tous les ſentimens d'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre; enſuite ils ſe rendirent compte de tout ce qui leur étoit arrivé depuis leur ſéparation. Regneſſon ne laiſſa pas ignorer à ſon pere adoptif ſon mariage avec la belle Florinde, qui l'avoit porté ſur le trône de Syrie, & il l'engagea, puiſqu'on le laiſſoit libre, à ſe dérober du camp dans la nuit même, & à aller prendre la défenſe de la ville de Jéruſalem.

Ce ne fut pas ſans peine que le vieux Regnier abandonna ſon cher Prince; mais il crut devoir lui obéir, pour réparer au moins en quelque ſorte la faute involontaire qu'il avoit commiſe en le faiſant priſonnier. Il profita de l'obſcurité de la nuit & du moment où les ſoldats, plongés dans l'ivreſſe, étoient preſque tous endormis. Au point du jour il eſt aux portes de Jéruſalem, & s'annonce aux gardes comme un Meſſager dépêché par Regneſſon. Auſſitôt on le conduit devant la Reine, qui dans ce moment pleuroit avec la belle Chrétienne, la perte de ſon époux. Les diſcours du Charbonnier, quoique groſſiers & peu meſurés, apporterent quelques conſolations

conſolations à ces vertueuſes Dames, & leur eſpérance ſembla renaître par les aſſurances qu'il leur donna, que bientôt il ſauroit leur rendre un Prince que ſa féroce valeur leur avoit enlevé. Sur le champ la Reine mande tous ſes Généraux, le courageux Pélerin eſt nommé le Chef de l'armée, & Bucifault, Sénéchal de Jéruſalem, jeune & vaillant Chevalier, conſent de combattre ſous ſes ordres.

Notre Charbonnier ne veut pas laiſſer refroidir l'ardeur que ſa préſence inſpire aux troupes, qui ſont déjà raſſemblées ſur la place, & qui brûlent de réparer l'affront qu'elles ont reçu la veille : on ſort en bon ordre de la ville. Les ennemis, qui ſe ſont apperçus de la fuite du Pélerin, & qui voient l'armée de Jéruſalem s'avancer vers leur camp, en ſortent, & ne doutent point qu'ils ne marchent à une victoire certaine. Pour cette fois elle ſe décida en faveur de la bonne cauſe. Regnier, armé de ſa hache, moiſſonna autant de ſoldats qu'il s'en préſenta devant lui. L'Uſurpateur Nivellon l'approche, & tente de lui reprocher ſa fuite. Le Charbonnier ne lui répond que par un coup de hache, qui lui ſépare la tête du corps. Le Roi de Damas veut tenter de rallier ſes

troupes qui fuient de toutes parts, mais c'eſt vainement; il eſt entraîné; & abandonnant ſon camp, il ſe trouve heureux de regagner le chemin de Damas, où il conduit ſon priſonnier, & où les débris de ſon armée viennent le rejoindre. Ce fut ainſi que par le courage du brave Charbonnier, la ville de Jéruſalem ſe trouva délivrée d'un ſiége qui avoit duré pluſieurs mois.

Ces ſuccès venoient d'apporter de grands avantages à cette ville, mais ils n'étoient pas capables d'adoucir la douleur de Florinde; ſon bonheur étoit attaché à la délivrance de Regneſſon, dont Regnier promit de s'occuper ſérieuſement.

Nous avons dit un peu plus haut, que la Reine avoit remis le commandement de ſes troupes au Sénéchal Bucifault, en qui elle avoit la plus intime confiance. Ce jeune Guerrier paroiſſoit la mériter par ſes talens militaires, & par le zele qu'il témoignoit pour le ſervice de ſa Souveraine. Juſqu'au moment de la captivité de Regneſſon, Jéruſalem put ſe flatter d'avoir en lui un défenſeur prêt à verſer ſon ſang pour elle, ſans autre objet que celui de remplir les devoirs d'un bon patriote; mais après le fatal combat où le Roi de Jéruſalem perdit

ſa liberté, Bucifault changea de conduite, & non ſeulement il laiſſa appercevoir le perfide deſſein de ſe placer ſur le trône, mais même l'amour le plus violent pour la belle Florinde. Dans les circonſtances embarraſſantes où l'on ſe trouvoit alors, la Reine avoit accordé la libre entrée de ſon appartement au Sénéchal; Bucifault en profitoit ſouvent ſous divers prétextes. Un jour qu'il la trouva ſeule, il oſa lui faire l'aveu de ſon téméraire amour, en lui repréſentant qu'il ne ſeroit pas poſſible de délivrer Regneſſon, qui peut-être déjà avoit été la victime de la barbarie du Roi de Damas. Il ajouta que la Reine, pour conſerver ſa couronne, devoit la partager avec lui; & ſe jetant à ſes genoux, bientôt après il voulut la ſerrer dans ſes bras. Florinde, effrayée de cette audace, fit un cri, & le repouſſa avec horreur. Dans ce moment, le Charbonnier entroit chez la Reine; il entend ce cri, il preſſe ſa marche, & l'attitude où il trouve Bucifault ne lui laiſſe aucun doute ſur ſon coupable deſſein; auſſi ne balance-t-il point à punir l'inſolent de ſa témérité. Un coup de poing qui lui fait ſauter quelques dents, le jette ſur le carreau; & le malheureux, déſeſpéré d'avoir eu un ſi

redoutable témoin de ſon attentat, fuit & ſe dérobe précipitamment aux nouveaux coups que le Charbonnier lui prépare. Cette façon de punir un téméraire n'eſt pas bien noble, mais elle eſt sûre, ſur-tout étant employée par un homme auſſi fort & auſſi ruſtique que Regnier.

Florinde ne crut pas devoir ébruiter cette aventure; elle engagea le Charbonnier à garder le ſilence. Il obéit, quoiqu'avec chagrin; car ſon groſſier bon ſens lui fit dès ce moment ſoupçonner que Bucifault, ayant fait une tentative infructueuſe, ſe porteroit aux dernieres extrémités pour cacher ſon crime & ſatisfaire ſon ambition. En effet, ce méchant homme écrivit ſecrétement au Roi de Damas, pour lui propoſer de lui livrer Jéruſalem & le terrible Charbonnier, s'il vouloit, à un jour marqué, faire trouver dix mille ſoldats à une des portes de la ville, qu'il lui déſignoit, & qu'il s'engagea à lui ouvrir. La propoſition ayant été acceptée, Bucifault, qui n'avoit nullement le deſſein de rendre l'ennemi maître de Jéruſalem, aſſembla les Chefs du Conſeil, & leur préſenta la réponſe du Roi de Damas. Il leur dit qu'il avoit été chargé de cette négociation par la Reine, qui, au moyen

de cette trahiſon, comptoit obtenir la liberté de ſon époux Regneſſon. Cette impoſture eut tout le ſuccès qu'en attendoit Bucifault. Les Chefs du Conſeil, ſe croyant trahis par Florinde, conſentent que Bucifault feigne toujours d'être dans ſes intérêts, & s'en remettent à lui pour punir le Roi de Damas de ſa crédule hardieſſe. Bucifault tire de l'armée tous les ſoldats ſur leſquels il croit pouvoir compter. Il ſort de la ville à l'entrée de la nuit, & met cette troupe choiſie en embuſcade dans un petit bois. Le jour ne paroiſſoit pas encore, que l'ennemi s'avance en ſilence, & ſe forme ſous les murs de Jéruſalem, dans l'attente qu'au ſignal donné la porte va s'ouvrir. Alors Bucifault tombe ſur lui, & en fait un carnage effroyable. Le Roi de Damas reconnoît trop tard qu'il a été trahi, donne le premier à ſes ſoldats l'exemple de la fuite, & va, ſans s'arrêter, cacher ſa honte dans Damas.

Après cette brillante expédition, Bucifault rentra dans la ville à la tête des vainqueurs. Il fut complimenté par les principaux de l'Etat, qui lui accorderent les pouvoirs néceſſaires pour veiller ſeul à la ſûreté publique. Le premier eſſai qu'il fit de ſon autorité, fut de faire jeter le Char-

bonnier Regnier dans un horrible cachot, & lui-même il ſe chargea d'arrêter la Reine & de la conduire dans la tour deſtinée à renfermer les criminels d'Etat. Il nomma peu après deux Députés du Conſeil pour l'interroger. En vain proteſta-t-elle de ſon innocence, elle ne fut pas crue, & continua à reſter priſonniere. La vertueuſe Oſanne, informée du malheur arrivé à ſon amie, demanda la permiſſion de la voir & de la conſoler. Comme elle étoit également reſpectée des Mahométans & des Chrétiens, on ne crut pas devoir rejeter ſa priere. Les deux Princeſſes verſerent bien des larmes; & ce fut dans cette entrevue que l'épouſe de Regneſſon apprit à la belle Chrétienne que le Roi de Jéruſalem étoit fils de l'Empereur Gadiffer & d'Oſanne. A cette nouvelle, cette infortunée Impératrice ne put garder plus longtemps ſon ſecret; & au milieu d'un torrent de larmes, elle raconta tous ſes malheurs à Florinde.

La douleur ne répare pas les fautes du ſort; il eſt néceſſaire que les ames fortes s'élevent au deſſus de ſes coups Les deux Princeſſes, ſe propoſant de briſer les fers de Regneſſon, réſolurent d'envoyer en France deux Templiers dont elles connoiſ-

ſoient la fidélité, & de les charger d'inſtruire l'Empereur Gadiffer que ſon fils étoit priſonnier du Roi de Damas, & que ſon épouſe ſe trouvoit captive de ſes propres ſujets avec le brave Charbonnier. Quittons pour un moment la Syrie, & paſſons en France avec les deux Templiers.

Nous avons dit que Gaufroi, Roi des Friſons, s'étoit emparé de ce Royaume, & que tous les Seigneurs qui y tenoient des Provinces à titre de Principautés, avoient promis de le reconnoître pour leur Suzerain, ſi le Roi Louis ne reparoiſſoit pas dans ſix mois. La ville de Paris même, toujours ſi fidelle à ſes Rois légitimes, étoit près de ſe voir forcée de ſouſcrire à ce coupable arrangement. Le ſeul Girard, Comte de Dampmartin, fils de ce fameux Comte Aſſaillant, dont nous avons déjà tant parlé, n'imita point l'exemple des Ducs & Comtes François; il leva une petite armée; & ne pouvant livrer bataille aux Friſons, il ne ceſſa de les inquiéter & de les harceler. Par des marches ſavantes, & une audace que le ſuccès couronna, il parvint à leur faire lever le ſiége de Melun, où la Reine Bauldour & l'Impératrice Flore étoient enfermées.

Pendant ce temps, le Roi Louis, les

Empereurs de Rome & de Conſtantinople, & Aſſaillant abordoient en France avec de nombreuſes troupes : auſſi-tôt ils ſe mirent en marche pour aller défendre Paris, que Gaufroi menaçoit d'un ſiége. L'ennemi venoit d'aſſeoir ſon camp à Saint-Denis, lorſqu'il apprit que les Princes approchoient avec des forces reſpectables, & qu'elles s'étoient déjà réunies à celles que commandoit le jeune Girard de Dampmartin. Afin de ne pas leur donner le temps de ſe reconnoître, il tomba ſur leur avant-garde, mais fut honteuſement, & avec perte, repouſſé juſque dans ſon camp.

Le jeune Girard, dont les éloges qu'il venoit de recevoir du Roi Louis & de ſon pere à leur premiere entrevue, avoient redoublé le courage, ayant appris que Colombe, fille du Duc de Billon (*Bouillon*), & femme du Roi des Friſons, devoit inceſſamment arriver à Saint-Denis, tenta de l'enlever, & réuſſit dans cette périlleuſe entrepriſe. Après avoir mis ſon eſcorte en fuite, il conduiſit cette belle Reine au Château de Dampmartin. Colombe y fut reçue avec bonté par la mere & les ſœurs du jeune Comte. Ces Dames eurent peu de peine à lui rendre ſa captivité agréable.

Dès le moment que Girard eut jeté les yeux ſur cette charmante perſonne, il en étoit devenu éperdument amoureux, & la Reine de Friſe ne fut point inſenſible à l'hommage que le Chevalier François rendit à ſes appas. D'abord, par décence, elle ſe plaignit du ſort; mais le Romancier nous apprend que bientôt elle eut lieu de préférer l'avantage de ſe trouver la priſonniere d'un jeune & paſſionné Chevalier, dans les fers duquel elle jouiſſoit de tous les droits de la beauté, au triſte honneur de partager le trône d'un vieux Roi qui la traitoit en eſclave. Le Monarque Friſon étoit Païen; Colombe, en embraſſant le Chriſtianiſme, rompit les liens qui l'attachoient à un vieillard idolâtre, & fut libre d'exaucer les vœux du jeune Baron Chrétien & François.

Le Roi Louis & ſes alliés ayant forcé Gaufroi d'abandonner ſon camp de Saint-Denis, entrerent triomphans dans Paris. Ils y furent reçus avec les témoignages de la joie la plus vive, & Louis n'eut pas lieu de douter que la crainte ſeule de voir livrer leur ville au pillage n'eût forcé ſes ſujets à ne demander qu'un terme de ſix mois pour ſe ſoumettre à l'ennemi. Cependant il réprimanda les Barons Fran-

çois; mais enfin il leur fit grace, & reçut leurs nouveaux ſermens. Il étoit juſte de reconnoître la fidélité & les ſervices du Comte de Dampmartin & de ſon fils Girard, & ils en furent récompenſés par l'érection de la terre de Dampmartin en premier Comté du Royaume. De nouveaux domaines y furent ajoutés; & les François, rentrés ſous l'obéiſſance de leur Roi légitime, ne s'occuperent plus que des moyens de finir la guerre, & de chaſſer les ennemis hors de leurs frontieres.

Nous ſupprimons les détails de pluſieurs combats entre les deux armées, pour nous occuper de celui qui eut lieu entre le Roi Louis & Gaufroi. » Il ſe » donna au Bourget, dit maintenant le » Bourget la Reine. On lui donna ce » nom, aſſure le Romancier, parce que » les Reines de France & de Friſe, & » l'Impératrice Flore s'y tenoient pendant » que Louis & Gaufroi ſe battoient à » toute outrance; & auſſi ce lieu, nom- » mé le Bourget, fut donné en propre » à la Reine de Friſe, pour y faire élever » un tombeau à ſon époux, qui fut tué » par Louis dans ce combat particulier: » mais ce Bourget, dit-il, n'eſt pas celui

» qui ſied entre Paris & Longjumeau, » c'eſt celui qui eſt ſur le chemin de » Dampmartin à Paris «. L'iſſue de ce combat ſingulier fut la mort de Gaufroi, après laquelle les Friſons ſe crurent trop heureux que les François leur permiſſent de retourner ſains & ſaufs dans leur patrie.

Tel étoit l'état de la France, lorſque les deux Templiers, députés par Oſanne à Gadiffer, arriverent à Paris; ils apprirent aux deux Empereurs, Theſeus & Gadiffer, le ſort de l'aimable Regneſſon, leur fils & petit-fils, qui languiſſoit à Damas dans les fers du Roi de cette ville, avec le brave Charbonnier. Cette nouvelle remplit de douleur l'ame de ces Princes: ils ſe déterminerent auſſi-tôt à paſſer en Aſie; mais ils conjurerent le Roi Louis de demeurer dans ſes Etats, où, après ce qui venoit de ſe paſſer, ſa préſence devenoit abſolument néceſſaire. Le Comte de Dampmartin ne voulut pas quitter ſon Maître, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il conſentit que ſon fils Richard fût combattre ſous les drapeaux de ces deux Empereurs.

Tandis qu'ils voguent vers la Syrie avec une partie de la Nobleſſe Françoiſe, re-

tournons un inſtant à Rome, où les écarts du Romancier nous appellent. Nous avons laiſſé dans cette ville Accerès, jadis Roi d'Antioche, ſous la garde du Pape S. Boniface. Ce Monarque détrôné, plus fin que le pieux Pontife, profita de l'abſence de Theſeus, pour gagner adroitement la confiance de ce Pape & de tous les Cardinaux : il leur témoigna la plus forte envie d'être inſtruit des grandes vérités de la Religion Chrétienne, & bientôt ils le trouverent en état de recevoir le baptême. Cette fauſſe converſion couvroit un deſſein, qui, grace à la crédulité du Pape & du ſacré Collége, réuſſit pleinement au Syrien. Il témoigne le plus ardent déſir de voir ſes anciens ſujets embraſſer le Chriſtianiſme, & auſſi-tôt S. Boniface fait équiper pluſieurs vaiſſeaux, & s'embarque avec les Cardinaux pour aller tenter cette importante converſion, par laquelle il eſpéroit immortaliſer ſon Pontificat.

On arrive à Antioche avec un vent favorable. Les habitans revoient avec joie leur ancien Roi, à qui ils étoient reſtés fideles : mais à peine Accerès a-t-il mis le pied dans ſa Capitale, que, changeant de ton avec S. Boniface, les Cardinaux,

& tous les Chrétiens de leur ſuite, il les fait charger de chaînes, & renonce au Chriſtianiſme. Cette affreuſe trahiſon fut accompagnée d'un acte de la plus grande inhumanité : il ordonna que tous ces captifs fuſſent attelés à des charrues, & qu'on les obligeât à labourer la terre. Le S. Pape ſouffrit ſon malheur avec réſignation, & s'avouant coupable de trop de crédulité, il ne ceſſoit de conſoler ſes compagnons de leur infortune, & de les aſſurer que le Ciel regarderoit leur ſort en pitié.

Cependant Accerès, envieux de recouvrer tous ſes Etats, ſe rendit à Jéruſalem, & reprit poſſeſſion de cette ville. Le fourbe Bucifault ne fut pas le dernier à ſe proſterner aux pieds de ſon ancien Souverain. Il raconta la prétendue trahiſon de Florinde ſa ſœur ; mais Oſanne s'empreſſa à juſtifier cette malheureuſe Princeſſe, & apprit au Roi l'inſolent amour du Sénéchal. Accerès ne croyant pas devoir prononcer un jugement ſur une affaire d'une auſſi grande importance, fit venir les accuſés devant lui. Heureuſement que dans le ſiecle où ſe paſſe notre hiſtoire, l'uſage étoit de décider les plus grands différends par un combat. Le brave

Charbonnier le demanda, & on ne put ſans injuſtice le lui refuſer. Il fallut bien que Bucifault l'acceptât. On rendit au Charbonnier ſa bonne hache, la ſeule arme dont il ſavoit ſe ſervir. Le Sénéchal ne put long-temps tenir contre cet homme terrible, il tomba, dit le Roman, *tout haché en morceaux*; mais avant d'expirer, il avoua ſon amour criminel pour Florinde, & la trahiſon qu'il avoit commiſe pour ſe venger de ſon mépris. Par cet aveu, Florinde & le Charbonnier furent pleinement juſtifiés. La ſœur d'Acerès voulut bien recevoir les excuſes des Chefs du Conſeil, qui l'avoient ſi cruellement abandonnée aux fureurs de Bucifault; & ſi Regnier ne fut pas traité en Prince, au moins eut-on pour lui les égards dus à un brave & vigoureux guerrier.

Les premiers ſoins de la belle Florinde & du bon Charbonnier, après leur délivrance, furent de chercher les moyens de procurer la liberté au malheureux Regneſſon, & de ſoulager les maux que ſouffroient le Pape & les Cardinaux. Florinde, qui, à l'arrivée de ſon frere, avoit dû renoncer à la couronne de Syrie, témoigna un vif déſir d'aller paſſer le

reſte de ſes jours dans ſon Château de Rohais ; mais avant que d'y retourner, elle demanda au Roi la permiſſion de paſſer à Antioche pour y voir le Pape. Accerès, loin de blâmer cette curioſité de ſa ſœur pour connoître un priſonnier d'une eſpece rare & ſinguliere, s'empreſſa de la ſatisfaire, & la chargea de lettres pour le Gouverneur d'Antioche. Florinde part après avoir mis ces lettres au feu, & en avoir ſubſtitué d'autres ſcellées du même ſceau, par leſquelles il eſt ordonné au Gouverneur & aux Citoyens de cette ville, de rendre toute ſorte d'obéiſſance à la Princeſſe Florinde. Un article portoit que le Gouverneur remettroit ſon commandement entre les mains du Charbonnier Regnier, & qu'il partiroit immédiatement pour Jéruſalem, afin d'y rendre compte de ſa conduite au Roi ſon Maître.

Florinde paſſa en effet quelques jours à Rohais, avec Regnier, la belle Chrétienne, & quinze Templiers ; puis ayant raſſemblé pluſieurs Chevaliers Syriens, qui lui étoient fortement attachés, elle ſe mit en chemin, & arriva à Antioche, où on lui rendit tous les honneurs dus à ſon rang. Le Charbonnier, porteur des prétendues lettres d'Accerès, les préſenta

au Conſeil de la ville, & fut auſſi-tôt reconnu Gouverneur de la place. Le premier eſſai de ſon autorité, fut d'aller lui-même tirer de la charrue le S. Pape Boniface, & les Cardinaux. Rien ne paroîtra ſans doute plus naturel à nos Lecteurs; mais ce qui certainement leur cauſera quelque ſurpriſe, c'eſt de voir ce même Charbonnier, la hache à la main, prêcher le peuple d'Antioche, lui expliquer les vérités du Chriſtianiſme, & le preſſer ou plutôt lui ordonner de recevoir le baptême. Cette prédication faite avec une voix terrible, & d'un ton plus menaçant qu'affectueux, fit en une heure plus de vocations que ne pourroient en opérer dans une année les ſermons des plus doux & des plus inſinuans Miſſionnaires. Tous les habitans d'Antioche furent baptiſés par le Pape & les Cardinaux dans cette même journée, tant la hache du Prédicateur avoit de force ſur les eſprits. Perſonne dans la ville ne voulut remettre cette bonne œuvre au lendemain.

Tant de zele pour la Religion méritoit ſans doute une récompenſe éclatante. Après ce baptême général, S. Boniface fit un diſcours très-édifiant au peuple, &

& lui ayant remontré qu'il ne devoit le bonheur d'être Chrétien qu'au zele du bon Charbonnier, il lui conſeilla de le choiſir pour ſon Roi. Mille voix s'éleverent, & crierent: » Vive le Roi Regnier «! Nous ne dirons pas qui de la crainte, de l'amour, ou de la reconnoiſſance, préſida à ces acclamations. Il ſuffit que l'on ſache que le Charbonnier fut auſſi-tôt couronné Roi d'Antioche, & que, pour preuve qu'il méritoit le haut rang où il venoit d'être élevé, il remit à ſes nouveaux ſujets la pluplart des impôts dont ils étoient ſurchargés. Du reſte, il vécut avec eux dans la plus grande familiarité, & leur rendit une juſtice ſommaire, mais exacte.

Il s'en falloit beaucoup que le rang ſuprême fût capable de ſatisfaire le Roi Charbonnier: tant que Regneſſon étoit dans les fers, il ne pouvoit être heureux. Pendant pluſieurs jours il s'occupa des moyens de le délivrer, & ayant raſſemblé un aſſez grand nombre de ſoldats aguerris, il les fit déguiſer en Marchands, ſe mit à leur tête, & ſe rendit à Damas, où il entra ſans peine à la faveur de ce traveſtiſſement. Il étoit temps qu'il arrivât. Le Roi de Damas, jaloux du priſonnier Chrétien, & ſoupçonnant que ſa

femme Ydierne entretenoit avec lui un commerce criminel, les avoit tous deux condamnés à périr par le ſupplice du feu. Lorſque le Roi Charbonnier entra ſur la grande place de la ville, il apperçut avec horreur le Roi de Jéruſalem & la belle Ydierne liés ſur un bûcher, auquel on venoit de mettre le feu. Regnier fond ſur les gardes, qui fuient ou qui tombent morts à ſes pieds. Il maſſacre les bourreaux, &, montant lui-même ſur le bûcher, il délie ſon cher Regneſſon & la Reine Ydierne. Les ſoldats de ſa ſuite n'ont aucune peine à écarter la populace effrayée. Dans l'épouvante où l'on eſt, perſonne ne ſonge à ſe défendre, & le Charbonnier, Ydierne, Regneſſon & leurs amis ſont déjà loin de Damas, avant qu'on ait pu réfléchir ſur la poſſibilité de s'oppoſer à l'audace d'un petit nombre de guerriers.

Quelle joie pour Florinde & Oſanne de revoir dans leurs bras leur cher Regneſſon, & combien le jeune Roi de Jéruſalem fut charmé de retrouver ſa tendre mere dans la belle Chrétienne! Tous ces prodiges étoient opérés par le brave Roi Charbonnier, & certainement il méritoit bien toutes les careſſes qui lui furent faites.

Revenons à Accerès, & rendons compte de ſes projets pour remettre Antioche ſous ſes loix. Il raſſemble toutes ſes troupes, & vient mettre le ſiége devant cette ville, défendue par de fortes murailles, bien approviſionnée, & dans laquelle ſe trouvent le courageux Regneſſon & le brave Roi Charbonnier : vainement il tente de l'attaquer à la fois par différens endroits; Regnier & Regneſſon ſe trouvent par-tout, & il ne retourne à ſon camp que chargé de honte. Pendant ce temps, l'armée des Empereurs Theſeus & Gadiffer venoit d'aborder en Syrie, & ſon premier exploit avoit été de s'emparer par eſcalade de la ville de Damas. Dans le maſſacre, dont difficilement on peut préſerver une ville priſe d'aſſaut, le Roi de Damas fut tué de la main de Regnier, frere de Regneſſon; mais n'y ayant point trouvé ce dernier, les Empereurs tournerent leurs pas vers Antioche. Comme ils en approchoient, ils ſont arrêtés par les troupes d'Accerès, qu'ils taillent en pieces. Regneſſon & le Roi Charbonnier, voyant l'ennemi aux priſes avec des troupes étrangeres, ſortirent en forces pour l'exterminer. En effet, dit le Romancier, cette action reſſembla plus

à une tuerie qu'à une bataille. Regneſſon porta à Accerès un coup de lance dans la poitrine, qui finit ſa vie & termina la guerre.

Ce fut le ſignal de la réunion des deux armées Chrétiennes, & de celle de Theſeus, de Gadiffer, & de Regneſſon, dont la joie réciproque peut à peine s'imaginer. Le Roi Charbonnier conduiſit les vainqueurs dans Antioche; ils y trouverent Florinde, Oſanne, le Pape & les Cardinaux qui venoient au devant d'eux. Regneſſon préſenta à ſon pere & à ſon aïeul ſa charmante épouſe. S. Boniface, comme Pere commun des Chrétiens, réunit Gadiffer à Oſanne, qui lui pardonna généreuſement ſes torts. Regneſſon, qui avoit les plus grandes obligations à Ydierne, voulut lui donner un époux de ſa main, & il lui préſenta ſon frere Regnault, vaillant & courtois Chevalier, & les deux époux, après la bénédiction nuptiale que leur donna le Pape, furent couronnés Roi & Reine de Damas.

Au moyen de ces alliances, il ne reſtoit, des trois Princes à marier, que le jeune Regnier; il avoua qu'il aimoit la belle Clerambault de Dampmartin, ſœur de ſon ami Girard. On dépêcha en France

un vaiſſeau, qui amena en Syrie cette Pucelle, & Colombe, veuve de Gaufroi Roi de Friſe, pour qui Girard avoit le plus tendre amour. Le mariage de ces deux amis fut célébré le même jour. Enſuite toute cette illuſtre compagnie ſe rendit à Jéruſalem pour y viſiter les ſaints lieux; le Pape S. Boniface, avant de retourner à Rome, voulut auſſi s'acquitter de ce pieux devoir, & fut le ſeul Pape depuis S. Pierre qui fit ce ſaint pélerinage. Il eut la joie de voir tous les habitans de cette ville embraſſer le Chriſtianiſme, & d'y couronner Regneſſon & Florinde. Oſanne fit don aux Templiers, du riche héritage qu'en mourant lui avoit laiſſé le *prud'homme*; & ce ſont les premiers biens qu'a poſſédés cet Ordre, qui devint ſi fameux dans la ſuite. Le Romancier nous apprend que la belle Clerambault & Regnier régnerent à Rohais: ainſi les trois fils de Gadiffer eurent chacun un Royaume & une épouſe charmante, avec leſquelles ils vécurent dans une union parfaite. Le Roi Charbonnier mourut fort âgé, &, pendant ce long regne, les habitans d'Antioche furent heureux & tranquilles.

Tout étant calme dans la Syrie, Gadiffer retourna à Conſtantinople, & Theſeus ſe rendit à Rome avec les Cardinaux & le S. Pape Boniface, qui ſe promit bien de ne plus ajouter foi aux promeſſes trompeuſes des Princes Syriens.

FIN de la ſeptieme Section des Romans du ſeizieme ſiecle.

TABLE
DES SOMMAIRES

Contenus dans cette ſeptieme Section des Romans du ſeizieme ſiecle.

HISTOIRE du noble & vaillant Roi Florimont, fils du noble Mataquas, Duc d'Albanie. Page 1

La plaiſante & triomphante Hiſtoire des hauts chevalereux faits d'armes du très-puiſſant & très-magnanime & très-victorieux Prince Méliadus, dit le Chevalier de la Croix, fils unique de Maximian, Empereur des Allemaignes. 14

Hiſtoire très-récréative, traitant des faits & geſtes du noble & vaillant Chevalier Theſeus de Coulogne, par ſa proueſſe Empereur de Rome; & auſſi de ſon fils Gadiffer, Empereur de Grece; pareillement des trois enfans de Gadiffer; c'eſt à ſavoir, Regnault, Regnier & Regneſſon, leſquels firent pluſieurs beaux faits d'armes, comme pourrez veoir ci-après. Premiere Partie. 39

Le Roman de Theſeus de Coulogne ; contenant les faits chevalereux de ſon fils Gadiffer, Empereur de Grece, & des trois Princes Regnier, Regnault, & Regneſſon, fils de Gadiffer. Seconde Partie. 129

FIN de la Table.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

IIIeme SUITE DE LA Veme PARTIE.

ROMANS du ſeizieme ſiecle. SECT. VIII.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES SOMMAIRES

Contenus dans cette huitieme Section des Romans du ſeizieme ſiecle.

Les Contes amoureux de Madame Jeanne Flore, touchant la punition de ceux qui contemnent & mépriſent le vrai amour. Page 226

Le Parangon des Nouvelles honnêtes & délectables, à tous ceux qui déſirent veoir & ouyr choſes nouvelles & récréatives, &c. avec les dicts joyeux de François Pétrarque, la ſource d'honneur pour maintenir la corporelle élégance des Dames, & l'Epitaphe des Preuzes. 245

Les Aventures d'Apollonius de Tyr. 265

Hiſtoire de Giglan, fils de Meſſire Gauvain, &c. tranſlatée de langage Eſpagnol en François. 313

Contes ajoutés dans l'édition du Décaméron de Bocace, imprimée à Veniſe en 1522, par Alde Romain, & André Aſolan ſon gendre. 316

Le Philocope de Meſſire Jean Bocace, contenant l'Hiſtoire de Fleuri & Blanchefleur, diviſé en ſept Livrès, traduit d'Italien en François par Adrien Sevin, Gentilhomme de la Maiſon de M. de Gié (Charles de Rohan, Maréchal de France). 334
Roland furieux 368
Les Amadis. 370
Florès de Grece. 371
Hiſtoire du Chevalier du Soleil. ibid.
Belianis. ibid.
Roman des Romans. ibid.
Chronique de Gerard d'Euphrate. 374
Theagenes & Cariclée. ibid.
Utopie de Morus. 375

FIN de la Table.

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

Les CONTES *amoureux de Madame Jeanne Flore, touchant la punition de ceux qui contemnent & mépriſent le vrai amour.*

IL eſt vrai, comme on l'a dit dans la Bibliotheque des Romans, volume de Juin 1780, que les Nouvelles attribuées à Jeanne Flore ont été compoſées dès la fin du quinzieme ſiecle, à l'imitation de celles de Bocace; mais elles ont été imprimées deux fois dans le courant du ſeizieme, & ces éditions ne ſont point rares. Les Nouvelles ne ſont qu'au nombre de ſept. L'Auteur ſuppoſe qu'elles ſont contées ſucceſſivement par ſept

on ne ſait dans quel pays, une Dame nommée Méridienne, qui étoit ſi belle, que rien n'étoit plus beau ; mais en même temps ſi fiere & ſi impertinente, qu'on ne peut pas l'être davantage. Elle étoit mariée à un vieux Comte, qui l'ennuyoit, & qu'elle n'aimoit pas. Cela paroiſſoit tout ſimple ; mais en même temps elle n'en vouloit point aimer d'autres : c'eſt ce qu'on trouvoit fort extraordinaire. Cependant elle vouloit faire tourner la tête à tous les hommes, elle vouloit être aimée & admirée ; mais ce n'étoit que dans la vûe de ſe moquer de tous ceux qui lui rendroient des hommages, & de les faire enrager. En s'habillant & faiſant ſa toilette, elle admiroit elle-même la fineſſe de ſa peau, l'élégance de ſa taille, la forme ronde & bien proportionnée de tous ſes membres. Elle le faiſoit remarquer à ſes femmes, & n'étoit pas fâchée de laiſſer deviner au moins à ceux qu'elle rencontroit, quelle étoit la perfection de ſes attraits. Au milieu de tous ſes adorateurs, on diſtinguoit un jeune homme de qualité, très-aimable & très-bien fait, nommé Pyrance ; mais elle ne le traitoit pas mieux que les autres ; au contraire, comme elle le voyoit tout-à-fait épris, elle ſe croyoit plus autoriſée à le

dédaigner : elle ne le regardoit jamais, pour ainſi dire, que du haut de ſa grandeur. Ce malheureux jeune homme n'y ſavoit autre choſe que de s'adreſſer à la Déeſſe Vénus, à laquelle il étoit fort dévot, & dont il fréquentoit aſſidument les Temples. Il la prioit d'adoucir le cœur de ſa belle Maîtreſſe, & de lui faire concevoir des ſentimens plus humains. La Reine de Cythere, naturellement compatiſſante, en eut pitié ; &, ſuivant les principes de ſes ſujettes, qui, quand elles ſont vieilles, rendent volontiers à la jeuneſſe les mêmes ſervices qu'on leur rendoit autrefois, s'occupa du bonheur de Pyrance. Elle lui adreſſa d'abord la parole, puis lui ordonna de s'enfermer un ſoir dans ſon Temple. A peine y fut-il ſeul, qu'elle vint l'enlever dans un nuage azuré, & le tranſporta dans la chambre de la belle Méridienne, qui heureuſement, dans ce moment, étoit couchée ſeule, ſon vieux époux étant, pour raiſon des infirmités de ſon âge, éloigné d'elle. Vénus laiſſa le jeune Amant profiter de la nuit entiere, qu'il tenoit de ſes bontés céleſtes, & lui dit ſeulement tout bas, qu'à la pointe du jour elle viendroit le reprendre, & par la même voi-

ture le reconduiroit dans ſon Temple.

Le premier ſoin de Pyrance fut de contempler les charmes que Méridienne offroit à ſes regards. Sa chambre n'étoit éclairée que par une ſeule bougie, que Jeanne Flore appelle un cierge. A la lueur de cet unique flambeau, & à la faveur de quelques mouvemens que la Belle faiſoit pendant ſon ſommeil, il apperçut des attraits qu'il admira pendant plus d'une heure, plongé dans une eſpece d'extaſe ſilencieuſe; mais enfin, n'y pouvant plus tenir, il ſe précipita vivement auprès du lit de l'inhumaine, & lui donna le plus tendre baiſer. Hélas! ce fut la ſeule faveur qu'il obtint d'elle. Méridienne ſe réveilla, & fut auſſi irritée qu'étonnée de voir auprès d'elle un homme dont elle avoit bien découvert les ſentimens pour elle, mais auquel elle n'avoit jamais voulu parler. Elle s'efforça de crier, pour appeler ſes femmes; mais Vénus avoit rendu ſa voix foible & petite, de ſorte qu'elle ne pouvoit ſe faire entendre que de ceux qui étoient près d'elle. Pyrance étoit à genoux au pied de ſon lit, lui faiſoit les plus tendres excuſes & les plus vives proteſtations. Un peu remiſe de ſa premiere frayeur, & embarraſſée ſur le parti qu'elle

avoit à prendre, elle ſe détermina à feindre ; & , ſe retranchant ſur la modeſtie , elle ordonna ſeulement au malheureux Amant d'éteindre ce cierge, qui ſeul pouvoit éclairer leurs tranſports. La maligne Dame ſavoit bien qu'un charme qui y étoit attaché, le rendoit inextinguible. Pyrance, qui n'étoit pas au fait de cette magie, crut d'abord que la Dame ne mettoit que la condition la plus ſimple & la plus aiſée à remplir aux faveurs dont elle vouloit le combler. Il court au flambeau, ſouffle à pluſieurs repriſes, & ne parvient point à l'éteindre : une heure entiere ſe paſſe en efforts inutiles. Fatigué de cet exercice, eſpérant de ſe livrer à de plus doux, il revient auprès de ſon inhumaine, lui repréſente qu'il a fait tout ce qui dépendoit de lui pour la ſatisfaire, qu'il ne conçoit pas comment il n'a pu en venir à bout. Pour toute réponſe, il reçoit cette raillerie piquante, qu'il faut rendre dans les termes mêmes de l'Auteur. *Hé ! pauverette que je ſuis ! ſi le feu étoit prins en ma maiſon, comme je ſerois toſt ſecourue d'un qui ne ſait éteindre un petit cierge.* De nouveaux efforts également inutiles conduiſirent le malheureux Amant à la pointe du jour, qu'il ſe trouva de nouveau enlevé & ra-

mené au Temple de Vénus, bien honteux de n'avoir pas mieux profité de l'occaſion que lui avoient procurée les bontés de la Déeſſe. Il redoubla ſes vœux, ſortit enfin du Temple, & y retourna le ſoir même. Une voix ſe fit entendre, & lui apprit que la Déeſſe n'accordoit pas deux fois de pareilles graces, & qu'un des principes du Gouvernement de l'Empire de Cythere, étoit, qu'une belle occaſion manquée ne devoit jamais ſe retrouver.

Pyrance déſeſpéré tomba dans une langueur mortelle; il ſe traîna tant qu'il en eut la force, ſur les pas de Méridienne, & achevoit de ſe conſumer au feu de ſes yeux, comme le papillon ſe brûle aux flambeaux. La cruelle Méridienne le regardoit toujours avec le dernier mépris, & pourſuivant ſes railleries injurieuſes, on l'entendoit quelquefois répéter : *Ores eſt ceci cet Amant, lequel ne ſait ne émoucher, ne ſouffler la chandelle.*

Enfin Pyrance mourut, & la Dame le vit expirer ſous ſes fenêtres, ſans l'honorer du plus petit regret. A la fin, Vénus ſe laſſa d'une barbarie ſi conſtante & ſi opiniâtre, & réſolut de la punir. Un jour de fête ſolennelle, que Méridienne ne put ſe diſpenſer de ſe rendre

avec tous les autres Dames de la ville au Temple de la Déeſſe ; elle ſe trouva juſtement au pied de ſa ſtatue de marbre, placée ſur un piédeſtal aſſez élevé. Par une impulſion divine, la ſtatue tomba & écraſa la Dame. On tranſporta ſon corps hors du Temple, que ſa mort venoit de profaner, & on ſe diſpoſoit à lui rendre les honneurs de la ſépulture, lorſque deux tigres furieux parurent, & écarterent les ſpectateurs : le cadavre reſta ſur la place. Auſſi-tôt une troupe de vautours fondit du milieu des airs ; ils mirent en pieces les membres délicats de la belle inſenſible. Deux d'entre eux ayant arraché ſon cœur, le dévorerent en l'air à la vue de toute la ville, qui retentit en même temps de cette horrible parole :

Telle doit être la fin terrible
D'un cœur ingrat & inſenſible.

Le troiſieme des Contes amoureux de Madame Flore n'eſt pas bien intéreſſant. Il s'agit d'une Demoiſelle très belle & parfaitement bien élevée, mais qui avoit été ſi fort gâtée par les louanges qu'on lui donna dès ſon enfance, qu'elle croyoit que perſonne n'étoit digne d'elle : auſſi, tant qu'elle fut jeune, rebuta-t-elle tous les amans

à peu près avec le même mépris que cette Dame Méridienne dont nous venons de parler. Quand elle eut passé trente ans, & que ses attraits commençoient déjà à se faner, elle voulut changer de conduite ; mais les adorateurs de ses charmes avoient disparu ; &, comme elle n'étoit pas riche, elle ne trouva plus qu'un vieillard, qui daigna l'épouser. Il répondit fort mal aux nouveaux & violens désirs que la vindicative Vénus lui avoit mal-à-propos inspirés. Désespérée d'avoir ainsi perdu son temps, elle se plongea enfin un poignard dans le sein. Ainsi ce Conte est aussi tragique que ridicule.

Le quatrieme contient l'Histoire si connue, ne fût-ce que pas les Métamorphoses d'Ovide, des amours de Narcisse & d'Echo. On sait que Narcisse étoit le plus beau & le plus insensible de tous les hommes. Il recevoit de toutes les Dames & Demoiselles les plus fortes agaceries avec le mépris le plus insultant. La plus jolie de toutes celles qui s'enflammerent pour lui, fut la Nymphe Echo. Peut-être, à force de soins, seroit-elle venue à bout de le toucher ; mais elle encourut la disgrace de Junon, pour avoir favorisé, ou du moins caché une intrigue de Jupiter, que la Reine des Dieux vouloit découvrir. Elle fut condamnée à ne pouvoir plus répéter que les dernieres paroles de tout ce qu'elle entendroit dire. Désespérée, elle se retira dans une caverne située dans un bois où Narcisse chassoit souvent. Un jour s'étant approché d'elle, elle se mit à répéter les dernieres paroles de ce qu'il disoit ; elle ne pouvoit s'exprimer mieux ni autrement. Ce ridicule

langage attira d'abord l'attention de Narciſſe ; mais bientôt il découvrit quelle en étoit la ſource ; il traita la malheureuſe Echo d'une façon ſi cruelle, quelle en ſécha & expira de chagrin. Vénus, pour punir la révoltante indifférence de Narciſſe, le rendit amoureux de ſa propre image, qu'il vit dans une fontaine. Cette extravagante paſſion le conduiſit au tombeau, comme tout le monde ſait.

La cinquieme de ces Hiſtoires rappelle une Nouvelle de Bocace, qui eſt auſſi ſinguliere que tragique ; elle eſt intitulée dans toutes les Traductions Françoiſes, *les Dames de Ravenne* : on en peut lire l'extrait ou la Traduction libre dans le Volume de la Bibliotheque des Romans, Juin 1777, page 193.

La morale de cette Nouvelle eſt la même que celle que Madame Jeanne Flore veut que l'on tire de tous ſes Contes amoureux ; c'eſt que le Ciel punit les Beautés inſenſibles auſſi ſévérement que les criminels.

La ſixieme Hiſtoire eſt compoſée de deux Parties, dont l'une ſe retrouve dans le fameux Poëme de Roland l'amoureux du Boyardo, mais aſſurément tirée de quelques Romans plus anciens, puiſque les Contes de Madame Flore ont été eux-mêmes écrits avant le Poëme Italien. La ſeconde Partie de ce Conte-ci eſt tirée d'un ancien Fabliau. Quoi qu'il en ſoit, voilà cette Hiſtoriette en entier, telle qu'elle ſe trouve dans le petit Livre que je veux faire connoître.

HÉLIAS le blond avoit eu le malheur de ſe voir enlever ſa Maîtreſſe par un inſigne larron, nommé Barigaſe; mais il avoit eu, bientôt après, le bonheur de la recouvrer, & de tuer le raviſſeur. Il la ramenoit triomphant en France, lorſque paſſant au pied d'un Château, qui lui parut magnifique, & dans lequel il eut envie de s'arrêter pour s'y repoſer avec ſa Dame, il vit quelqu'un à la fenêtre qui lui faiſoit ſigne de s'écarter. Loin qu'un pareil avis fût capable de détourner Hélias de ſon deſſein, il ne fit que l'encourager à l'exécuter. Il s'avance, paſſe ſans difficulté le pont-levis, & pénetre dans une cour intérieure entourée de riches portiques. Il voit à l'extrémité le périſtile d'un Temple magnifique; il s'en approche ſur ſon bon cheval Bertolde, après avoir laiſſé dans la cour la belle Fleurdeliſe, montée ſur ſa haquenée blanche. Il ſe préparoit à mettre pied à terre, lorſqu'il voit venir à lui un géant formidable, non ſeulement armé de toutes pieces, mais tenant dans ſa main un énorme ſerpent dont il ſe jouoit comme d'une fronde. Il en veut porter des coups au Chevalier, qui les eſquive d'abord avec beaucoup d'adreſſe, mais enfin en reçoit un ſi

violent, qu'il eſt renverſé lui & ſon cheval. Heureuſement il ſe releve, & cherche à ſe venger ſur le monſtre; il y parvient en tuant le géant. Alors il croit avoir remporté la victoire: il triomphoit ſur le champ de bataille, lorſque tout d'un coup le ſerpent, qui ſervoit d'arme au géant, devient géant lui-même, & le cadavre du géant pourfendu ſe change en ſerpent. Cette métamorphoſe exige un nouveau combat; elle ſe répete juſqu'à ſix fois conſécutives, toujours avec le même ſuccès, car les ſerpens, les géans ſont toujours abattus, pourfendus, tués par le preux Hélias. Enfin, la ſeptieme victoire qu'il remporte, & la ſeptieme mort qu'il leur donne, terminent l'aventure & finiſſent l'enchantement. Il entre dans une eſpece du Temple ou de Chapelle, au milieu de laquelle s'éleve un tombeau de marbre noir. Un dragon eſt couché au pied du Cénotaphe. Il ſe leve & offre au Chevalier la figure la plus hideuſe, mais douce, pacifique, & nullement diſpoſée à combattre. Ne voulant point offenſer un animal qui ne paroît pas vouloir ſe défendre, Hélias le ménage, mais recule d'horreur. A l'inſtant, une voix de femme, douce, mais ſonore,

fait retentir les voûtes du Temple : » Vail-
» lant Chevalier, lui dit-on, n'héſite
» point, aie le courage d'embraſſer ce
» monſtre, & tu mettras à fin le plus fu-
» neſte des enchantemens, tu jouiras de
» la ſatisfaction de délivrer la beauté cap-
» tive. Quelle ſinguliere condition, s'écrie
» le Paladin ! de malins Enchanteurs ne
» veulent-ils pas m'abuſer « ? Il héſite,
il frémit : de nouveaux fantômes ef-
frayans, mais qui paroiſſent furieux, ſe
préſentent encore à droite & à gauche;
il les combat & les diſſipe avec ſa bra-
voure ordinaire. Enfin la bête pacifique
reſte ſeule, & il ſe réſout à ſubir la con-
dition qui lui eſt preſcrite ; il ferme les
yeux & l'embraſſe : un coup de tonnerre
ſe fait entendre, & le charme eſt détruit.
A la place du ſerpent, il apperçoit une
belle Fée, qui lui apprend elle-même ſon
nom ; elle s'appeloit Phéboſinne. Enfer-
mée depuis long-temps dans ce Château
magique, par un Enchanteur plus ſavant
qu'elle dans l'art de la ſorcellerie, elle
ne pouvoit être délivrée de ſes liens que
quand elle ſeroit tendrement embraſſée
ſous la forme hideuſe d'un dragon. Hé-
lias venoit d'opérer ce prodige, & en la
délivrant il rendoit la liberté à une Prin-

ceſſe charmante, qu'un époux jaloux & barbare avoit miſe ſous ſa garde, ou, pour mieux dire, enfermée dans la même priſon : c'étoit la belle Dorine, fille du Roi de Liſe, mais malheureuſement mariée au cruel Hosbeque, Prince de Burſe. Phébosinne pria Hélias de ramener cette infortunée Princeſſe dans les Etats du Roi Doliſton, ſon pere. Le Chevalier y conſentit d'autant plus volontiers, qu'en rendant ce ſervice à Dorine, il ne ſe détournoit preſque pas de la route qu'il devoit tenir avec Fleurdeliſe. Celle-ci prit avec plaiſir la fille de Doliſton pour ſa compagne de voyage, du moins pour quelques jours, & après s'être repoſées quelque temps dans le Château déſenchanté, elles ſe mirent en chemin avec Hélias.

La curioſité naturelle aux Dames engagea bientôt Fleurdeliſe à demander à Dorine le récit de ſes aventures ; celle ci n'héſita pas à la ſatisfaire, & conta ainſi ſon hiſtoire.

» Je ſuis fille unique de Doliſton, Roi de Liſe : les Etats de mon pere ſont voiſins de l'Arménie, & le Souverain de ce pays ayant fait voyager de bonne heure ſon fils, ce jeune Prince vint à notre Cour, me vit, & m'aima. Rien ne paroiſ-

ſoit plus convenable que de nous unir l'un à l'autre; nous le déſirions, & c'étoit le vœu de nos peuples. Mais un Roi voiſin & redoutable menaça mon pere de lui faire une guerre ſanglante ; il ne trouva moyen de l'appaiſer, qu'en lui promettant ma main & me forçant de la lui donner. Je fus au déſeſpoir, je regrettai ſincéremant de n'être pas l'épouſe du Prince d'Arménie, & je ne ceſſai de l'aimer. Hosbeque, c'eſt le nom de mon Tyran, après m'avoir épouſé, ne tarda pas à partir pour aller au ſecours du Roi de Turquie, ſon Seigneur Suzerain, qui étoit attaqué par les Grecs. Il me laiſſa dans ſon Château, ſous la garde d'un géant Eunuque, nommé Gambon, qu'il ſavoit être cruel & barbare, mais qui étoit encore plus avare & plus intéreſſé. Mon Amant ne me ſut pas plutôt ſeule, que s'étant bien déguiſé il pénétra juſque dans ma retraite, trouva moyen de ſéduire, par des préſens conſidérables & des eſpérances encore plus grandes, le monſtre qui m'avoit été donné pour gardien. Il fut introduit juſque dans mon appartement, & pendant plus d'un mois nous eûmes le temps de nous renouveler ſans ceſſe les aſſurances du plus tendre amour. Mais

enfin, Hosbeque revint au moment où nous l'attendions le moins; il étoit nuit, nous nous entretenions, mon Amant & moi, de la violence de nos feux. Le géant vint tout effrayé nous avertir que le Tyran frappoit à la porte; il ne concevoit aucun eſpoir de nous dérober à ſa fureur; cependant un expédient ſe préſenta à mon eſprit, & nous réuſſit heureuſement. J'éteignis la ſeule lumiere qui éclairoit ma chambre, & faiſant placer le Prince derriere la porte, je lui recommandai de ſortir promptement, à l'inſtant que mon époux entreroit ſuivi du géant qui l'éclairoit, & en paſſant derriere lui. Ce manége fut exécuté ſans que Hosbeque s'apperçût de rien qu'à la fin de la viſite qu'il me rendoit. Alors il découvrit près de mon lit le manteau du Prince, qu'il n'avoit pas eu le temps d'emporter au moment de ſa fuite. Cette vue inquiéta mon Tyran; bientôt il ſe mit en fureur, me fit les reproches les plus ſanglans, auxquels je répondis avec un grand ſang froid, que je ne ſavois ce que c'étoit. La rage de Hosbeque ſe tourna contre Gambon: celui-ci eut beau proteſter de ſon innocence avec la même apparence de vérité que moi, le Monarque irrité le condamna à

être

être pendu, & ſe réſerva de décider ſur mon ſort, après cette premiere exécution, dont le jour & l'heure furent fixés au lendemain. Vous pouvez juger dans quelles alarmes je me trouvai. Je voyois dreſſer ſur la place la potence deſtinée au malheureux Gambon. Heureuſement le Prince d'Arménie veilloit ſur les ſuites de cette condamnation ; il s'aviſa d'une ruſe qui ſauva la vie à celui qui avoit favoriſé nos amours, & peut-être la mienne même. Toujours déguiſé & vêtu comme un Etranger d'une condition ordinaire, mais ſans manteau, il arrive ſur la place à l'inſtant où le géant entouré de gardes la traverſoit. Il les écarte, & ſe jette ſur le géant en l'accablant de coups. Fripon, lui dit-il, rends-moi mon manteau que tu m'as enlevé hier à la porte du Palais. Gambon eut la préſence d'eſprit de convenir de ce prétendu larcin, en ajoutant que c'étoit pour ce malheureux manteau qu'il alloit être pendu. Ce faux éclairciſſement, dont on rendit compte à Hoſbeque, calma ſa fureur ; il fit grace à l'Eunuque, & me crut pleinement juſtifiée. Le manteau fut rendu à mon Amant, qui ne s'écarta que pendant quelque temps, mais chercha bientôt de nouvelles

occaſions de me voir. Hélas! elles ne lui réuſſirent pas ſi heureuſement : il fut enfin ſurpris auprès de moi, renverſé mort à mes pieds ; & le malheureux Gambon fut enfin véritablement pendu. Quant à moi, Hosbeque, étant ami du cruel Enchanteur qui avoit enfermé la Fée Phéboſinne dans le Palais dont vous avez rompu le charme, me fit partager ſon infortune. Vous m'avez délivrée, & j'eſpere vous devoir encore la conſolation de me retrouver à la Cour de mon pere, & d'y finir mes jours, ſans ceſſer de regretter mon cher Prince d'Arménie.

Effectivement Hélias le blond & la belle Fleurdeliſe la reconduiſirent auprès du Roi Doliſton, où Dorine fut reçue avec la plus grande joie, & elle y apprit avec plaiſir la mort de ſon Tyran Hoſbeque.

La ſeptieme & derniere Hiſtoire des Contes amoureux de Jeanne Flore eſt fort tragique, & reſſemble beaucoup à la terrible aventure ſi connue de Raoul de Couci & de Gabrielle de Vergi.

GUILLEM de Campeſtin, Gentilhomme du pays de Rouſſillon, étoit le plus beau, le plus aimable de ſon temps & de ſon

pays ; il réuniſſoit à la plus jolie figure, les vertus, la vaillance & les talens qui peuvent plaire aux femmes. Il faiſoit des vers comme Pétrarque, & chantoit comme le plus habile Meneſtrel ; auſſi n'y avoit-il Dames, ni Demoiſelles qui ne lui fiſſent les plus vives agaceries & les plus tendres avances. Raymond Marcel, Duc de Rouſſillon, avoit épouſé une Princeſſe jeune & vive, & dont le cœur étoit diſpoſé à la tendreſſe. Le mérite de Campeſtin fit ſur elle le même effet que ſur les autres Dames de ſa Cour, & ſon rang auſſi bien que ſa beauté lui firent obtenir la préférence. Bientôt elle fut aimée autant qu'elle aima ; mais ſes jalouſes rivales s'en apperçurent, &, ſoit par un pur effet de leur méchanceté, ou par inclination, le Duc fut averti de cette intrigue. En jaloux réfléchi, il médita ſa vengeance, & trouva bientôt l'occaſion de l'accomplir. Un jour étant à la chaſſe avec Campeſtin, il le tira à l'écart, & le fit aſſaſſiner devant lui ; &, par un raffinement de la jalouſie la plus barbare, il lui fit arracher le cœur, l'emporta, & l'ayant fait ſecrétement mettre en ragoût, il le fit manger à la Ducheſſe ſa femme ; après quoi il lui déclara de quel horrible mets elle s'étoit raſ-

ſaſiée. La malheureuſe Ducheſſe en étant inſtruite, jeta un grand cri, tomba évanouie, & ſes yeux ſe fermerent pour toujours à la lumiere. Raymond Marcel n'eut pas long-temps à s'applaudir de ſa vengeance ; le Roi d'Aragon, ſon Seigneur ſuzerain, inſtruit de cette cruauté, entra dans ſes Etats, le fit priſonnier, & le condamna à finir ſes jours dans un cachot. Il fit élever aux deux victimes de la rage du Duc de Rouſſillon, un ſuperbe mauſolée ſur le bord de la mer Méditerranée, dans l'endroit même où ſe voit aujourd'hui Port Vendre, qu'on appeloit alors Port de Vénus.

O toi ! qui paſſes ſur ces bords,
Apprends que ce tombeau recele
Un couple amoureux & fidele,
Et deux cœurs dans un même corps.

Le PARANGON *des Nouvelles honnêtes & délectables, à tous ceux qui désirent veoir & ouyr choſes nouvelles & récréatives, &c. avec les dicts joyeux de François Pétrarque, la ſource d'honneur pour maintenir la corporelle élégance des Dames, & l'Epitaphe des Preuzes.* (Lyon 1531, *in*-12.)

CE Recueil, dont il y a deux éditions aſſez mal imprimées, n'a point d'Auteur particulier; car ce n'eſt qu'un aſſemblage de petites Nouvelles ou Contes tirés du Décaméron de Bocace, des Facéties du Pogge, & de quelques autres Auteurs Italiens ou François moins connus. Ces Nouvelles ſont au nombre de quarante-ſept, parmi leſquelles il y en a un grand nombre dont nous avons fait mention dans nos extraits; d'autres qui ne méritent pas la peine qu'on s'y arrête; & enfin ſeulement quatre dont nous croyons devoir dire un mot: encore ne ſont-ce preſque que quelques faits facétieux.

IL y avoit en Toſcane un Evêque aſſez régulier à faire remplir leurs devoirs aux Prêtres de ſon Dioceſe, mais dont on tiroit aiſément parti en le faiſant rire. Il manda un jour tous ſes Curés pour tenir

un Synode, & dans ſa lettre circulaire, afin de les engager à venir en habits de cérémonie, c'eſt-à-dire en chape & habit long, il ſe ſervit de ces mots Latins, *cum cappis & cottis.* Cette lettre étant parvenue à un Curé ignorant, il ſe trouva fort embarraſſé pour expliquer ces mots. Sa ſervante, qu'il conſulta, lui dit que ſans doute cela vouloit ſignifier, *avec des chapons cuits.* Le Curé jugea cette explication bonne. Il ſe rend chez l'Evêque, qui le voyant en habit de campagne, le réprimande fortement de n'avoir pas exécuté ſon ordre. *Pardonnez-moi, Monſeigneur*, répondit le Curé, *les voilà*: & en même temps il lui montra les chapons. L'Evêque rit beaucoup de ce trait d'ignorance, qu'il prit pour une plaiſanterie, & envoya les chapons à la cuiſine.

Un riche particulier de Florence regardoit comme un mets très-délicat, un oiſeau dont aujourd'hui nous ne ferions pas grand cas; mais il ne faut point diſputer des goûts: c'étoit la grue. Ayant deſſein de régaler ſes amis, il fut à la chaſſe de cet oiſeau, en tua un, & l'envoya à ſon Cuiſinier, nommé Doribus, pour le faire cuire. Pendant que la grue étoit à la bro-

che, une groſſe Servante, fort amie de Doribus, entra dans la cuiſine; & ſentant la bonne odeur que répandoit l'oiſeau preſque cuit, lui en demanda une cuiſſe. Doribus la refuſe : Gonette (c'étoit ſon nom) inſiſte pour l'avoir, & enfin elle l'obtient. L'embarras étoit de préſenter l'oiſeau ainſi mutilé, ſur la table. Doribus a ſoin de le tourner du côté où ſe trouve la cuiſſe; mais lorſqu'elle eſt enlevée, qu'on veut couper la ſeconde, elle ne ſe trouve point. Le Maître ſe fâche, envoie chercher ſon Cuiſinier, qui ne ſachant comment s'excuſer, dit que certainement les grues n'ont qu'une cuiſſe, & qu'il en a vu mille de cette façon. Cette hardieſſe met le Maître en colere; il s'emporte, veut le battre & le chaſſer. Les amis l'en empêchent, & diſent, que puiſque cet homme a vu des grues qui n'ont qu'une ſeule cuiſſe, il faut qu'il en faſſe voir, & l'on propoſe une nouvelle chaſſe à ces oiſeaux pour le lendemain. Doribus eſt obligé de ſuivre, & n'y va qu'avec chagrin, ignorant par quel moyen il ſe tirera d'affaire. Les chaſſeurs approchent juſqu'à quelque diſtance d'un pré, où l'on apperçoit un troupeau de grues qui ſe repoſoient tranquillement ſur un ſeul pied. Doribus

les découvre le premier. » Meſſieurs, dit-» il aſſez bas, voyez ſi j'avois raiſon ; elles » n'ont qu'un pied & qu'une cuiſſe. Fourbe, » répondit le Maître, tu vas voir quelles » en ont deux « ; & à l'inſtant, criant : *Ah ! ah ! oue ! oue !* les grues s'effraient, s'envolent, & montrent leurs deux pieds. » Peſte, reprit le Cuiſinier, ſi javois ſu » ce ſecret, lorſque j'ai mis la grue rôtie » ſur votre table, j'aurois crié : *Ah ! ah !* » *oue ! oue !* & certainement les deux » cuiſſes ſe feroient trouvées «. La compagnie rit beaucoup de cette mauvaiſe plaiſanterie, & le Maître pardonna à ſon Cuiſinier.

Un Miſſionnaire Capucin, après avoir prêché dans un village de Toſcane pendant tout un Carême, entendu tous les hommes & toutes les femmes au confeſſionnal, & fait en apparence beaucoup de converſions, après Pâques monta en chaire pour faire ſes adieux à ſon Auditoire. » Je pars, leur dit-il, très-ſatisfait » de vous ; une ſeule choſe cependant » m'embarraſſe : c'eſt que tous les hommes » de ce village ſe ſont accuſés à moi » d'avoir eu de grandes familiarités avec » leurs voiſines, & qu'aucune femme ne

» m'a dit avoir été bien avec ſon voiſin. » Expliquez-moi comment cela ſe peut «. On doit bien croire qu'il partit ſans recevoir de réponſe. Sa queſtion occaſionna quelque grabuge entre les hommes & les femmes du village ; mais ils s'appaiſerent : les femmes dirent que le Miſſionnaire radotoit, & à la fin les maris en convinrent.

On trouve dans ce Recueil pluſieurs facéties, plaiſanteries, fourberies, tours de Pages, attribués à un Allemand nommé Vleſpiegle, dont l'Hiſtoire eſt le premier Roman comique qu'ait produit la Germanie. C'eſt en vain que j'ai cherché, à travers toutes ces Hiſtoriettes, s'il y en auroit quelqu'une qui mériteroit d'être rapportée en meilleur François qu'elle ne l'eſt dans ce Livre-ci ; je les ai toutes trouvées de la plus baſſe poliſſonnerie & du plus mauvais ton.

A la ſuite du Parangon on trouve les *Dicts joyeux* de Pétrarque, Auteur Italien très-connu par ſes Sonnets, dans leſquels il y a ſûrement de très-belles choſes, & des penſées très-délicates ; mais ces Dicts prétendus joyeux contiennent bien des platitudes, & quelques moralités fort en-

nuyeuſes; cependant, à travers tout cela, on rencontre quelques traits que j'ai cru pouvoir recueillir. Voici deux de ſes Dicts joyeux.

Un Peintre aſſez habile faiſoit entrer dans ſes tableaux des repréſentations d'enfans charmans, mais ceux qu'il avoit de ſa femme étoient très-vilains. On lui en demandoit la raiſon. » Vraiment, dit-il, » j'ai peint ceux-là en plein midi, mais » ceux-ci je les ai faits la nuit «.

Les habitans d'une ville conquiſe par Alexandre, ſe plaignoient de ce que ce Monarque vouloit les contraindre à lui rendre les honneurs divins. » Mes amis, » leur dit un Philoſophe; croyez-moi, » ne lui diſputez pas le Ciel, ſi vous ne » voulez pas perdre votre terre «.

Zenon, voyant des hommes & des femmes qui ſacrifioient aux Dieux pour avoir des enfans : » Hélas ! leur dit-il, que je » vois de gens qui font des vœux pour » avoir une poſtérité, & aucun d'eux ne » penſe à demander qu'elle ſoit ſage & » vertueuſe « !

A la fin du Volume on trouve ce beau conſeil adreſſé aux voyageurs. » Qui panſe » ſon cheval par Procureur (c'eſt-à-dire,

» qui ne le panſe pas lui-même), court » riſque d'aller bientôt à pied en propre » perſonne «.

A la ſuite de l'édition de 1531 du *Parangon des Nouvelles honnêtes*, on trouve la *Source d'honneur*, imprimée la même année & au même lieu (Lyon). Ce ſingulier Ouvrage ainſi intitulé, eſt mêlé de proſe & de vers. La partie poétique conſiſte en vingt-ſix Chapitres, chacun compoſé d'un plus ou moins grand nombre de ſtances, & chacun de ces Chapitres a pour objet une parure propre aux grandes Dames de la fin du ſeizieme ſiecle, temps où il paroît que cet Ouvrage a été compoſé. L'Auteur ne s'eſt fait connoître que par cette deviſe : *Vertu aide à beauté.*

Dans le premier Chapitre, l'Auteur fait l'éloge des pantoufles que portoient autrefois les Dames de ſon temps quand elles reſtoient à la maiſon ; & il dit qu'elles ſont le ſymbole de l'humilité. Cette vertu eſt prêchée aux Dames dans le morceau en proſe qui ſuit immédiatement les ſtances ſur les pantoufles, & on leur propoſe pour modele la Sainte Vierge.

Le Chapitre II traite des ſouliers dont les Dames ſe ſervent quand elles ſortent & vont par la ville, au lieu que dans la

chambre elles ne portent que des pantoufles. Les ſouliers ſont l'emblême de la diligence, comme les bas & les chauſſettes, objet du troiſieme Chapitre, le ſont de la perſévérance. J'ai appris dans ce Chapitre, que les Dames portoient alors des bas ou chauſſettes de drap.

Le Chapitre IV eſt des jarretieres; on voit qu'elles étoient de drap, comme les chauſſettes. Elles ſignifient *ferme propos*. Le cinquieme, des chemiſes. Elles étoient dès-lors de fin lin, & ont toujours ſignifié l'honnêteté. Le Chapitre VI, du corſet. Nous voyons que ceux des Dames & des Princeſſes ſe faiſoient communément de damas blanc. Le Chapitre VII, de la piece d'eſtomac. Comme elle ſe place ſur le cœur, elle ſignifie *bonne penſée*. Le Chapitre VIII, du lacet, ſymbole de loyauté. Après les ſtances qui compoſent ce Chapitre, on trouve une Hiſtoriette fort inſtructive; la voici:

L'Auteur a connu en Bourgogne le Seigneur de Varambon, aimable Chevalier, qui avoit épouſé la fille du Comte de Villars-Ceſſai, qui étoit belle & vertueuſe. Cependant ſon mari, jeune & ardent pour le plaiſir, ne lui étoit pas fidele: il devint amoureux de la fille d'une

Payſanne nommée la Ramée. Il ne lui fut pas difficile de la ſéduire ; & preſque tous les jours il alloit coucher avec elle dans ſa chaumiere. Il faiſoit quelques libéralités à cette pauvre famille ; mais il ne vouloit la meubler, ni les habiller autrement qu'elles ne l'avoient toujours été, de peur que cela ne fît du bruit dans le canton. Malgré toutes les précautions du Seigneur de Varambon, ſon épouſe découvrit l'intrigue, & prit ſon parti en femme d'eſprit & prudente. Faiſant ſemblant de ſe promener, elle entra dans la cabane de la bonne femme la Ramée, parut étonnée de la pauvreté apparente, ou du moins de la ſimplicité qui y régnoit, regarda le lit de la mere & de la fille, trouva le châlit trop ſimple, la paillaſſe & le matelas trop durs, les draps trop groſſiers. Elle critiqua également la mal-propreté des bancs & eſcabelles, de la huche qui ſervoit de garde-manger, & de la vaiſſelle de terre commune, dont on ſe ſervoit dans la cabane. » Comment donc ! dit-elle ; » mais ſi quelque Chevalier venoit ici, » il s'y trouveroit fort mal & indécem- » ment ; je veux vous arranger mieux «. Et dès le lendemain elle donna des ordres pour que le taudis de la Ramée fût de

tout point plus proprement ajuſté. Les Payſannes n'oſerent refuſer ce qui venoit de la part de leur Dame, & la bénirent même, n'ayant pas l'eſprit de concevoir à quelle intention cette libéralité avoit été faite. Dès que Varambon revint chez elles, & qu'il marqua ſa ſurpriſe de ce changement, elles lui avouerent avec ſimplicité à qui elles en avoient obligation. Le mari ne put s'y tromper ; & ſentant très-bien quelle leçon ſa femme vouloit lui donner, il renonça à ſa petite bonne fortune, maria la jeune fille avantageuſement, & fut dans la ſuite fidele à la douce & honnête Comteſſe de Villars-Ceſſai.

Le Chapitre IX traite du demi-ceint, qui étoit autrefois d'orfévrerie, & marquoit la taille des Dames. L'Auteur lui fait ſignifier *magnanimité*.

Dans le Chapitre X, il s'agit de l'épinglier ; il eſt aſſez naturel qu'on lui faſſe ſignifier *patience* ; auſſi l'exemple de cette vertu, que l'Auteur propoſe à ſes Lecteurs, eſt-il l'Hiſtoire de Griſelidis.

Dans le XI, il parle de la bourſe ou aumôniere, ſymbole de la libéralité. L'exemple dont l'Auteur s'autoriſe mérite de nous arrêter un moment.

Chriſtine de Piſan raconte que, de ſon temps, il y avoit à Paris une très-noble & très-vertueuſe Princeſſe, que l'on appeloit la Comteſſe de Vendôme. Cette Dame avoit la réputation juſtement méritée, d'être une des plus généreuſes perſonnes de la Cour de France, & les plus honnêtes Chevaliers s'empreſſoient à lui rendre leurs hommages. Un des plus aſſidus ſe nommoit Animond de Sommieres, bon vieillard, qui s'étoit long-temps ſignalé dans les armées par ſa valeur, mais qui, après trente campagnes, s'étoit retiré avec un patrimoine très-médiocre, & beaucoup de dettes. Pluſieurs créanciers s'étant joints enſemble, le firent condamner pour une ſomme de dix mille livres tournois; & Animond n'ayant pu la payer, il fut arrêté & mis en priſon à la Conciergerie. Pendant que cet honnête vieillard déploroit la perte de ſa liberté, il ſe fit un très-grand mariage à Paris, où toutes les perſonnes de conſidération furent invitées. La Comteſſe de Vendôme, en arrivant dans la ſalle d'aſſemblée, chercha des yeux le bon Animond de Sommieres; & ne le voyant pas, elle demanda où il pouvoit être. On lui répondit qu'il avoit eu le malheur de ne pouvoir payer une ſomme

conſidérable qu'il devoit, & qu'il avoit été conſigné priſonnier à la Conciergerie. » Et à quoi monte cette ſomme, dit la » Comteſſe «? = Dix mille livres tournois. Sans s'émouvoir, la généreuſe Dame détache de ſa tête un riche chapeau de perles & de pierreries dont elle étoit parée ce jour-là ; & le préſentant à ſon Ecuyer : » Allez, lui dit-elle, remettre ce chapeau » au Concierge, pour gage de la dette du » bon Chevalier Animond ; je veux qu'il » participe à la fête qu'on nous prépare «. Enſuite, joyeuſe d'avoir fait une ſi bonne action, elle plaça ſur ſa tête un ſimple chapeau de pervenche (herbes). Ce trait de généroſité ſi bien placée, augmenta le reſpect & l'eſtime qu'on avoit déjà pour la Comteſſe de Vendôme, qui en reçut les complimens avec modeſtie.

Dans le Chapitre XII, l'Auteur raiſonne ſur les couteaux que les Dames portent à leurs côtés. Ils ſignifient *juſtice*. La gorgerette des Dames, qui fait le ſujet du Chapitre XIII, indique la *ſobriété* ; le collier de pierreries, la *foi*. Le Chapitre XV traite des robes des Dames. L'Auteur ſuppoſe que celles de ſes Dames eſt de drap d'or avec des ramages pourpre, ſortant des manufactures de Chypre ou de Veniſe.

Veniſe. Elle doit être fourrée d'hermine & *à la grantgorre*. (On ne ſait pas trop ce que cela ſignifie.)

Chapitre XVI, de la cordeliere, ou ceinture d'or émaillée que portent les Dames. Elle ſignifie *dévotion*. A cette occaſion, l'Auteur nous raconte l'Hiſtoire d'une Princeſſe de Salerne.

Les amuſemens auxquels ſe livre la jeuneſſe, n'excluent pas la dévotion. Une Princeſſe, de Salerne, jeune, aimable & vive, ſe livroit à tous les divertiſſemens, & chaque jour étoit marqué par des bals & des feſtins; mais, nonobſtant cette diſſipation habituelle, elle ne manquoit pas d'aller à la Meſſe, enveloppée dans ſa coiffe, & de l'entendre avec beaucoup de dévotion. Après avoir paſſé la plus grande partie d'une nuit dans une de ces fêtes où elle s'étoit beaucoup divertie, elle voulut le lendemain matin ſe rendre à l'Egliſe, ſuivant ſon uſage; & en y allant, elle fut obligée de paſſer par la ſalle du feſtin, & vit les tables renverſées, les lumieres à demi éteintes, & tout le déſordre qui ſuit ces véritables orgies. Ce ſpectacle la fit rentrer en elle-même, & elle s'écria : » Ainſi finiſſent les plaiſirs de » ce monde «. Depuis ce jour, la Prin-

ceſſe de Salerne renonça à tous les amuſemens ; elle ſe livra toute entiere aux exercices de piété, & finit enfin par entrer dans l'Ordre de Sainte Claire.

Le Chap. XVII contient ſept ſtrophes ſur les gants, que l'Auteur prétend repréſenter la charité. A cette occaſion, il compte deux belles Hiſtoires pieuſes ; l'une eſt celle de Sainte Godelienne. Elle étoit Flamande, fille d'un Seigneur fort riche, qui faiſoit grande chere dans ſon Château ; mais dans le village voiſin il y avoit beaucoup de pauvres. La jeune Godelienne, étant naturellement charitable, déroboit tout ce qu'elle pouvoit à la cuiſine de ſon pere, & s'en ſervoit pour ſoulager les malheureux. Le Maître-d'Hôtel s'en étant apperçu, l'épia, & la trouva un jour qui vouloit ſortir du Château, portant beaucoup de choſes dans ſon tablier. Il lui demanda ce qu'elle portoit, lui repréſentant que c'étoit mal fait d'être ainſi *larronneſſe des biens de ſon pere.* La petite Sainte n'héſita pas à faire un léger menſonge, & dit que ce n'étoit que des bûchettes & des copeaux qu'elle avoit ramaſſés dans la cour. Le Maître-d'Hôtel voulut en juger par lui-même ; &, dérangeant le tablier, ne vit effectivement que ce qui lui avoit

été annoncé. De là Godelienne comprit que Dieu avoit agréable ſon aumône & ſon menſonge : elle continua à faire les mêmes charités. Quand elle fut nubile, elle épouſa Bertoult, Seigneur de Ghiſtelle en Flandres. Malheureuſement ſon époux étoit un méchant homme, qui, après l'avoir fort maltraitée, lui fit ſouffrir le martyre. Elle a été canoniſée, & elle eſt révérée comme Sainte dans les Pays-Bas.

A la ſuite de cette premiere Hiſtoire ſe trouve celle d'une Princeſſe de Danemarck, qui avoit épouſé un Comte de Savoie. Elle étoit auſſi charitable que Godelienne, & prenoit tout ce qu'elle pouvoit à ſon mari pour donner aux pauvres. Celui-ci à la fin le trouva très-mauvais ; & l'ayant forcée une fois de lui montrer ce qu'elle portoit dans ſon tablier, il vit que ce n'étoit que des roſes, quoiqu'on fût au cœur de l'hiver. Ce miracle confirma la ſainte Comteſſe de Savoie dans la pieuſe habitude où elle étoit de voler ſon mari pour l'amour de Dieu & le bien des pauvres.

Le Chapitre XVIII traite du peigne, propre à relever, accommoder & nettoyer les cheveux des Dames. Ces cheveux ſont auſſi ſerrés & noués par un beau ruban de ſoie blanche, ſujet du Chapitre XIX.

Le peigne veut dire *remords de conſcience*; & le ruban, *crainte de Dieu.*

Le Chapitre XX renferme la deſcription d'un beau chapelet d'or & d'ivoire. On conçoit bien que cela veut dire *dévotion*, comme le XXI, qui traite de la coiffe, ſignifie *honte de mal faire.*

Dans le XXII, il eſt queſtion des templettes, ou eſpece de petit bandeau que les Dames mettoient ſur leurs tempes. C'étoit le ſymbole de la prudence. On lit à cette occaſion l'Hiſtoire de Ste Vaudru, qui eſt très-honorée dans les Pays-Bas, & que le Chapitre des Chanoineſſes nobles de Mons reconnoît pour ſa Fondatrice. Elle vivoit du temps de Dagobert, fut héritiere du Comté de Hainaut, & épouſa un Seigneur nommé Maldegaire, qui, de ſon côté, eſt honoré comme Saint dans la petite ville de Soignies en Brabant. Son corps y fait des miracles, comme celui de Sainte Vaudru en opere dans l'Egliſe des Dames de Mons.

Le Chapitre XXIII traite des coiffures. L'Auteur ne peut ſe diſpenſer de parler d'abord de celles élevées, qui étoient à la mode au commencement du quinzieme ſiecle; mais il revient bientôt aux chaperons, coiffure de tête honnête & décente, mais peu agréable, qui a ſubſiſté

dans l'ordre inférieur des femmes juſqu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle. Voici quelques vers de ce Chapitre.

Dames en ont de diverſes manieres
Gentils atours pour les mieux atourner ;
Les hauts bonnets, couvre-chefs à bannieres,
Cornes faiſoient les Dames triompher :
Mais maintenant vois ſimple atour porter.
Qui plus me plaît, ce ſont les chaperons
Du temps préſent ; par quoi en parlerons.
Ces chaperons d'honnête contenance,
Aux Dames ſont de velours ou ſatin,
Et la Bourgeoiſe en a, par différence,
De beau drap noir ou rouge, à ſa plaiſance :
Chacun état n'eſt pas pareil. Enfin, &c.

Le chaperon ſignifie *bonne eſpérance*, & les ſtances dont je viens de citer quelques vers, ſont ſuivies de l'Hiſtoire de Sainte Cecile.

Le XXIV traite des affiquets, ou petits ornemens dont la Dame décore ſon chaperon. On y a joint l'Hiſtoire de Sainte Catherine de Sienne.

Il ne manque plus à la Dame, pour être parée de tous points, que d'avoir ce que l'Auteur appelle un *ſignet*, c'eſt-à-dire, un bracelet. L'on voit que l'uſage de ce temps-là étoit que les Dames fiſſent graver ſur leurs bracelets leurs armes & leurs deviſes. L'Auteur en conclut que le ſignet

ou bracelet eſt le ſymbole de la nobleſſe, & cite l'exemple de la Reine Blanche, mere de Saint Louis.

Enfin le XXVI & dernier Chapitre traite du miroir de la Dame, & contient une récapitulation de toute cette parure dévote.

L'Ouvrage intitulé la *Source d'honneur*, eſt terminé par l'épitaphe de neuf *Preuſes* ou Dames illuſtres, auxquelles on a donné cette épithete à l'imitation des neuf Preux.

La premiere eſt la Reine Thomiris, qui vainquit & fit mourir le grand Cyrus; la ſeconde, Sémiramis; la troiſieme, Ménélape, qu'on prétend qui vainquit & fit priſonnier le fameux Hercule; la quatrieme, la Reine Amazone qui vint au ſiége de Troies, combattit Diomede, & le battit.

La cinquieme, Lampeton, Reine de Sichée, qui ſoumit la Cappadoce, vainquit Théſée, & lui rendit la liberté en l'épouſant. La ſixieme, la Reine Creüſe, qui ſoumit la Syrie, fit la guerre aux Romains, & remporta ſur eux des avantages. La ſeptieme, la Reine Pentaſilée, qui vint à Troies pour venger la mort d'Hector, & ſe diſtingua en combattant les Grecs. La huitieme, Hippolite, tou-

jours de la race des Amazones, qui combattit Théſée, l'épouſa, en fut jalouſe, lui fit de nouveau la guerre, & enfin lui donna la mort.

La neuvieme & derniere eſt Deiphile, qui aſſiégea la ville de Thebes, la prit d'aſſaut, & épouſa Polydès, fils du Roi de ce pays.

En voilà bien aſſez ſur tout ce que contient le Volume qui commence par le Parangon des Nouvelles honnêtes & délectables.

Je devrois parler à préſent de l'Hiſtoire de Primaléon de Grece, dont la premiere édition eſt de l'an 1550; mais je réſerve ce Roman pour le joindre avec ceux de Palmerin d'Olive & de Palmerin d'Angleterre, qui n'ont paru qu'un peu plus tard, & qui ſont ſuite avec Primaléon. En attendant, je vais m'occuper pendant quelques momens de l'Hiſtoire d'Apollonius de Tyr, Roman écrit dans le goût Grec, dont le véritable Auteur ne nous eſt pas connu. Il paroît, par un beau manuſcrit que j'en poſſede, & qui a été écrit au plus tard au quinzieme ſiecle, qu'il a été traduit alors du Latin en proſe Françoiſe. Dès 1471, il a été imprimé en Allemand à Ausbourg. Il y en a une premiere édition de Geneve *in*-4°. ſans date, ſous le titre de *Chroniques d'Apollin, Roi de Tyr.* En 1530, Gilles Corrozet, Imprimeur & Auteur, dont j'ai

déjà assez souvent parlé, publia une seconde édition en un volume *in*-8°. C'est celle que je vais extraire : elle est conforme à l'édition précédente & au manuscrit.

Enfin au commencement de ce siecle, en 1711, M. Le Brun, Auteur connu par quelques Ouvrages poétiques, tourna ce Roman-ci à la moderne, mais y jeta beaucoup de froid & peu d'intérêt. Il dit dans sa Préface, que l'Auteur de l'Original Latin s'appeloit Simporius, & qu'il vivoit du temps de Cassiodore, c'est-à-dire, au sixieme siecle. Quoi qu'il en soit, nous avons trouvé quelque intérêt dans ce Roman, & nous croyons que l'on nous verra avec quelque plaisir en suivre la marche, qui est assez réguliere, quoiqu'elle ressemble à bien d'autres ; elle porte un caractere d'antiquité assez respectable.

Les AVENTURES d'Apollonius de Tyr(1).

ANTIOCHUS régnoit en Syrie : il avoit donné ſon nom à la Capitale de cette contrée. Une des plus illuſtres Princeſſes de l'Orient avoit reçu ſa main, & partageoit ſon trône; mais elle ne jouit pas long-temps de ces précieux avantages. Une fille, qui fut appelée Cléobule, reçut d'elle le jour, & lui couta la vie. La douleur d'Antiochus fut extrême : il devint ſombre, mélancolique, farouche même. Il ſembloit que tout ce qui l'approchoit lui devoit compte de la perte qu'il avoit faite. L'amour, qu'autrefois ſa bienfaiſance inſpiroit à ſes ſujets, fut banni de leurs cœurs, & fit place à la crainte. On ne s'empreſſoit plus de voler ſur ſes pas, on évitoit de le voir; lui-même ſe déroboit à tous les regards, & ne déſiroit que la ſolitude. La ſeule choſe qui pouvoit quelquefois le tirer de ſes rêveries profondes, étoit cette jeune Princeſſe, cauſe innocente & malheureuſe de tous ſes regrets. Il avoit réuni près d'elle tout ce qui pouvoit rendre ſon éducation brillante; & la facilité qu'elle

(1) Cet extrait eſt de M. M. C. D. G.

avoit à s'inſtruire, lui faiſoit faire les progrès les plus rapides. A meſure qu'elle croiſſoit en âge elle devenoit plus intéreſſante : Antiochus paſſoit des heures entieres auprès d'elle, non pour lui prodiguer ces careſſes innocentes que la Nature rend ſi douces pour un pere tendre qui les donne, & pour un enfant ſenſible qui les reçoit ; preſque toujours il gardoit auprès de la Princeſſe un ſilence morne & ſtupide ; ſes yeux inceſſamment fixés ſur elle ne s'en détachoient que pour verſer des larmes. On les attribuoit au ſouvenir de ſa premiere douleur ; on voyoit avec peine que cet enfant lui rappeloit ſans ceſſe qu'il ne devoit le jour qu'à la perte de ceux de ſa mere : eh ! comment ſoupçonner aux pleurs d'Antiochus une autre cauſe !

Cependant Cléobule touchoit à ſa ſeizieme année ; la Nature lui avoit prodigué toutes ſes faveurs ; rien ne l'égaloit en beauté. Sa taille étoit majeſtueuſe, & ſes yeux, les plus beaux du monde, alloient porter le trouble au fond de tous les cœurs. Elle joignoit, à l'art de tout charmer, tous les talens de plaire. La Renommée ne tarda pas à la faire connoître de toute l'Aſie ; les plus grands Princes bri-

guerent ſon alliance. Les Syriens s'en applaudirent ; ils ſe flatterent que les fêtes, qui alloient embellir & célébrer l'hymen de Cléobule, arracheroient Antiochus à ſa ſombre mélancolie ; qu'elles effaceroient enfin de ſa mémoire & de ſon cœur un ſouvenir qui coutoit tant à ſa ſenſibilité.

Le Roi reçut des ambaſſades brillantes, qui toutes avoient pour objet de demander la main de Cléobule ; mais loin de paroître flatté de ces démarches, Antiochus en conçut les plus noirs chagrins ; il en devint cent fois plus inacceſſible. Les Ambaſſadeurs, fatigués des longueurs qu'ils eſſuyoient, oſerent s'en plaindre ; on les congédia, ſans les ſatisfaire ni ſur la demande qu'ils avoient faite, ni ſur le motif des refus qu'on leur faiſoit. Si une pareille conduite indiſpoſa les Princes qui aſpiroient à la main de Cléobule, elle étonna bien davantage toute la Cour d'Antiochus. On ne ſavoit que penſer de cette hauteur inſultante & bizarre : Cléobule elle-même ne ſavoit à quoi l'attribuer ; mais le caractere impérieux d'Antiochus ne permettoit pas qu'on s'en expliquât avec lui. On ne pouvoit pas ſoupçonner la raiſon pour laquelle il

refuſoit d'aſſurer le bonheur de ſa fille. Seroit-il aſſez injuſte, aſſez barbare, diſoit-on, pour vouloir la punir de la mort de ſa mere? Seroit-ce la crainte qu'elle n'éprouvât un ſort pareil? On ſe perdoit dans toutes ces conjectures. Cependant jamais il n'avoit été plus aſſidu près d'elle, plus occupé d'elle.... A quelle bizarrerie nouvelle ce Prince indéfiniſſable étoit-il donc en proie? Chaque jour, plus taciturne & plus ſauvage, il devenoit plus difficile à connoître.

Les Princes, offenſés de la réception faite à leurs Ambaſſadeurs, réſolurent de ſe préſenter eux-mêmes, & de briguer en perſonne la main de Cléobule; ils parurent à la Cour d'Antiochus: celui-ci n'avoit pas plus d'envie de couronner leurs eſpérances; toutefois les murmures qui s'étoient élevés ſur ſes premiers refus, l'engagerent à diſſimuler. Il les reçut avec la pompe qui convenoit à leur rang & aux circonſtances: &, de leur part, ces jeunes adorateurs des charmes de Cléobule, jaloux de mériter ſon ſuffrage & de ſe concilier la bienveillance d'Antiochus, étalerent aux yeux de ſa Cour tout ce que la magnificence & la galanterie pouvoient avoir de plus élégant & de plus

rare. Les fêtes ſe ſuccéderent avec une variété piquante, qui fit renaître dans les cœurs une joie que la conduite du Roi en avoit bannie depuis long-temps. Mais s'il paroiſſoit en apparence ſe prêter à tous ces plaiſirs, ſon ame étoit intérieurement déchirée de la contrariété qu'ils lui faiſoient éprouver.

Antiochus cherchoit encore à s'abuſer ſur le véritable motif de ſes peines ; il ne pouvoit pas ſe perſuader qu'il fût tel qu'un mouvement ſecret le lui faiſoit entendre : cependant le moment de nommer celui de ces Princes dont il vouloit agréer les propoſitions, ne pouvoit plus ſe différer ; de plus longs délais ne pouvoient manquer d'être pris pour une inſulte ; il fallut s'expliquer.... Ce fut alors qu'il vit clair dans ſon cœur ; il connut ſa foibleſſe, il en frémit ; la violence d'une paſſion ſi long-temps retenue, étouffa la voix des remords. Incapable de réſiſter au penchant criminel qui l'entraînoit, il voulut eſſayer du moins d'en voiler la connoiſſance à tout le monde, s'il ne pouvoit ſe la dérober à lui-même. Il promit Cléobule à celui de ſes Amans qui ſauroit le mieux la mériter. Mais les loix qu'il alloit leur impoſer, n'étoient que

des prétextes, ou plutôt des moyens pour les éloigner ou les perdre ; l'alternative en étoit affreuſe.

Les prétendans à la main de Cléobule s'étoient réduits à deux. Antiochus propoſa à chacun une énigme ; il falloit la deviner ou recevoir la mort : c'étoit à ce ſeul prix que la Princeſſe pouvoit être accordée. Cette propoſition parut odieuſe, & les Princes s'en indignerent ; mais, quel que fût le danger qui en réſultât pour eux, ils trouverent qu'il ſeroit trop honteux de le craindre. Furieux contre Antiochus, mais brûlans pour Cléobule, ils accepterent. Le Roi, trompé dans ſon attente, qui croyoit les avoir intimidés, & n'avoit fait au contraire qu'échauffer leur courage, en conçut un horrible déſeſpoir : mais forcé de ſe ſoumettre lui-même à la loi qu'il avoit faite, du moins il mit tous ſes ſoins à ne propoſer que des queſtions dont le ſens ambigu & double pût lui aſſurer le droit de n'admettre comme juſte, aucune des réponſes qui lui ſeroient faites, & ce ſtratagême eut toute la réuſſite qu'il s'en étoit promiſe. Chacun des deux Princes crut avoir trouvé le mot de l'énigme qui lui avoit été propoſée ; mais ils ne ſe furent pas plu-

tôt expliqués, qu'Antiochus, ſatisfait intérieurement de les voir tomber dans le piége qu'il avoit tendu à leur confiance préſomptueuſe, en prononçant ſur l'inſuffiſance de leurs réponſes, les jugea dignes de mort. Ces malheureuſes victimes d'une jalouſie barbare, dont elles ignoroient la cauſe, connoiſſant, mais trop tard, l'abîme affreux dans lequel on les avoit entraînés, voulurent vendre cher au moins une vie qu'on leur arrachoit par la plus féroce injuſtice; mais leurs efforts furent inutiles, Antiochus avoit tout prévu; & ces Princes infortunés étoient à peine en défenſe, qu'aſſaillis par une multitude apoſtée, mille coups de poignards, lancés au même inſtant, les précipiterent dans la nuit du trépas. Cet attentat horrible, en délivrant Antiochus de ceux que l'amour enflammoit pour Cléobule, ne ſuffit pas encore à ſes deſſeins. Il voulut effrayer tous ceux qui éleveroient des prétentions ſemblables & auſſi téméraires: pour y réuſſir, il fit attacher aux portes d'Antioche la tête des victimes de ſa cruauté, afin que tout autre aſpirant connût, en s'expoſant au même danger, le ſort auquel il devoit s'attendre.

La conſternation glaçoit tous les eſprits : Antiochus jouiſſoit de ſon crime, & Cléobule étoit plongée dans une affreuſe douleur ; non pas qu'aucun ſentiment, aucune préférence eût fait naître des regrets dans ſon ame ; mais elle s'affligeoit de voir ſon pere ſe couvrir de la haine publique & la braver, irriter, par ſa barbarie, tous les Princes d'Aſie, s'expoſer à des guerres cruelles & malheureuſement trop juſtes. Quels étoient donc ſes deſſeins ? Quel aveuglement, quelle furie le précipitoit dans ces excès inouis ? C'eſt ce qu'elle ne pouvoit ni démêler, ni comprendre.

La réuſſite d'un crime & ſon impunité conduiſent bientôt à de plus grands forfaits. Antiochus avoit frémi lui-même quelques inſtans, des dangers auxquels il s'expoſoit. Il ſe prépara à la guerre, qu'il regarda comme inévitable ; il mit ſur pied une armée formidable, tandis que d'un autre côté ſes ports ſe rempliſſoient de vaiſſeaux. Pourra-t-on croire que tous ces préparatifs furent inutiles, qu'ils en impoſerent à tel point, que ceux qui devoient s'élever & ſe réunir pour le punir & ſe venger, n'oſerent éclater ? Leur puſillanimité le raſſura, & ce fut auprès

auprès de ſa fille qu'il alla s'applaudir d'avoir conſervé dans ſes Etats une paix que perſonne n'avoit eu le courage de troubler.

Triſte, inquiete, ſouffrant, malgré elle, de devoir le jour à un Prince à qui nul être ſur la terre ne devoit plus ſon eſtime, Cléobule ſoupiroit & verſoit des larmes; mais la beauté, baignée de pleurs, n'en eſt ſouvent que plus touchante. Antiochus ne pouvoit s'arracher d'auprès d'elle; continuellement occupé à la conſoler, & cependant jouiſſant de ſa douleur, il cherchoit à lui faire entendre qu'il n'avoit rien à ſe reprocher de la perte de ſes Amans; qu'ils n'avoient reçu la mort que par leur imprudence; que leur témérité ſeule les y avoit expoſés; enfin, qu'ils auroient triomphé s'ils euſſent été dignes d'elle.... » S'ils avoient été, diſoit-il, » véritablement épris de tes charmes, » s'ils avoient ſenti comme ..... ah! » comme ils devoient, tout le prix de la » beauté à laquelle ils oſoient prétendre, » l'Amour .... eh! oui, l'Amour les eût » éclairés..... Non, crois-moi, aucun » d'eux n'étoit digne de poſſéder ton » cœur.... Ce cœur ſenſible qui fera le » bonheur de celui que le Ciel lui deſ-

» tine..... Ceſſe, mon enfant, ceſſe de
» les regretter, & crois que ton pere....
» Eh! ce ne ſont point eux que je regrette,
» répliqua triſtement Cléobule, c'eſt votre
» gloire.... Ma gloire, dit Antiochus,
» eſt de t'offrir un Amant digne de toi,
» qui t'aime pour toi-même, qui con-
» noiſſe .... comme moi .... le prix de
» tous tes charmes, qui cherche ton bon-
» heur comme je cherche à te rendre
» heureuſe, qui, loin du faſte de la Cour
» & de l'ennui du trône, préfere, comme
» je le fais, de paſſer tous ſes momens
» à te voir, à t'entendre, à t'adorer, à
» te jurer une flamme, que le temps,
» que la mort même ne pourra détruire «.
Enfin.... mais tirons le rideau ſur les détails de cette horrible circonſtance, que nous ſommes aſſez malheureux d'avoir été forcés d'indiquer pour les ſuites de notre Hiſtoire.

L'infortunée Cléobule, éclaircie enfin par ſon pere de ſes criminels deſſeins, frémiſſoit, & s'accuſoit encore du mépris qu'elle étoit forcée d'avoir pour lui. Indignée de ſes marques de tendreſſe qui lui faiſoient horreur, effrayée de ſes menaces, quelquefois elle s'abandonnoit à tous ſon déſeſpoir; enſuite, étouffée par ſes

ſanglots, l'excès de ſa douleur lui raviſſoit juſqu'à la triſte faculté de répandre des larmes. Antiochus, dont le crime n'étoit plus pour elle un myſtere, la preſſoit & l'obſédoit ſans ceſſe ; ſes refus, ſes cris, ſa douleur, ne faiſoient qu'irriter ſon audace ; dans ces momens affreux, qui révoltoient la Nature, elle invoquoit la mort;.... mais ce n'étoit pas ſur elle que ſes coups auroient dû s'appeſantir.

Antiochus, chaque jour plus coupable & plus féroce, tenoit ſa Cour dans une dépendance qui lui interdiſoit juſqu'à la liberté de ſe plaindre : le reſte de la terre ignoroit ſes déſordres. Aucun Prince ne ſe préſentoit pour obtenir la main de Cléobule, lorſqu'Apollonius, Roi de Tyr, parut à la Cour de Syrie. Ses graces intéreſſantes, loin d'exciter aucun plaiſir, ne cauſerent que de la crainte : cette noble fierté peinte ſur ſon viſage, & mêlée des traits heureux de la douceur & de la bienfaiſance, ne faiſoient naître que plus de regrets. On le regardoit comme une nouvelle victime de l'humeur farouche d'Antiochus, & les peuples, ſi avides de nouveautés, loin de ſe précipiter en foule ſur ſon paſſage, n'oſoient, pour ainſi dire, fixer ſur lui leurs timides regards.

Le Roi croyoit avoir écarté pour jamais les Amans de Cléobule ; il s'étonne de l'audace d'Apollonius, mais il ſe compoſe, &, ſous les faux dehors de la politeſſe, il lui fait une réception honnête & même brillante. Le Prince de Tyr, trompé par ces apparences, regarde comme une calomnie puniſſable les propos injurieux qui s'étoient répandus dans toutes l'Aſie contre Antiochus : il demande la permiſſion de ſaluer la Princeſſe ; on la lui accorde, quoiqu'aucun Etranger juſque-là n'eût joui de cette faveur. C'eſt en le conduiſant auprès d'elle que le Roi de Syrie l'inſtruit de la loi établie, & des conditions qu'elle préſente ; Apollonius promet de s'y ſoumettre, & marque même de l'impatience d'entendre l'énigme qui doit décider de ſon ſort.

On ſe peint aiſément tout ce qu'il en coutoit à Antiochus pour préſenter le Prince de Tyr à ſa fille ; mais il n'oſa s'y refuſer ; ç'eût été juſtifier aux yeux de toute ſa Cour, ce qui n'étoit encore que de légers ſoupçons.

Apollonius vit Cléobule, en fut charmé, & après avoir donné à ſa beauté les plus brillans éloges, il n'héſita point à lui faire connoître le motif de ſon

arrivée à Antioche..... La Princeſſe interdite..... tremblante..... ſenſible peut-être au ſort d'un Prince qui réuniſſoit tant d'avantages, & dont elle ne pouvoit ſe diſſimuler l'affreuſe deſtinée, put à peine répondre. Son trouble étoit prêt à éclater ; mais, retenue par la préſence de ſon pere, dont les yeux étoient inceſſamment fixés ſur elle, il fallut ſe contraindre ; mais cédant enfin à tout ce qu'elle éprouvoit, elle eut recours à un prétexte quelconque, pour abréger une entrevue, qui, de toutes façons, coutoit tant à ſa ſenſibilité, & ſe retira. Apollonius en fut étonné; il ne put ſe défendre de croire qu'une fuite ſi prompte cachoit quelque myſtere. Sorti lui-même de l'appartement de Cléobule, & rentré dans le Palais qui lui avoit été deſtiné, il cherche à s'éclairer ſur tout ce qu'il vient de voir. Quelquefois un peu d'amour-propre, mêlé d'un doux eſpoir, lui perſuadoit que peut-être la fille d'Antiochus n'étoit pas indifférente pour lui ; que ſon trouble n'avoit été que l'effet ordinaire d'une flamme naiſſante, qui ſurprend un cœur timide, & l'étonne par la douce émotion qu'elle lui cauſe. L'inſtant d'après, il ſe rappeloit que les

beaux yeux de Cléobule s'étoient remplis de larmes, qu'elle ſoupiroit en le quittant..... Les ſoupirs, les larmes, une vive douleur, ne ſont pas les premiers effets de l'amour..... Il étoit agité de toutes ces idées, quand la nuit vint le ſurprendre. Déjà il ſe livroit aux charmes du repos, lorſque qu'une vieille femme arrive à ſon logis, & demande à le voir. On la refuſe; elle inſiſte; les gens de la ſuite du Roi de Tyr veulent connoître l'objet de ſon meſſage..... » Le ſalut de votre Roi, répondit-elle; » ſi ſes jours vous ſont chers, conduiſez-» moi juſqu'à lui; & qu'il vous ſuffiſe » de ſavoir que, pour ſauver ſa vie, je » n'ai pas craint d'expoſer la mienne «.

Ce peu de mots en impoſe, & l'on cede à ſes inſtances. Arrivée près du Prince, elle lui remet une lettre, lui recommande de mettre à profit ce qu'elle contient, & diſparoît. On veut en vain la retenir, & l'interroger de nouveau, elle fuit, & laiſſe Apollonius & les ſiens plongés dans une extrême ſurpriſe. Cependant, preſſé par ſa curioſité, il ouvre la lettre, & y trouve ces mots:

» Vous ignorez, jeune & malheureux » Prince, le ſort qu'on vous prépare....

» Vous paroiſſez tranquille, & vous avez
» tout à craindre. Oubliez pour jamais
» l'infortunée Cléobule..... Vous frémi-
» riez ſi vous ſaviez ce qu'un monſtre.....
» ah ! que je ne puis nommer..... a oſé
» entreprendre ſur ce cœur que vous
» cherchez à mériter..... Fuyez des lieux
» ſouillés par un crime qui fait frémir
» la Nature..... Fuyez, Prince, & croyez
» que ce n'eſt pas la haine qui vous
» donne ce conſeil «.

Apollonius lit & relit pluſieurs fois ce billet ſans pouvoir le comprendre ; mille conjectures nouvelles ſe forment & ſe détruiſent dans ſon eſprit ; il ſe rappelle tout ce qu'on a dit de ceux qui l'avoient précédé, & du ſort qu'ils avoient éprouvé ; & croit démêler enfin le véritable ſens que cet écrit lui préſente. Il voit le danger ; mais, ſans le craindre, il ſe décide à le braver. Il ſent que c'eſt à Cléobule qu'il doit cet avis ſalutaire ; il en connoît tout le prix, & ſur-tout ce qu'a dû lui couter l'aveu cruel qu'elle oſe lui faire. Il voudroit lui en marquer ſa reconnoiſſance ; mais, inſtruit de ces horribles ſecrets, il ne peut que la plaindre.

Antiochus, de ſon côté, voyant une

nouvelle victime prête à tomber ſous les coups de ſa jalouſie, prête à ſervir d'offrande à ſon inceſtueux amour, ſe préparoît à l'embarraſſer par la queſtion la plus difficile, & même la plus impoſſible à réſoudre. Il prend pour ſujet de l'énigme qu'il va propoſer, ſon amour même pour Cléobule. Comme il ſe flatte que qui que ce ſoit dans l'univers ne le connoît encore, Apollonius ſera bien loin d'en avoir l'idée : il ſuppoſe plus encore, & ſe perſuade que quand même il pourroit le ſoupçonner, jamais il n'oſeroit s'expliquer ſur un fait auſſi grave ; &, dans cette étrange alternative, il voit la perte aſſurée de celui qu'en apparence il comble d'honneur & d'amitié.

Le jour venoit de paroître; Apollonius, non moins agité, mais ferme dans le projet qu'il a formé, aſſemble près de lui tous ceux de ſa ſuite; il leur confie en peu de mots le danger qui le menace, les invite à ſeconder ſon courage, & ſur-tout leur impoſe un rigoureux ſilence ſur tout ce qu'il vient de leur apprendre. Il donne ſes ordres pour que ſes vaiſſeaux ſoient prêts à le recevoir & à partir au premier ſignal ; & d'un pas aſſuré il marche au Palais d'Antiochus.

Le Roi l'attendoit ; ſon air étoit riant & tranquille; on auroit dit qu'il s'applaudiſſoit d'avance des ſuccès qu'il oſoit ſe promettre. Apollonius ſe ſentit enflammé d'indignation & de colere en s'approchant, mais il eut l'art de ſe contraindre; il eût été trop dangereux d'éclater.

Tous les grands du Royaume de Syrie étoient rangés près d'Antiochus, dans une ſalle immenſe & magnifiquement décorée. Il étoit élevé ſur un trône brillant ; par un raffinement de barbarie, il avoit exigé que Cléobule elle-même fût préſente à cette étrange cérémonie. Elle étoit à ſes pieds ; un long voile la déroboit à tous les regards ; malgré cela, l'on jugeoit aiſément, à ſa contenance triſte, tout ce que cette fatale contrainte coutoit à ſon cœur.

En face du trône étoit une eſtrade richement ornée, où le Roi de Tyr fut conduit & placé avec tout ſon cortége. L'eſpace qui ſe trouvoit entre les deux Rois, étoit rempli par cette affluence de gens que la curioſité ſeule conduit, ſans qu'ils s'embarraſſent de la nature du ſpectacle. Toute l'aſſemblée formoit des vœux pour Apollonius, dont l'aſpect inſpiroit le plus vif intérêt ; mais ſecrétement on

tremblоit ſur leur impuiſſance. Le moment vint où ſon ſort alloit ſe décider : au murmure confus dont la ſalle étoit remplie, ſuccede un profond ſilence.

Antiochus propoſe l'énigme qu'Apollonius doit expliquer : à chaque mot, l'horreur ſe peint ſur le front du Prince de Tyr ; Cléobule, qui ne ſe méprend point ſur cet odieux problême, frappée d'un tel excès d'audace de la part de ſon pere, ne peut ſe défendre d'un mouvement involontaire ; Antiochus lance ſur elle un regard terrible, qui l'effraie & lui en impoſe. Un bruit ſourd s'éleve dans toute l'aſſemblée ; perſonne n'oſe entrevoir quel peut être le ſens de l'énigme ; mais on frémit pour Apollonius ; ſa mort paroît indubitable..... Le Prince cependant ſe diſpoſe à répondre ; on ſe tait, on écoute ; & c'eſt ainſi qu'il s'explique :

» Antiochus, cette énigme n'eſt point
» un myſtere pour moi ; mais je rougi-
» rois de dévoiler un ſecret qui outrage
» les Dieux & fait frémir la Nature.
» Si je reſpectois moins la victime inno-
» cente & malheureuſe de ce monſtrueux
» forfait, je le divulguerois devant le
» peuple entier, qui frémiroit de vous
» avoir pour Maître. Peuples, je vous

» plains de vivre ſous ſes loix. Craignez » ſa fureur, & ſauvez, s'il eſt poſſible, » l'infortunée Cléobule des mains de ce » Barbare «.

Antiochus, arterté de cette réponſe, demeure interdit, immobile : il ſemble que les effets de la colere qu'il éprouve, ſoient ſuſpendus par leur violence même; mais bientôt ſe laiſſant entraîner à tout ce qu'elle lui inſpire, il ordonne qu'on arrête Apollonius; les Gardes s'avancent : Apollonius & ſes amis ſe mettent en défenſe; tout annonce un horrible carnage ; Cléobule, effrayée, jette un cri perçant, & tombe aux pieds de ſon pere; la pâleur de la mort ſe répand ſur ſon teint, ſes yeux ſe ferment au jour, on tremble pour ſa vie. Antiochus, partagé entre tous ces mouvemens qui déchirent ſon ame, d'un bras ſoutient ſa fille mourante, &, de l'autre, excite la férocité des ſiens contre Apollonius : mais les amis du Prince de Tyr l'environnent, & le défendent contre les vains efforts d'une troupe qui n'exécute qu'à regret les ordres qu'on lui donne. Le peuple entier, dont bien ſouvent un ſeul inſtant ſuffit pour décider la haine ou la faveur ; le peuple, indigné de ce

qu'il voit & de ce qu'il vient d'entendre ; ſe range du parti d'Apollonius ; les Gardes du Roi ſont repouſſés, renverſés, & le Prince de Tyr eſt conduit en triomphe juſqu'à ſes vaiſſeaux, qui fendent auſſitôt les ondes, & s'éloignent avec rapidité de ces funeſtes lieux.

Antiochus, furieux, reproche vainement à tous ceux que leurs dignités avoient placés près de lui, leur inaction dans ces momens terribles ; il oſe les traiter de lâches & de perfides..... Mais l'horreur a glacé leurs eſprits, & leur bras n'eſt point fait pour protéger le crime. Leur immobilité livre Antiochus au plus cruel déſeſpoir ; il les accabloit d'injures, tandis que Cléobule paſſe ſous ſes yeux, portée par des eſclaves, bleſſée d'un trait lancé au haſard ; la mort la dérobe aux crimes de ſon pere. On emporte Antiochus au fond de ſon Palais, où il ſe livre à tous les égaremens qui naiſſent de la rage & de la plus affreuſe douleur.

Mais loin d'écouter la voix des remords, loin d'abjurer ſon erreur, il ſe précipite ſur le corps froid & inanimé de la malheureuſe Cléobule ; il jure de venger ſa mort ; il en accuſe Apollonius, & médite contre lui la plus horrible vengeance. Il

lui reſtoit un ſerviteur fidele..... Taliarque..... (Les méchans devroient-ils avoir des amis!) Taliarque qui ne connoît que les ordres de ſon Maître, qui ne ſe permet pas de démêler s'ils ſont la ſuite de la prudence, ou les effets d'une colere injuſte, eſt chargé de pourſuivre le Roi de Tyr juſqu'au ſein de ſes Etats, de le joindre, & de prendre de telles meſures, qu'il ſoit immolé, il n'importe comment, & fût-ce aux yeux de tout ſon peuple. Cet ordre eſt ſuivi de l'exécution la plus prompte ; pluſieurs vaiſſeaux ſont préparés, Taliarque les commande, & vole ſur les traces de ſa victime.

Cependant Apollonius, ſecondé par les vents, & ſans doute protégé par les Dieux, touchoit aux rives de Tyr, que Taliarque, battu de la tempête, erroit encore au ſein des mers agitées. Ce Prince ignoroit la mort de Cléobule ; il ſe reprochoit d'avoir abandonné Antioche, ſans lui marquer toute ſa reconnoiſſance du péril dont elle l'avoit préſervé. Enſuite ſe rappelant tout ce qui s'étoit paſſé, les fureurs d'Antiochus, ſa puiſſance, & la haine que ſans doute il lui avoit jurée, il preſſentit qu'il ne tarderoit point

à en voir les effets. Il ne pouvoit ſe flatter de réſiſter aux forces du puiſſant Roi de Syrie ; mais peu effrayé de ce qui pouvoit en réſulter pour lui-même, il ne craignoit que pour ſes peuples. Il les voyoit menacés d'une guerre cruelle & inévitable, s'ils s'obſtinoient à le défendre. Uniquement occupé depuis ſon enfance à aſſurer leur bonheur, il ne pouvoit ſupporter l'idée qu'il alloit être la cauſe de leur ruine. Agité de ces réflexions cruelles, perſuadé qu'Antiochus n'en vouloit qu'à lui ſeul, & qu'en s'éloignant de ſes Etats il écarteroit l'orage qu'il croyoit entendre déjà gronder ſur eux, il prend ſa réſolution. Les momens étoient chers. Apollonius remonte ſur ſes vaiſſeaux, après les avoir fait charger d'or, d'argent, & d'effets précieux; il ſe fait ſuivre par d'autres qui portent des grains en abondance, & il s'éloigne de nouveau du port de Tyr, ſans faire connoître le motif qui le force à quitter ſon Royaume. Il confie à des mains ſûres & habiles les rênes de ſon Empire, & vole chez des Princes, amis de la vertu, implorer leur ſecours & leur aſſiſtance; réſolu, lorſqu'il aura raſſemblé des forces ſuffiſantes pour com-

battre Antiochus, de revenir pour le punir de ſes crimes & de ſes injuſtices.

Taliarque, impatient d'exécuter les ordres de ſon Maître, après avoir long-temps lutté contre les flots, arrive enfin à Tyr. Avant d'entrer dans la ville, il prend toutes ſes meſures, & s'applaudit d'avance des coups qu'il va porter : mais il eſt bientôt informé du départ d'Apollonius ; car il trouve le peuple Tyrien conſterné de l'éloignement d'un Prince qui n'avoit jamais fait que ſon bonheur, & les Autels fumans des ſacrifices qu'il offroit pour hâter ſon retour. Cet événement trompa tous les deſſeins de Taliarque, qui repartit auſſi-tôt pour rendre compte à ſon Maître de ſes mauvais ſuccès ; ils ne pouvoient qu'irriter davantage la haine d'Antiochus. Il oſa mettre à prix la tête d'Apollonius ; & fut un des premiers Souverains qui fit ſervir l'or à encourager le crime. Laiſſons-le ſe livrer à tout ſon déſeſpoir d'avoir manqué ſa proie, & ſuivons les pas du malheureux Roi de Tyr.

Il étoit abordé auprès de Tarſe, ville fameuſe de la Cilicie. Deſcendu ſeul ſur le rivage, & encore incertain des démarches qu'il alloit faire, il rencontre

un vieillard, nommé Hellanicus; il étoit Tyrien : une ſuite de malheurs & de circonſtances l'avoit éloigné de ſa patrie depuis quelques années ; mais il avoit conſervé pour Apollonius l'amour & le reſpect que lui portoient tous les Sujets de ſon Empire. Il reconnoît ſon Roi, s'approche de lui, marque tout à la fois ſa ſurpriſe & le plaiſir qu'il a de le voir ſeul & ſi loin de ſes Etats. Apollonius, livré à ſes rêveries, ne l'avoit point apperçu. Hellanicus alors s'en approche davantage, & lui dit : » La pauvreté » n'eſt pas digne de vos mépris, Apol- » lonius, & lorſque la vertu l'accom- » pagne, elle a des droits ſur votre eſ- » time. Je ſuis Tyrien, c'eſt vous dire » aſſez combien je vous révere ; & je » bénis le Ciel qui me choiſit aujourd'hui » pour donner à mon Roi des avis im- » portans que peut-être il ignore «.

Apollonius, étonné, l'écoute & l'interroge, mais le preſſe moins de s'expliquer ſur ce qui le regarde, que ſur le motif qui lui a fait quitter ſa patrie. Auroit-il éprouvé quelques injuſtices ? Seroit-il la victime de quelques-unes de ces brigues funeſtes qui cachent aux Souverains la vérité, & dont, quelque vertueux qu'ils ſoient,

ſoient, il leur eſt impoſſible de ſe défendre ? Apollonius eſt prêt à tout réparer ; un de ſes Sujets malheureux, eſt un ſpectacle qu'il ne peut ſupporter ſans éprouver une vive douleur.

» Ne vous occupez point de moi, ré-
» pond Hellanicus ; de plus grands intérêts m'agitent en ce moment, & me
» font trembler pour mon Roi. Sachez
» que votre tête eſt à prix ; que l'odieux
» Antiochus a promis cent bezans d'or
» à celui qui vous arracheroit la vie :
» tremblez ; la ville de Tharſe contient
» mille ſcélérats, peut-être tout prêts à ſe
» livrer au crime, pour en obtenir le
» ſalaire. O mon Prince ! fuyez, & je
» vais prier les Dieux de veiller ſur vos
» jours «.

Apollonius eſt peu ſurpris de la pourſuite d'Antiochus ; il le reconnoît à ſes lâches deſſeins ; mais il croit devoir marquer ſa reconnoiſſance à ce vieillard inconnu, qui l'inſtruit de tout ce qu'il doit craindre, & balancer par une récompenſe égale, le prix dont on a flatté le crime. Il offre à Hellanicus les cent bezans d'or promis à quiconque apporteroit ſa tête ; mais celui-ci les refuſe.
» Un cœur vertueux, dit-il, ſe paye

» d'un bienfait, par le bienfait même. » Veillez ſur vos jours, & croyez que » l'attachement & le reſpect d'Hellani- » cus pour ſon Roi, ſont au deſſus de » ſes largeſſes «. En finiſſant ces mots, il quitte Apollonius, dont l'eſprit eſt agité des plus vives inquiétudes.

Incertain du parti qu'il doit prendre, moins effrayé du danger qui le menace, qu'enflammé du déſir de ſe venger d'un ennemi cruel & injuſte, mais connoiſſant auſſi l'inſuffiſance des forces de ſon Royaume contre celles d'Antiochus, le Roi de Tyr promenoit triſtement ſes penſées le long du rivage ; & toutes ſe réuniſſoient à lui perſuader de remonter ſur ſes vaiſſeaux, & de chercher d'autres climats où le ſort lui fût moins contraire, lorſqu'il vit venir à lui pluſieurs Citoyens, dont la contenance morne marquoit aſſez qu'ils étoient occupés d'affaires ſérieuſes. Le premier mouvement d'Apollonius fut de ſe retirer à l'écart, pour tâcher de démêler, s'il étoit poſſible, le ſujet de leur entretien. Il avoit tant d'intérêt à deviner juſqu'à la penſée de ceux que le haſard offroit à ſa rencontre ! Après avoir long-temps parlé enſemble, ils ſe ſéparerent, & l'un d'eux paſſoit aſſez près

d'Apollonius, lorſque le Roi de Tyr l'aborda, & lui fit quelques queſtions qui l'étonnerent. Mais plus il conſidere l'air noble & majeſtueux d'Apollonius, plus il découvre de graces, & ſe ſent entraîné pour un tendre intérêt, dont il ne peut démêler la cauſe. Le Roi de Tyr ſe raſſure lui-même par les choſes obligeantes qui lui ſont dites; & perſuadé que ce Citoyen ne peut être à craindre, & que les promeſſes d'Antiochus ne pouvoient empoiſonner une ame comme la ſienne, il ſe fait connoître. Stragulion (c'étoit le nom du Citoyen) n'étoit pas moins inſtruit qu'Hellanicus du péril qui menaçoit le malheureux Prince de Tyr. Tremblant pour ſes jours, & jaloux de le dérober à ſon infortune, il lui propoſe un aſile dans ſa maiſon, peu éloignée de la ville. Le malheur rend confiant; Apollonius ſe rend aux inſtances de Stragulion, & le ſuit, après avoir fait porter de nouveaux ordres à ſes vaiſſeaux, de ne point quitter ces parages, & d'attendre ſon retour.

Apollonius fut reçu de ſes hôtes, non pas avec cette magnificence qui n'eſt ſouvent que l'attribut d'une richeſſe bien ou mal acquiſe, mais avec cette affec-

tion tendre & ſincere qui vient de l'ame, & qui marque le véritable intérêt qu'inſpire celui qui en eſt l'objet. Il les inſtruiſit des cauſes de la haine d'Antiochus, & des projets qu'il avoit formé de demander des ſecours à tous les Princes de l'Aſie, pour les joindre à l'armée qu'il pourroit lever lui-même, pour inonder les Etats de ce criminel adverſaire, & le punir de ſes atrocités.

» Dans quel moment, lui dit Stragu-
» lion, venez-vous chercher l'alliance de
» notre peuple ! Il gémit ſous le poids
» du fléau le plus cruel ; une famine
» épouvantable le menace, & déjà même
» elle ſe fait ſentir avec toutes les hor-
» reurs qui ordinairement l'accompagnent.
» Une flotte nombreuſe eſt allée cher-
» cher au loin des bleds qui nous de-
» viennent chaque jour plus néceſſaires ;
» mais, depuis ſix mois, aucun vaiſſeau n'a-
» voit reparu ; nous gémiſſions dans l'at-
» tente, mais elle étoit encore ſoutenue
» par l'eſpoir : il vient d'être détruit.
» Nous apprenons dans l'inſtant la perte
» de cette même flotte, que les vents
» ont diſperſée, & ont rendue la proie
» des mers agitées. Jugez de la conſter-
» nation de notre ville, & combien nous

» ſommes peu capables en ce moment de » vous donner des ſecours, puiſque nous » périſſons nous-mêmes «.

Quel plus bel uſage Apollonius pouvoit-il faire des richeſſes qu'il avoit amenées avec lui ! Il raſſure Stragulion, & lui promet de rétablir l'abondance à Tharſe. En effet, il fait mettre à terre une très-grande partie de ſes bleds, les diſtribue, en refuſe le prix, & ne veut d'autre récompenſe que le plaiſir d'arracher à la mort & au déſeſpoir tant de malheureux. Mais les Tharſiens voulurent au moins conſacrer leur reconnoiſſance par un acte qui fût digne de leur bienfaicteur. Ils lui éleverent une ſtatue, au bas de laquelle on grava cette inſcription :

Une diſette horrible
Nous affligeoit de ſes rigueurs,
Quand un Prince aimable & ſenſible
Vint terminer tous nos malheurs.
Ce monument de notre zele
Dans les ſiecles futurs offrira tour à tour,
Aux Rois le plus parfait modele,
A nos enfans l'objet de notre amour.

Apollonius, peu de temps après, quitta la ville de Tharſe, &, par le conſeil de Stragulion & de ſa femme, il fit voile

pour Cyrene, où régnoit Archiſtrates : ce Prince, riche & puiſſant, étoit en état d'embraſſer ſa défenſe contre Antiochus. Il emporta tous les regrets des Tharſiens, qui ne ceſſerent d'importuner les Dieux, & de les ſupplier de lui être propices.

La navigation fut d'abord heureuſe ; mais tout-à-coup les vents s'élevent, la mer s'agite, une horrible tempête écarte les vaiſſeaux d'Apollonius, les précipite avec fureur contre des écueils que les Pilotes ne peuvent éviter ni prévoir : les uns s'ouvrent & ſe briſent ; d'autres, ſubmergés, diſparoiſſent & vont chercher la mort au fond des mers : tout périt, Apollonius lui-même ne peut échapper au naufrage ; ce n'eſt qu'à l'aide de quelques débris qu'il lutte encore contre les flots, &, après mille efforts, ſe voit enfin jeté ſeul & ſans ſecours ſur le rivage de Cyrene.

A peine revenu de tous les maux qu'il a ſoufferts, Apollonius, dans le premier moment, oſe demander aux Dieux compte de ce qu'il éprouve. » Si c'eſt ainſi, dit-» il, que me traitent les Dieux, quel ſera » donc le ſort d'Antiochus « ? Il ſeroit expiré de fatigues & de douleur, ſi un malheureux Pêcheur, que le haſard con-

duiſit près de lui, ne ſe fût empreſſé de le ſecourir. Ses ſoins ne furent point infructueux : Apollonius, revenu à lui-même, gémiſſoit de la perte de ſes ſujets, & s'accuſoit encore d'en être la cauſe ; enſuite ſe voyant dénué de tout, dans un pays étranger, où peut-être la fureur cruelle d'Antiochus le pourſuivroit encore, il s'affligeoit de ne pouvoir au moins marquer ſa reconnoiſſance au Pêcheur qui lui avoit ſauvé la vie.

Un jour qu'il avoit quitté l'habitation du Pêcheur, un mouvement involontaire le conduiſit ſur une place très-vaſte, où les Cyrénéens s'exerçoient à des jeux différens. Leur ſérénité, leur gaieté même annonçoit un peuple heureux. Cette idée ſeule flatta le cœur d'Apollonius. Plus curieux, il s'avance vers un lieu, où plus de monde aſſemblé faiſoit préſumer un ſpectacle plus intéreſſant : en effet, il apprend que le Roi de Cyrene lui-même, dans une vaſte enceinte, chaſſoit des ſangliers, & d'autres animaux féroces qu'on y avoit raſſemblés. Apollonius, pouſſé par la curioſité, porté par la foule des aſſiſtans, ſe trouve bientôt lui-même au bord de l'enceinte ; un épieu, échappé de la main d'Archiſtrate, roule juſqu'à ſes pieds ;

il le ramaſſe, & ſe diſpoſoit à le rendre, lorſqu'un animal furieux, & dont la rage redoubloit encore à la vue du ſang qui couloit de ſa bleſſure, revient avec l'impétuoſité la plus violente, s'élance ſur Archiſtrate, qui ſe voit ſans défenſe, expoſé au plus preſſant danger. Apollonius ſe précipite ſur l'animal, le perce, & l'étend mort à ſes pieds.

Le Roi, qu'une juſte frayeur agitoit encore, fixe Apollonius, admire ſon adreſſe, &, pour mieux lui marquer ſa reconnoiſſance, ordonne que l'on s'informe de celui qui l'avoit ſecouru. On lui dit que c'eſt un Etranger malheureux, échappé depuis quelques jours au naufrage. Le Roi, que ce malheur intéreſſe, lui fait dire de ſe rendre le lendemain à ſon Palais. Apollonius ne manqua pas de s'y préſenter. D'abord, il fut accueilli avec cette prévenance froide que donne la ſimple curioſité; mais la juſteſſe de ſes réponſes, ſon eſprit, ſes graces, ſon affabilité inſpirerent bientôt d'autres ſentimens. Après avoir joui quelque temps du trouble qu'il cauſoit à la Cour d'Archiſtrate, Apollonius crut qu'il devoit ſe faire connoître; il déclara qu'il étoit le Roi de Tyr; que, pourſuivi par la haine d'An-

tiochus, & révolté de ſes crimes, il alloit implorer des Princes ſenſibles & vertueux, d'embraſſer ſa défenſe, & de l'aider à ſe venger d'un ennemi, moins implacable encore qu'il n'étoit digne du mépris & de l'horreur des hommes.

A ces mots, Archiſtrate étonné prépare au Roi de Tyr une réception qui lui marquât tout à la fois ſa joie & ſa reconnoiſſance. Ce fut au milieu des fêtes brillantes qu'il fit préparer, & qui durerent près d'un mois, avec une élégance & une variété peu communes, qu'Apollonius fut remarqué par Altrizade, fille unique du Roi de Cyrene. Cette Princeſſe aimoit ſinguliérement les talens; Apollonius les poſſédoit tous: ſouvent ils préparent les conquêtes, & ſervent de piége à l'amour. Le Roi de Tyr ne voyoit point Altrizade avec indifférence; ſa beauté l'avoit moins ſéduit que ſes graces; par-tout on faiſoit l'éloge de ſes vertus, & ſur-tout de ſa bienfaiſance, & c'étoit celle qui s'accordoit le mieux avec le cœur d'Apollonius. Tant de rapports ne pouvoient être infructueux; ils s'aimerent. Archiſtrate s'en apperçut; mais il voulut que ſa fille lui fît l'aveu d'une flamme qu'il voyoit naître avec plaiſir, & qu'il

brûloit de couronner. Preſſée par ſon pere, il en coutoit à ſa timidité de s'expliquer; mais encouragée par ſa tendreſſe, elle déclara qu'Apollonius avoit ſu lui plaire.

Archiſtrate n'attendoit que ce moment pour la rendre heureuſe. Apollonius, plein de reſpect & d'amour, reçut ſa main avec ſon cœur, & leur hymen fut célébré avec la plus grande pompe. Mais à peine ces premiers momens ſe furent ils écoulés, qu'Altrizade devint triſte & rêveuſe : Apollonius s'en affligea, & la preſſa de lui en dire la cauſe. On la devine aiſez. Le moment arrivoit où les projets de ſon époux alloient s'accomplir. Déjà Archiſtrate avoit raſſemblé des troupes nombreuſes ; des vaiſſeaux prêts à les recevoir, devoient les conduire au Royaume de Tyr, où celles d'Apollonius, en ſe joignant à elles, alloient aſſurer ſes ſuccès, & le venger enfin du barbare Antiochus. En falloit-il davantage pour faire couler les pleurs de la tendre Altrizade? Apollonius cherchoit à la tranquilliſer : mais calme-t-on par de foibles diſcours, les craintes que l'amour cauſe? Cette Princeſſe ſi ſenſible verſoit ſans ceſſe des larmes qu'Apollonius eſſuyoit, mais qu'il ne tariſſoit pas, lorſqu'on apprit qu'Antiochus avoit enfin

payé le tribut à la Nature. Sa mort malheureuſe & terrible offrit à l'Univers un grand exemple de la juſtice & de la colere des Dieux.

Haï de tout ſon peuple, mépriſé dans ſa Cour, devenu pour lui-même un objet d'horreur, & ne pouvant ſe diſſimuler combien il étoit coupable, il s'étoit perſuadé que tout ce qui l'approchoit en vouloit à ſa vie. Inquiet, méfiant, ſoupçonneux, ſon Palais étoit une vaſte priſon, dans laquelle il paſſoit des jours qu'il croyoit ne pouvoir conſerver qu'en ſe dérobant à l'univers entier. Les portes en étoient exactement fermées; il y étoit ſeul, & ne ſe fioit qu'à lui-même du ſoin d'en défendre l'entrée. C'eſt ainſi qu'il couloit triſtement une vie, dont tous les inſtans étoient marqués par les crimes. Les Dieux ſe laſſerent de lui compter des jours. Dans un moment, où ſeul dans ſon Palais, ſes ponts levés, il ſe croyoit à l'abri de toute crainte, un orage furieux s'éleve, & s'avance à pas lents dans les airs; l'obſcurité ſuccede à la clarté du jour, & n'eſt interrompue que par des éclairs enflammés que ſuit de près la foudre. Elle tombe avec fracas ſur cette retraite, ſouillée des plus horribles forfaits, & embraſe

en un inſtant toute cette vaſte enceinte. Vainement Antiochus cherche, implore, attend des ſecours; ſa funeſte prévoyance les a tous écartés; tout ſe conſume, & lui-même devient la proie des flammes, qui ne laiſſent aucune trace de ſon exiſtence paſſée.

Les Syriens n'avoient point de regrets à donner à un Prince qui n'avoit excité que leur haine; mais il leur falloit un Roi. Ils ſe rappelérent l'impreſſion qu'avoit faite ſur eux le jeune Apollonius: ils lui connoiſſoient des vertus; ils l'appelerent unanimement au trône de Syrie.

Ces nouvelles, auſſi étranges qu'intéreſſantes, ſécherent les pleurs de la belle Altrizade. Les armées d'Archiſtrate furent licenciées, & les troupes, qui reſterent encore, ne furent deſtinées qu'à lui ſervir de cortége, & à le conduire en Syrie. Mais comme aucun danger n'accompagnoit plus ce voyage, & qu'Apollonius, au lieu d'aller combattre un odieux ennemi, n'alloit plus que prendre poſſeſſion d'un nouvel Empire, Altrizade voulut l'accompagner. Ils partirent; mais les vents leur furent long-temps contraires.

Il nous ſeroit difficile de ſuivre ici le Romancier dans ſes écarts. Ils ſont une ſi

grande disparate avec le commencement de son Ouvrage, qu'ils font cesser presque tout l'intérêt par l'invraisemblance des faits. Nous nous contenterons de les présenter rapidement.

A peine Apollonius fut-il en mer, que la Princesse Altrizade mit au monde une fille, qui, comme Cléobule, couta la vie à sa mere; du moins une léthargie longue & cruelle le fit-elle présumer. Les Matelots, superstitieux, persuaderent à Apollonius que rien n'étoit plus dangereux pour la navigation, que de conserver des morts à bord d'un vaisseau; & comme ils commençoient à murmurer des refus qu'il faisoit de se séparer des restes d'une femme qu'il avoit tant aimée, il fut forcé de consentir que l'on la jetât à la mer. Mais il fit enfermer son corps dans un cercueil avec vingt bezans d'or, & un écrit, dans lequel il prioit avec instance quiconque trouveroit ce cadavre, de lui donner la sépulture, d'employer dix bezans d'or pour lui faire des obseques, & de garder le reste pour prix de ses soins.

Cependant la douleur d'Apollonius l'égare au point, qu'il ordonne de faire voile vers la ville de Tharse; il y aborde,

confie à Stragulion & à Deniſe ſa femme, cette malheureuſe enfant, dont la naiſſance lui coutoit tant de larmes ; il les charge l'un & l'autre de ſon éducation, & leur promet qu'il reviendra dans quatorze ans la reprendre, pour la ramener lui-même à Tyr. Au ſurplus, il fait vœu de parcourir les mers pendant ce long eſpace de temps, & s'embarque auſſi-tôt, ſans que les inſtances de Stragulion puiſſent le détourner de ſes projets.

Ici le Romancier abandonne entiérement ſon Héros, pour ne s'occuper que de la jeune enfant qu'il avoit confiée à Stragulion. Il ſuppoſe que la fille de Stragulion, élevée avec elle, après avoir elle-même perdu ſa mere, prit de la jalouſie contre Tharſie (c'eſt ainſi qu'Apollonius avoit nommé ſa fille) : la beauté de celle-ci, ſes graces, & ſur-tout l'attachement & les préférences reſpectueuſes que lui donnerent les Tharſiens, lui attirerent la haine de Sophonibe (c'étoit la fille de Stragulion).

Tharſie, élevée par Deniſe, avoit marqué les plus grands regrets & la plus grande douleur, lorſque la mort l'avoit enlevée; &, depuis ce moment, elle n'avoit pas manqué un

ſeul jour d'aller faire des prieres ſur ſa tombe. Sophonibe, que chaque jour la jalouſie enflamme de plus en plus, forme le projet odieux de ſe défaire d'une rivale, ſur laquelle elle ne pouvoit eſpérer d'obtenir aucune préférence. Elle ſe confie à un eſclave, qu'elle croit fidele ; elle l'éblouit par ſes promeſſes, le flatte, l'enhardit, & le charge enfin de donner la mort à Tharſie.

L'eſclave la ſuit un jour près du tombeau de Deniſe, la voit qui s'y arrête & l'arroſe de larmes ; il approche en frémiſſant, mais en cherchant à s'étourdir ſur le crime qu'il va commettre : déjà le fer eſt levé, le coup prêt à partir ; le malheureux gémit, & la voix du remords qui gronde au fond de ſon ame, y fait ſuccéder le repentir à la férocité. Lui-même il tombe aux pieds de Tharſie effrayée, lui avoue ſon forfait, les promeſſes que Sophonibe lui a faites, ſa jalouſie, ſa rage, & finit par implorer ſa clémence.

Tharſie, ſurpriſe & indignée, peut à peine en croire ce qu'elle voit & ce qu'elle vient d'entendre ; elle n'imagine pas qu'elle ait pu exciter la jalouſie de la fille de Stragulion. En effet, elle étoit belle ſans le ſavoir ; elle régnoit dans

tous les cœurs, mais ſans chercher à les rendre ſenſibles. Au moment où ces réflexions l'agitent, où elle héſite ſur le parti qu'elle doit prendre, deux hommes inconnus s'approchent d'elle, font ſigne à l'eſclave de s'éloigner, enlevent Tharſie qui perd l'uſage de ſes ſens, & ne revient à elle que lorſqu'elle ſe voit dans une chaloupe au milieu de la mer: l'eſclave la ſuit des yeux, & bientôt la voit diſparoître.

Soit crainte de ſa part d'exciter la colere de Sophonibe, en lui avouant que Tharſie n'a pas péri de ſa main, ſoit envie de s'approprier la récompenſe qu'on lui avoit promiſe, il retourne près de ſa Maîtreſſe, & lui aſſure que Tharſie eſt morte.

Sophonibe ne cherche plus que les moyens d'en impoſer à ſon pere, & de publier la mort de Tharſie. Pour la rendre vraiſemblable, elle imagine une hiſtoire probable, quoique menſongere, & l'appuie du témoignage de l'eſclave. Ce bruit qui ſe répand, elle l'aſſure par de fauſſes larmes; & par l'expreſſion feinte de la plus vive douleur, elle jette la conſternation dans la ville. Les Tharſiens, au déſeſpoir de cette perte inattendue,

rendue, ne calment leurs regrets qu'en élevant un Cénotaphe à la fille d'Apollonius, dont la mémoire ne ceſſoit point de leur être chere. Ils y mirent cette Inſcription :

A l'aimable Tharſie.
A la Beauté, fille de la Bienfaiſance.

Tandis qu'on pleuroit ſa mort à Tharſe, elle abordoit à Mitilene. Miſe au nombre des Eſclaves que les Pirates expoſoient en vente dans cette ville fameuſe, elle fut achetée par un certain Léonis, que le Romancier nomme *un Houllier*. Cet homme faiſoit un commerce odieux de la beauté ; & ſa maiſon étoit un de ces lieux horribles, où la jeuneſſe, entraînée par la fureur des paſſions, va chercher des plaiſirs, qu'elle prend pour de l'amour.

La belle Tharſie, dont une douce langueur augmente encore les charmes, frappe les regards d'un jeune Mitilénien, qui l'admire & s'étonne de ſa candeur & de ſon ingénuité : elle ignore l'excès de ſon infortune, & ne ſe plaint que de ſon eſclavage. Le jeune homme, que la plus violente ardeur tranſporte, mais qu'un reſpect qu'il ne peut définir, re-

tient dans les bornes de la décence, l'interroge, l'écoute, s'étonne davantage, brûle d'un feu jusqu'alors étranger à son cœur ; enfin il lui apprend qu'il est le Prince de Mitilene, mais il se garde bien de lui confier les desseins de Léonis sur elle. Il la fait conduire à son Palais, lui compose une Cour que ses vertus, sa candeur & ses talens augmentent tous les jours, & ne cherche qu'à lui faire oublier, à force de bienfaits & de prévenance, tous les maux qu'elle avoit soufferts. Tharsie crut n'être sensible qu'à ses bontés ; mais peu après, son cœur ouvert à la reconnoissance, ne put se défendre des impressions de l'amour.

Cependant Apollonius avoit accompli son vœu. Après avoir erré pendant plus de quatorze ans sur des mers inconnues, il reparut à Tyr, où ses sujets le reçurent avec des acclamations peu communes, & des marques de tendresse que le temps n'avoit point diminuées. Il passa à Antioche, où il se fit couronner ; & fut ensuite à Tharse chercher sa fille, pour laquelle il projettoit un brillant mariage. Mais arrivé à Tharse, descendu chez Stragulion, celui-ci ne lui répond que par ses sanglots, & le

conduit en tremblant juſqu'aux lieux où les Tharſiens & Stragulion lui-même avoient dreſſé un monument à la mémoire de la beauté & des vertus de Tharſie. La douleur d'Apollonius fut inexprimable ; il ſe jette dans les bras de Stragulion, l'embraſſe, & remonte ſur ſes vaiſſeaux. Les Matelots, incertains de la route qu'ils doivent tenir, n'oſant interroger leur Maître, laiſſent les vents diriger leur marche, & attendent en ſilence que la douleur permette au malheureux Apollonius de faire connoître ſes volontés.

Le haſard, ou plutôt les Dieux, las de perſécuter ce Prince ſi peu digne de ſes malheurs, le conduiſirent au port de Mitilene. On y célébroit la fête de Neptune. De toutes parts, les fêtes brilloient & répandoient cette joie pure qui flatte & qui nourrit les cœurs. Les Matelots d'Apollonius voulurent l'inviter à mettre pied à terrre, mais il s'en défendit ; & ſans vouloir les priver de ce riant ſpectable, il réſolut de reſter ſeul dans ſon vaiſſeau à déplorer ſa cruelle deſtinée. Tandis qu'il ſe nourriſſoit ainſi de ſa douleur, Anathégoras ne ceſſoit d'admirer Tharſie, de s'enthouſiaſmer de ſes talens, & de s'enflammer pour elle. Il avoit ſecré-

tement formé le projet de l'épouſer, mais il craignoit encore de le déclarer. Les qualités de la Belle, toutes précieuſes qu'elles étoient, ne juſtifioient pas le choix d'un Roi ; car les raiſons politiques ſecondent rarement les impreſſions de l'amour. Cependant on ne ſe méprenoit pas ſur ſes ſoins, & ſur les dons que chaque jour Anathégoras prodiguoit à la belle Etrangere : c'eſt ainſi qu'il avoit nommée Tharſie. Mais la Cour de Mitilene, accoutumée aux galanteries, continuellement plongée dans les délices de ces liaiſons paſſageres, qui haiſſent & ſe détruiſent avec une égale facilité, n'attachoit aux attentions du Prince pour elle, que l'importance d'une paſſion légere, qui s'évanouiroit comme les autres.

Le bruit ſe répandit qu'un Roi malheureux & fugitif, dont les vaiſſeaux étoient mouillés dans le port de Mitilene, y gémiſſoit ſeul, ſans permettre même qu'on cherchât à diſſiper ſes noirs chagrins. Anathégoras, étonné de cette nouvelle, le fait inviter à ſe rendre à ſon Palais ; mais Apollonius, ferme dans ſa réſolution, refuſe de s'y rendre. Cette obſtination pique la curioſité du Prince de Mitilene, qui ſe décide à l'aller trouver.

Il s'y tranſporte, accompagné d'une partie de ſa Cour ; &, dans le nombre des femmes qui compoſoient ſon cortége, Tharſie ne fut point oubliée.

Anathégoras vit Apollonius, & chercha à diſſiper ſes peines, ſans en connoître la vraie ſource. Quels que fuſſent les chagrins dont il le voyoit accablé, il eſſaya de lui perſuader qu'il étoit de ſa gloire de les combattre & de les vaincre. Apollonius ne fut point touché de cette morale, & tint ferme contre les ſollicitations du Roi de Mitilene. Aucun Mitilénien n'oſa tenter d'y réuſſir, après ſon Souverain ; & voyant qu'on ne pouvoit rien gagner ſur l'eſprit du Prince malheureux, on étoit prêt à s'en ſéparer, lorſque Tharſie, attendrie du ſpectacle, ſupplia Anathégoras de lui permettre de joindre ſes efforts aux ſiens. Enſuite elle s'approcha doucement d'Apollonius, & le queſtionna ſur la cauſe de ſes chagrins, qu'il ſembloit que rien ne pouvoit vaincre. Inſenſiblement elle obtint de lui le récit de ſes peines, & des détails qu'il avoit condamnés juſqu'alors au plus ſombre ſilence ; elle s'attendrit, pour partager toutes ſes douleurs : c'eſt le moyen d'arracher l'aveu des malheureux.

Mais Apollonius, étonné de la ſenſibilité qu'elle faiſoit paroître, après avoir rendu juſtice à la bonté de ſon cœur, ne pût s'empêcher d'admirer ſes graces; il la voyoit dans cet âge heureux où l'on ne s'occupe que de plaiſir, & ne pouvoit comprendre ce qui la portoit à connoître l'étendue de ſes malheurs; il oſa l'interroger à ſon tour. Sa reconnoiſſance, un autre ſentiment, ſans doute, qu'il ne pouvoit définir encore, fit naître chez lui le plus vif déſir de connoître quel étoit cet objet charmant qui prenoit tant d'intérêt à ſes malheurs. Tharſie n'héſita point à raconter tout ce qu'elle avoit éprouvé depuis ſa naiſſance, ou du moins, depuis qu'elle avoit pu ſe connoître elle-même; car elle ignoroit encore quels étoient ceux à qui elle devoit le jour. A chaque mot de ſon récit, l'étonnement d'Apollonius redoubloit, ſon ame s'attendriſſoit, la nature ſe faiſoit entendre; enfin, il reconnut ſa fille; & Tharſie, baignée de larmes, non de celles que la douleur fait couler, mais de ces pleurs ſi tendres, ſi flatteurs pour les ames ſenſibles, ſe précipita dans ſes bras, en béniſſant le Ciel qui lui rendoit ſon pere. Anathégoras ſurvint dans

un moment auſſi intéreſſant. Surpris de cet événement, mais intérieurement enchanté que la belle Etrangere fût d'un rang égal au ſien, il conjure Apollonius de perdre le ſouvenir de tous les maux qu'il a ſouffert; & pour aſſurer déſormais la jouiſſance d'un bonheur paiſible au Roi de Tyr, comme à ſa fille, il offre à Tharſie ſa main, ſon cœur & ſon Empire. La jeune Princeſſe ne peut diſſimuler à ſon pere que les ſoins d'Anathégoras, ſes attentions, & ſur-tout le reſpect qu'il a toujours eu pour elle, l'ont rendue ſenſible; & Apollonius, également reconnoiſſant, & enchanté de retrouver ſa fille, ſe fait un devoir, comme un plaiſir, de les unir enſemble.

Cet hymen fut célébré avec la plus grande pompe: mais, pour attirer ſur eux toutes les faveurs du Ciel, les jeunes époux voulurent aller renouveler leur ſerment dans le Temple d'Epheſe; Apollonius les y conduiſit lui-même, & crut devoir préſenter des offrandes à la Déeſſe, en actions de graces d'avoir retrouvé ſa fille chérie, ſeul objet qui l'attachât encore à la vie.

Ils ſe rendirent au Temple avec un nombreux & ſuperbe cortége. Apollonius pré-

cédoit les époux, & s'avança juſqu'aux pieds de l'Autel, où l'encens déjà commençoit à fumer. Après avoir remercié les Dieux de lui avoir rendu ſa fille, il ne put s'empêcher de donner des pleurs à la perte de la malheureuſe Altrizade, mere de Tharſie. La Grande-Prêtreſſe, étonnée du nom qu'il vient de prononcer, l'interrompt, le fait répéter, le conſidere avec plus d'attention, leve ſon voile, & tombe dans ſes bras : c'étoit Altrizade elle-même. Reconnois, lui dit-elle, cette épouſe, auſſi fidelle que tendre, que tu redemandes aux Dieux, & réuniſſons-nous pour leur jurer que rien n'égale notre reconnoiſſance ; elle ne ſort des bras d'Apollonius que pour recevoir dans les ſiens cette fille qu'elle ne connoît point encore, mais ſur le ſort de laquelle la nature ne lui permet pas de ſe méprendre.

Après tant d'événemens heureux, Apollonius, Altrizade, le Roi de Mitilene, & Tharſie, s'embarquerent, dans le deſſein de retourner à Tyr, & de paſſer enſuite à Antioche ; mais Apollonius voulut, en paſſant, revoir encore la ville de Tharſe, & ne put éviter de faire connoître aux Tharſiens, la con-

duite de Sophonibe. Les Tharſiens irrités la condamnerent au dernier ſupplice ; mais Apollonius crut devoir diminuer la rigueur de ce jugement, en faveur de Stragulion, dont la généroſité, les ſoins & l'amitié méritoient des égards. Sophonibe fut privée de ſa liberté, & renfermée dans un Temple pour le reſte de ſa vie.

Apollonius joignit le Royaume d'Antioche à celui de Mitilene, & le donna à Anathégoras, qui y régna paiſiblement, toujours plus amoureux de la belle Tharſie. Apollonius réſerva pour lui le trône de Tyr, où Altrizade fut reçue avec des marques de cette eſtime vive & pure, qu'inſpirent les Princes, peres de leurs Sujets, & amis de la vertu.

HISTOIRE de Giglan, fils de Meſſire Gauvain, &c. tranſlatée de langage Eſpagnol en François. (Lyon 1530, *in*-4°. gothique.)

Ce Roman, qui fait partie de ceux de la Table ronde, eſt d'une extrême rareté, mais n'eſt aſſurément pas des meilleurs de cette claſſe ; tel qu'il eſt, on en trouvera l'extrait dans la Bibliotheque

des Romans, premier Volume de Février 1777.

C'eſt en 1534, que, ſuivant l'ancienne Bibliotheque des Romans de l'Abbé Lenglet, parut imprimée pour la premiere fois une Traduction du Décameron de Bocace, ſous le titre du *Prince Galliot*. Le Traducteur s'appeloit Laurent du Premier Faict; il l'avoit compoſée dès 1415 pour la Reine Jeanne de Navarre : j'en poſſede pluſieurs manuſcrits du quinzieme ſiecle, dont j'ai parlé dans les Volumes précédens de ces Mélanges : cette Traduction même a été imprimée dès la fin de ce ſiecle-là (1485). Nous devons pourtant remarquer avec l'Abbé Lenglet, que dans l'édition Françoiſe de 1534, on trouve trois Contes qui ne ſont point dans les anciennes éditions Italiennes de Bocace, & qu'on croit même n'être pas de lui. Ils ont été ajoutés dans deux éditions en Italien du Décaméron; l'une de Florence, 1516, l'autre de Veniſe, 1522. Ils n'ont point enſuite été replacés dans les éditions poſtérieures Italiennes, ni dans la Traduction Françoiſe d'Antoine le Maçon, faite par les ordres de Marguerite de Navarre, ſœur de François premier. Avant la fin du ſeizieme ſiecle, il y avoit déjà neuf éditions de cette Traduction; la premiere de 1543, & la derniere de 1598. J'ai déjà aſſez parlé des Nouvelles contenues dans le Décaméron de Bocace, tant dans la Bibliotheque des Romans, que dans le Volume E des préſens Mélanges; mais comme je n'ai pas eu occaſion de faire mention des trois Contes qui ne ſe trouvent que dans la ſeconde édition de la Traduction de Laurent du Premier Faict, je vais eſſayer

d'en donner une idée à mes Lecteurs. Si ces Nouvelles ne ſont pas excellentes, au moins ont-elles le mérite d'être fort rares en Italien, & de n'avoir jamais été traduites en François. Je me ſuis pluſieurs fois déclaré ſur le peu de cas que je fais de ces Pieces, qui n'ont d'autre mérite que la rareté; cependant, lorſqu'elles n'occaſionnent ni trop de dépenſe ni trop de peine, je crois qu'on y peut ſacrifier une certaine quantité de temps & d'argent.

CONTES

Ajoutés dans l'édition du Décaméron de Bocace, imprimée à Veniſe en 1522, par Alde Romain, & André Aſolan ſon gendre.

VERS l'an 1362, il y avoit à Florence un riche Négociant, appelé André di Seignino, qui avoit pour aſſocié un jeune homme, nommé Bonnacorſo di Lapo. Ce jeune homme entendoit parfaitement les affaires de commerce; mais il n'avoit pu éviter le reproche d'aimer un peu trop l'argent. Un jour que Bonnacorſo étoit allé hors de la ville pour traiter d'un achat conſidérable de marchandiſes, on apporta dans le magaſin une lettre qui étoit à ſon adreſſe : les Commis la reçurent, & la lui rendirent à ſon retour. Elle étoit ſignée Meſſire Jean, & celui qui l'avoit écrite, y diſoit à Bonnacorſo, qu'ayant entendu parler de lui avec éloge à la Cour d'Avignon, & l'ayant même vu dans ce pays-là, il avoit pris une ſi grande confiance en ſa

probité, qu'il croyoit ne pouvoir mieux faire que de lui remettre tous ſes biens en garde, pendant le voyage qu'il méditoit de faire à la Terre-Sainte. Pour cet effet, il le prioit inſtamment de venir le trouver à Sienne dans un certain Hôpital où l'on recevoit très-bien les Etrangers, & ſur-tout les Prêtres.

Le contenu de cette lettre enflamma également & l'amour-propre, & l'avarice de Bonnacorſo. Il ſe rendit auſſi-tôt à Sienne, & alla deſcendre au lieu indiqué; mais Meſſire Jean n'y étoit pas arrivé, & perſonne ne put lui donner des nouvelles de cet Etranger. Comme il s'en revenoit fort chagrin, en paſſant par un petit endroit nommé Marciala, un Voiturier lui apprit que l'homme qu'il cherchoit, venoit d'entrer dans une Auberge qu'il lui montra. Bonnacorſo va le trouver: l'honnête Meſſire Jean eſt charmé de le voir, & lui fait l'accueil le plus gracieux. Les deux Voyageurs dînent enſemble, &, dans la converſation, Meſſire Jean fait à Bonnacorſo une longue & brillante énumération de ſa fortune; il lui dit qu'il poſſede en Gaſcogne un Bénéfice qui lui rapporte, par année, plus de quinze cents

florins d'or ; qu'il a destiné mille de ces pieces pour son voyage d'Outremer ; mais que, comptant qu'il lui suffit d'en emporter deux cents avec lui, il lui laissera les huit cents autres, pour les faire valoir pendant son absence, avec les revenus qu'il tirera de son Bénéfice sur sa procuration. Bonnacorso est enchanté, il croit déjà voir son commerce augmenté de moitié par ce dépôt. Au lieu de conduire son nouvel ami à Sienne, il l'engage à revenir à Florence, où ils pourront arranger cette affaire au contentement de tous les deux. En effet, ils y retournent, & Messire Jean est logé chez un ami intime de Bonnacorso, avec prieres de ne rien égargner pour le bien traiter.

Trois jours se passent à faire bonne chere, & le quatrieme, Messire Jean tombe réellement, ou feint de tomber malade. Aussi-tôt les plus fameux Docteurs de Florence son mandés pour le soulager, & rien pour accélérer sa guérison n'est oublié. La convalescence du Bénéficier fut assez prompte, &, suivant l'usage, pour la constater, on l'envoya à des eaux fameuses dans ce pays-là. Bonnacorso, qui s'étoit volon-

tiers chargé de toute la dépenſe néceſſaire pendant ſa maladie, fit encore celle de ce voyage. En chemin, on s'arrêta à la maiſon de campagne d'un ami du jeune Négociant. Au retour des eaux, il fut queſtion de faire un total des frais de la maladie, & des autres avances faites avec une ſorte de généroſité intéreſſée par Bonnacorſo : le compte ſe montoit aſſez haut, & ce fut en le faiſant, que Meſſire Jean apprit à ſon cher hôte que les mille florins d'or dont il lui avoit parlé, étoient en dépôt chez un bon Religieux de Sienne, qui devoit les lui remettre à ſon paſſage : » mais, » dit-il, il ſuffira que je lui écrive un » mot, & il les remettra ſans difficulté » au commiſſionnaire chargé de mon » billet «. L'exprès fut bientôt trouvé, & la lettre écrite. Il part, arrive à Sienne, va au Couvent indiqué, demande à parler au Pere Raphaël, & s'acquitte de ſon meſſage. Le bon Pere ouvre la lettre; il n'en connoît point le caractere, & dit n'avoir jamais connu celui qui l'a ſignée : il s'indigne ſur-tout qu'on ait l'effronterie de lui redemander un dépôt qui ne lui a jamais été confié. Ainſi, au lieu d'argent, le meſſager ne rap-

porte que des injures à celui qui l'a envoyé.

» Je ne ſuis point ſurpris de ce qui » arrive, dit Meſſire Jean, quand il eut » entendu le récit de l'exprès : en con- » fiant mon argent au bon Pere Raphaël, » j'avois exigé de lui qu'il ne le remet- » troit qu'à moi-même. Vous voyez que » j'avois raiſon de pourſuivre mon voyage » juſqu'à Sienne, quand je vous ai ren- » contré : mais rien n'eſt gâté ; j'irai moi- » même retirer mon dépôt des mains de » cet homme exact, qui aura ſûre- » ment craint qu'on n'ait contrefait mon » écriture «.

Bonnacorſo convint de la vérité de tout ce que venoit de dire Meſſire Jean. Ses affaires journalieres ne lui permettant pas de l'accompagner à Sienne, il lui confia ſon bon cheval, & lui fournit encore l'argent néceſſaire pour s'y rendre.

Nous arrivons au dénouement de l'Hiſtoire ; Meſſire Jean, ou plutôt celui qui en uſurpoit le nom, étoit Gaſcon d'origine, & fourbe de profeſſion. Il s'étoit paré de ce nom, que portoit réellement un gros Bénéficier, qui venoit par dévotion d'entreprendre le voyage de la Paleſtine,

Paleſtine, ainſi qu'on le ſut enſuite par les perquiſitions qui furent faites. Pour le faux Meſſire Jean, il partit de Florence avec le cheval & l'argent de Bonnacorſo, ſans avoir arrêté ſes comptes, ce qui, ſuivant ſon projet, auroit été aſſez inutile. Pour comble de diſgrace, cet eſcroc effronté, en paſſant par la campagne de l'ami de Bonnacorſo, eut la fineſſe de lui tirer encore une vingtaine de ſequins, que le Négociant fut obligé de payer; enfin il s'éloigna ſans doute pour toujours de la Toſcane.

Ainſi l'avare Florentin, au lieu de faire une affaire d'or, fut, en peu de mois, trompé, volé par un inconnu, & cruellement moqué, comme on peut croire, par ſes compatriotes.

D'après ce récit, on doit être aſſuré que dès le quatorzieme ſiecle, il y avoit déjà des Gaſcons ruſés, en état de tromper les Florentins, qui cependant dès lors paſſoient pour très-habiles dans l'art de tromper les autres.

SECONDE NOUVELLE,

Ajoutée à celles du Décaméron de Bocace, dans l'édition de 1522.

BIANCO ALFANI étoit une eſpece d'original qui vivoit à Florence au commencement du quinzieme ſiecle ; il avoit gagné aſſez de bien à tenir la cantine des priſons ; mais on lui en fit dépenſer une partie en lui jouant un tour qui le conſtitua en dépenſe, & le mit dans le cas de ſe faire moquer de lui. Il avoit été une fois dans ſa vie à Norcia, ville ſituée dans les montagnes de l'Apennin, qui n'eſt pas bien conſidérable, mais dans laquelle il y avoit alors, comme dans toutes celles de l'Italie, un Capitaine & un Juge, choiſis parmi les Étrangers, afin qu'ils jugeaſſent plus impartialement les cauſes des Citoyens qu'ils ne connoiſſoient pas. Ces places étoient aſſez recherchées, parce qu'elles donnoient au moins une grande conſidération paſſagere dans la ville où l'on exerçoit cette Magiſtrature, & que cette conſidération ſe con-

ſervoit tout le reſte de la vie, indépendamment du profit qu'elle procuroit. Un jeune Norcien, qui vint à Florence, fut encouragé par quelques jeunes gens de cettte ville à jouer un tour à Bianco Alfani. Il ſuppoſa donc une lettre ſignée des noms des principaux de la ville de Norcia, qui mandoient à Bianco qu'ils l'avoient élu pour Capitaine de leur ville; que, par certaines conſidérations, il étoit à propos qu'il tînt l'élection ſecrete; mais qu'il ſe rendît le 23 Février dans un village voiſin, où on viendroit le chercher pour lui faire faire ſon entrée en cérémonie; que pour cet effet il falloit qu'il ſe mît en équipage, qu'il ſe pourvût d'un bon cheval, qu'il fût bien habillé, bien armé, eût des Valets, & menât avec lui un homme de Loi, bien inſtruit des formes juridiques. Bianco Alfani fut d'abord étonné de la confiance qu'on avoit en lui; il ne concevoit pas comment la réputation de ſa capacité & de ſon mérite étoit ſi grande à Norcia; cependant ſon amour-propre aidant à le tromper, il fit tout ce qu'on lui avoit dit, partit ſuivi d'un Secrétaire habile, de pluſieurs Valets bien

habillés, & ſe rendit dans le village indiqué. Mais ce ne fut pas ſans avoir fait confidence à toutes ſes connoiſſances dans Florence, de la bonne fortune qui lui arrivoit; car on ne lui avoit demandé le ſecret que pour exciter ſon indiſcrétion: il ne manqua pas ſur-tout d'en parler au jeune Norcien, qui, après lui avoir fait entendre finement, que le bien qu'il avoit dit de lui avoit contribué au choix de ſes Concitoyens, lui recommanda tous ſes parens & amis, & l'aſſura que la juſtice étoit magnifiquement payée à Norcia, & que les bonnes gens de ce pays là donneroient volontiers tout leur bien pour gagner un mauvais procès.

Voilà donc Bianco Alfani, plein de flatteuſes eſpérances, arrivé à la porte de Norcia. Il s'y arrête dans une Hôtellerie. L'Hôte demande quel eſt ce Gentilhomme qui voyage avec un ſi beau train. C'eſt, lui dit-on, un Seigneur qui vient de Florence pour être Capitaine & Podeſtat de votre ville. » Quel » conte, répond l'Aubergiſte, il n'y a » pas plus de quinze jours que nous en » avons reçu un autre, qui eſt Romain, » & fort habile homme «. Bianco ſe

met en colere à cette nouvelle, & montre la lettre d'avis qu'il a reçue. L'Hôte dit d'abord qu'elle ne lui paroît pas dans la forme ordinaire : on envoie chercher un des Secrétaires de la petite République, qui déclare qu'il n'y a pas une de ces ſignatures qui ſoit véritable. Enfin Bianco veut paroître devant le Sénat, & plaider ſa cauſe. Il y trouve le nouveau Capitaine Romain qui occupoit ſa place, & on peut croire qu'il ne la lui céda pas. On déclara en face au malheureux Florentin, que quelqu'un avoit voulu ſe moquer de lui, & qu'il pouvoit retourner dans ſa patrie avec ſa courte honte. Force lui fut de prendre ce parti, après avoir paſſé pluſieurs jours en repréſentations inutiles ; il fut obligé de vendre à bon marché ſon bon cheval, ſon bel habit & ſa belle armure, pour payer la dépenſe qu'il avoit faite à l'auberge, & les gens qu'il avoit amenés avec lui, & qui lui demanderent leur ſalaire, voyant bien que s'ils le laiſſoient retourner à Florence, ils n'en tireroient jamais rien. Alfani revint donc à pied, mal vêtu, ſans argent ni dignité, reprendre à Florence le ſoin de nourrir

les Priſonniers. Comme ſon caractere étoit gai & facétieux, il ne s'affligea pas long-temps de ce petit accident, & l'Auteur du Conte dit que, lorſqu'il l'écrivoit, Bianco Alfani étoit fort vieux, & rioit encore de cette aventure.

TROISIEME CONTE.

IL y avoit, l'an 1409, à Florence, un Menuiſier, de l'eſpece de ceux que nous appelons aujourd'hui Ebéniſtes : il avoit une très-grande réputation, & travailloit fort adroitement aux petits ouvrages de ſon métier qui ſont des meubles agréables. On l'appeloit *le Gras*, peut-être à cauſe de l'épaiſſeur de ſa taille ; d'ailleurs la tournure de ſon eſprit étoit aſſez légere, & il ſe plaiſoit à jouer des tours à ſes amis & à ſes camarades. Ceux-ci, en revanche, lui en jouerent un aſſez extraordinaire. Ils convinrent tous entre eux de lui faire accroire qu'il n'étoit pas lui-même, mais un autre perſonnage nommé *Mathieu*. Pour cet effet, le Gras étant un jour ſorti de chez lui, & voulant y rentrer le ſoir, trouva la porte fermée en dedans au verrou. Ayant appelé, quelqu'un, contrefaiſant ſa voix, lui demanda qui il étoit ; il ſe nomma ; on lui dit qu'il falloit qu'il fût fol, que le Gras étoit dans ſa maiſon, & que c'étoit lui qui lui parloit. Il ſe retiroit tout troublé,

lorſque pluſieurs gens apoſtés l'aborderent en l'appelant Seigneur Mathieu, & l'entraînerent à quelques rues de là. Tandis qu'il étoit cruellement agité de cette aventure, pour comble de maux, des Sbires ou Archers s'en ſaiſiſſent, & lui diſent qu'ils vont le conduire en priſon, pour dettes, en vertu d'une Sentence rendue contre le Sieur Mathieu. Force lui eſt de les ſuivre. Le Greffier & le Geolier, qui étoient du complot, l'écrouent ſous ce nom, & les autres Priſonniers le reçoivent, en l'appelant leur camarade Mathieu. Bon gré, malgré, il eſt obligé de payer ſa bienvenue; & quoiqu'il ſe fâche, s'emporte, & crie qu'il n'eſt point Mathieu, mais le Gras le Menuiſier, on lui rit au nez, & on feint de lui rappeler diverſes aventures, dont on proteſte qu'il eſt le Héros. Cette étrange plaiſanterie dura deux jours dans la priſon; & le Gras commençoit à ſe déſeſpérer, lorſque pour ſurcroît de peines, on lui annonça ſes deux freres. » Je n'ai point de freres, s'écria-t-il dou» loureuſement, ce ſont encore des four» bes, ou des foux «. Les deux Quidams ſe préſentent. » Ah! dit l'un, s'adreſſant » à le Gras, te voilà donc encore encagé » pour dettes, ivrogne, libertin de Ma-

» thieu ? Il eſt bien malheureux pour toute
» ta famille, & ſur tout pour tes freres,
» d'être obligés de venir te viſiter en
» priſon. Qu'entendez-vous par-là, ré-
» pondit le Gras? je ne ſuis point Ma-
» thieu, je m'appelle le Gras, bon ou-
» vrier en menuiſerie; je demeure auprès
» de Sainte-Reparalte, je n'ai point de
» freres, je ne dois rien, & ſi je ſuis en
» priſon, c'eſt un tour..... Frere dénaturé,
» reprit un des Quidams, tu nous renies;
» coquin, ne te ſouvient-il plus que
» nous avons déjà payé deux fois tes
» dettes ? Mais n'importe, ingrat Ma-
» thieu, nous te tirerons encore d'affaires
» cette troiſieme fois : ce ſera la der-
» niere «. Alors, ſans l'écouter, on feint de payer le montant de la créance & les frais de la priſon; le guichet s'ouvre, & les deux prétendus freres l'entraînent dans une maiſon à l'extrémité de Florence. Là ils renouvellent leur ſermon, & redoublent la rage de le Gras, qui ne peut ſouffrir que l'on continue à lui donner le nom de Mathieu. Pendant qu'il ſe dépite, un des freres eſt allé avertir le Curé, bon Prêtre, mais d'un eſprit très-borné : il l'a inſtruit de tout, excepté que tout ce qu'il lui confie eſt un tiſſu

de menteries. Le Curé arrive : » Bon jour » maître Mathieu, dit-il au Menuiſier. » Je ne ſuis point Mathieu, mais le Gras, » dit notre homme, en lançant un re- » gard foudroyant ſur l'honnête Paſteur : » Seigneur Prêtre, vous êtes auſſi fou » que tous ceux qui me perſécutent de- » puis trois jours. Bon, reprend le Curé, » on m'en avoit averti : les fumées du » vin vous troublent ſouvent la cervelle. » C'eſt grandement offenſer Dieu que de » s'enivrer ; car voyez quel inconvé- » nient ; on devient inſenſé, & l'on ſe » croit le Gras quand on n'eſt que Ma- » thieu «. Peu s'en fallut, à ce propos, que le Menuiſier ne déchirât, à belles dents, la ſoutane du Curé. Le parti que prit ce dernier, fut de terminer là ſon ſermon, & de ſe retirer. Cependant le Gras ſentit le beſoin de ſe rafraîchir la gorge ; le vin qu'on lui préſenta étoit préparé ; il en but copieuſement, s'endormit, & fut porté dans ſon propre lit. Le lendemain il ſe réveille, & ſon étonnement redouble de ſe trouver chez lui. Il ſe rappelle tout ce qui lui eſt arrivé, & ne conçoit rien à la choſe. Pour aſſeoir ſon jugement, il paſſe chez ſes voiſins ; il n'y eſt nommé que le

Gras, & on ſe moque de lui, lorſqu'il raconte qu'il a été pris pour un certain Mathieu. On lui proteſte qu'il n'a pas quitté ſa boutique, & l'on ajoute qu'il ne débite qu'un rêve, dont il arrange les circonſtances. Peu ſatisfait de ne pas rencontrer de voiſins crédules, il rentre dans ſa maiſon, & ſe couche, après avoir avalé un verre de vin ; c'étoit encore du ſoporifique, comme le premier, qui avoit à cet effet été poſé ſur ſa table la veille, par ceux qui l'avoient reporté dans ſa maiſon. Pendant cette ſeconde nuit, ſes perſécuteurs le tranſporterent dans le logis des deux méchans freres, & l'on ne peut exprimer tout ce qui ſe paſſa en lui à ſon réveil, & quelle fut ſa rage au nom de Mathieu, qui lui frappa encore l'oreille. Pour cette fois le déſeſpoir le ſaiſit, & il uſa de la main-miſe avec tant de fureur, que les mauvais plaiſans jugerent à propos de terminer là leur farce ; ils le chaſſerent, en diſant qu'ils l'abandonnoient à ſon malheureux ſort. Le pauvre le Gras, preſque fou, rencontra un Sergent qui faiſoit des recrues pour la Hongrie, s'engagea, & partit tout de ſuite ; & ce ne fut que dix ans après, qu'étant

retourné dans ſa patrie, il apprit que c'étoit un tour qu'on lui avoit joué.

La déplorable fin de Fiammette, traduite de l'Eſpagnol (1535).

Quoiqu'il ſoit dit dans cette édition que cette Hiſtoire a été traduite de l'Eſpagnol, il n'en eſt pas moins vrai que l'original eſt Italien. Nous en avons une autre édition de l'année 1541, ſous le titre de *Complainte très-piteuſe de Fiammette à ſon ami Pamphile, tranſlatée d'Italien en vulgaire François*; une troiſieme édition de cet Ouvrage porte le titre de *la Fiammette amoureuſe, de M. Jean Bocace, Gentilhomme Florentin, &c. faicte Françoiſe & Italienne, pour l'utilité de ceux qui veulent apprendre les deux Langues, &c. Paris 1609* : & comme elle eſt plus ample que les deux autres, nous nous en ſervirons pour donner une idée de cet Ouvrage de Bocace.

L'intrigue de la Fiammette eſt peu de choſe. Une jeune Dame mariée à un riche citoyen de Naples a pris néanmoins l'amour le plus vif pour un jeune Etranger nommé Pamphile. Ces Amans ſont parfaitement d'accord; mais au bout de quelque temps, Pamphile eſt obligé de retourner dans ſa patrie. Ce départ eſt fort ſenſible à Fiammette, dont le chagrin redouble, lorſqu'on lui apprend que cet Amant vient d'épouſer une femme charmante. Cependant la nouvelle ſe trouve

fauſſe ; mais ſa douleur n'en eſt pas moins amere, en ſachant qu'il eſt épetdument épris de la Demoiſelle qu'on croyoit ſa femme. Il ſe préſentoit à ſon eſprit des motifs de conſolation dans le premier cas, & il n'en eſt point pour elle dans l'infidélité de Pamphile. Elle ſe déſeſpere, & veut ſe donner la mort. Sa nourrice, femme ſage & prudente, la conſole, & parvient à calmer ſa douleur. C'eſt la peinture des différentes ſituations où s'eſt trouvée Fiammette, & de ſes combats intérieurs, qui font la matiere de cet Ouvrage : elle-même en rend compte à quelques Dames de ſes amies, & s'efforce de leur faire connoître ce que l'amour traverſé peut cauſer de maux. J'ai fait mon poſſible pour tirer de cet Ouvrage quelques traits qui puſſent paroître intéreſſans, agréables, ou amuſans ; mais j'ai eu beau faire, je n'ai rien trouvé ni dans les ſix Livres ou Chapitres auxquels ſe bornent les premieres éditions, ni dans le ſeptieme, qui eſt ajouté aux dernieres ; je n'ai rien rencontré, dis-je, qui pût attacher nos Lecteurs. Je ſuis donc forcé de paſſer à un autre Ouvrage de Bocace, dont la Traduction a paru pour la premiere fois en 1542 : c'eſt le *Philocope* ou *Philocole*. Celui qui l'a traduit d'Italien en François s'appeloit Adrien Sevin. Cette Traduction a eu une ſeconde édition de l'an 1555 : c'eſt celle-là que je poſſede ; & en voici le titre détaillé.

Le PHILOCOPE *de Meſſire Jean Bocace, contenant l'Hiſtoire de Fleuri & Blanchefleur, diviſé en ſept Livres, traduit d'Italien en François par Adrien Sevin, Gentilhomme de la Maiſon de M. de Gié (Charles de Rohan, Maréchal de France).*

LE Traducteur a dédié ſon Livre à Madame Claude de Rohan, Comteſſe de Saint-Aignan (ſœur du Maréchal de Gié). L'Epître dédicatoire eſt longue, & remarquable en ce qu'elle contient quelques faits hiſtoriques que l'Auteur cite pour appuyer la Fable de Bocace, & pour engager les Dames à aimer auſſi tendrement que le firent les Héros du Philocope, Fleuri & Blanchefleur. Il conte l'Hiſtoire de deux Amans qui vivoient, dit Sevin, dans une ville de la Morée, nommée Corron. Les noms de ces perſonnages ſont très-barbares, étant Eſclavons; mais d'ailleurs le ſujet eſt aſſez intéreſſant : le voici en peu de mots. On trouvera qu'il reſſemble un peu à celui de Roméo & de Juliette.

DEUX habitans de Corron, l'un nommé Carilio, & l'autre Malchipo, avoient laiſſé, l'un un fils & une fille, l'autre un ſeul fils. Ces trois enfans avoient été élevés en-

ſemble, leurs parens ayant été intimement liés. Le fils de Malchipo devint amoureux de Burlifa, fille de Carilio. Elle y répondit, & les liaiſons de ces deux jeunes perſonnes continuerent même après la mort des parens de l'un & de l'autre, juſqu'à ce que le frere de Burlifa trouva mauvais que ſon ami fréquentât trop ſa maiſon; apparemment qu'il avoit quelque autre projet de mariage pour ſa ſœur. Il défendit aux Amans de ſe voir. Le jeune homme fut au déſeſpoir, & le porta ſi loin, que s'étant rencontré avec le frere de ſa Maîtreſſe, ils prirent querelle, & le fils de Carilio fut tué. L'on juge bien que l'Amant n'en fut que plus malheureux; Burlifa ſe crut obligée de prendre l'affaire comme une autre Chimene; elle demanda juſtice de la mort de ſon frere. L'aſſaſſin fut obligé de s'éloigner de la ville de Corron: mais il revenoit ſouvent roder autour de la maiſon de ſa belle; il fit diverſes démarches auprès d'elle pour la fléchir, & fut long-temps ſans y réuſſir; mais enfin elle lui avoua qu'elle l'aimoit toujours, & ne fut plus embarraſſée que de la façon dont elle pourroit s'y prendre pour s'échapper avec lui. Brunachien, c'étoit le nom du jeune homme,

avoit un brigantin tout prêt ſur la côte ; il s'agiſſoit de s'y rendre ſecrétement. Burlifa s'adreſſa au Curé de ſa Paroiſſe, pour l'engager à favoriſer le ſuccès de ſes amours. Le bon Prêtre, qui, comme on va voir, ſavoit plus d'un métier, fit avaler à la Demoiſelle une potion ſoporifique, l'avertiſſant qu'on la croiroit morte, qu'il l'enterreroit dans le caveau de ſon Egliſe, que le lendemain il l'en retireroit & la conduiroit au brigantin. L'arrangement fut ſuivi juſqu'à un certain point. Burlifa prit la potion, s'endormit ; on la crut morte, & on lui fit des obſeques magnifiques. Son Amant entra dans le port au moment que ſon enterrement paſſoit ſur le rivage ; il s'informa de ce que c'étoit, on le lui dit. Apparemment qu'il n'étoit pas tout-à-fait dans le ſecret, car il crut la mort de ſa Maîtreſſe très-réelle. Il ſuit triſtement le convoi, ſe cache dans l'Egliſe, pénetre dans le caveau dès le ſoir même, & ſe jetant ſur le corps de Burlifa encore endormie, tire ſon poignard & ſe le plonge dans le ſein. Au milieu de la nuit, la Demoiſelle ſe réveille, &, bientôt après, le Curé arrive pour la tirer de ce ſombre ſéjour. Prête à ſortir, elle apperçoit le corps mort de ſon Amant, le poignard ſanglant

ſanglant étoit à côté de lui, elle s'en ſaiſit, ſe perce, & meurt véritablement. Le Curé craignant d'être compromis dans cette cataſtrophe, ſe décide à les laiſſer tous deux dans le dernier gîte où ils étoient tout portés.

Paſſons au véritable Philocope ; c'eſt l'Hiſtoire des amours de Fleuri & de Blanchefleur. Elle a été très-anciennement écrite en François ; on en trouve dans la Bibliotheque du Roi un manuſcrit, dont M. de Sainte-Palaye a une belle copie. On le croit écrit au treizieme, ou au plus tard au quatorzieme ſiecle. S'il eſt du premier, il doit néceſſairement avoir ſervi de modele à Bocace ; s'il eſt du dernier, il peut avoir été tiré de l'Auteur Italien, & l'honneur de l'invention lui en ſeroit due : mais elle ne l'eſt ſûrement pas à celui qui l'a fait imprimer en Eſpagnol à Alcala, *in*-4°. en 1512. Ce dernier l'a tirée du Philocope, en altérant quelques faits & ſupprimant tout le cadre. C'eſt d'après cette édition Eſpagnole que Jacques Vincent a publié en 1554 l'Hiſtoire amoureuſe de Florès & de Blanchefleur. On en trouvera dans la Bibliotheque des Romans, Février 1777, un extrait très-agréable fait par M. le Comte de Treſſan. Cet extrait nous diſpenſe de rapporter les principaux faits, qui ſont les mêmes dans l'Eſpagnol, l'Italien, & le François. Je me contenterai de remarquer ce qu'il y a de différences entre le Roman Eſpagnol & le Philocope, dans lequel on

rencontrera encore quelques traits assez singuliers.

IL faut savoir d'abord que Bocace étoit amoureux de Marie, fille naturelle de Robert Roi de Naples & de Sicile, petit-fils de Charles Duc d'Anjou & Comte de Provence, frere de S. Louis. Robert mourut en 1342. C'est pour plaire à Marie que Bocace écrivit son Philocope; il le commence en remontant jusqu'au temps du Pontificat d'Urbain IV au treizieme siecle; & mêlant les Fables du Paganisme à l'Histoire véritable, il suppose qu'alors Junon descendit du Ciel, & s'adressant à son Vicaire général en terre, le Pape Urbain, elle lui déclara que Jupiter & elle vouloient punir la race des Allemands, qui, depuis plus de soixante ans, occupoit le trône des Deux Siciles; que cette race ne subsistoit plus que dans la personne d'un bâtard, nommé Mainfroi; que le Pape devoit employer son pouvoir à le chasser, & lui susciter un ennemi capable de le réduire. Le Pape trouve l'avis de Junon très-sage, & sa protection très-convenable. Pour suivre ses intentions, il fait venir de Provence à Rome Charles d'Anjou, frere de Saint Louis; il le couronne Roi de Naples, à condition qu'il

ſera ſon vaſſal, & l'envoie à la tête d'une armée combattre Mainfroi. Charles réuſſit dans ſon entrepriſe, bat ſon ennemi, le tue, & s'établit ſur le trône. Son fils Charles II lui ſuccéda, & à celui-ci Robert pere de Marie. L'on juge bien que lorſque Bocace eſt arrivé à l'article de cette Princeſſe ou Demoiſelle, il en fait les plus grands éloges; il prétend qu'elle ſurpaſſoit en beauté, en graces, & en talens, tout ce que l'on a jamais imaginé; auſſi en devint-il amoureux dès la premiere fois qu'il la vit dans l'Egliſe du S. Eſprit à Naples: ici Bocace appelle la troiſieme perſonne de la Sainte-Trinité, le Prince des Saints Oiſeaux, parce qu'on la repréſente communément ſous la figure d'une colombe. Il paroît que les vœux du bel eſprit Italien furent aſſez bien reçus, puiſqu'au bout de quelques jours Marie pria Bocace de lui faire quelque beau Conte; & il choiſit celui de Fleuri & Blanchefleur. Il le commence en maniere de Poëme épique, par une belle & longue invocation à tous les Dieux, tant du Chriſtianiſme que du Paganiſme; Cupidon, Jupiter, le Pere Eternel, Jéſus-Chriſt, & l'Apôtre S. Jacques. Il apoſtrophe la ville de Rome; enfin il commence à parler de

Quintus Lelius, Romain, deſcendant de Scipion l'Africain, qui épouſa Julie Topatie, de la famille de Jules Céſar. Ce fut de ces deux époux que naquit Blanchefleur, qui eut pour Amant Fleuri, fils du Roi d'Eſpagne Félix. Les aventures de ces Amans ſont les mêmes que celles du Roman Eſpagnol, extrait par M. le Comte de Treſſan, à la différence de quelques morceaux vraiment épiques & poétiques, qui, loin d'ajouter au mérite de l'Hiſtoire de Fleuri & Blanchefleur, y jettent un vernis d'extravagance. Par exemple, on voit Pluton prendre la forme d'un Chevalier pour venir conſoler le Roi Félix, qui étoit Mahométan, & attaqué par quelques Princes Chrétiens de ſon voiſinage. Pluton, qui n'étoit qu'un Diable, fit mille menſonges au Roi Maure; mais le Dieu Mars, auquel il fit des ſacrifices, fut bien plus ſincere. Il lui fit apparoître des ſignes certains du malheur qui le menaçoit. Cependant Félix ſe préparoit à combattre les Chrétiens. Dans ce temps, Lelius & ſa femme traverſoient l'Eſpagne pour aller en Galicie à S. Jacques de Compoſtelle; les Maures les attaquerent; le dévot Lelius eut beau invoquer, tantôt Jupiter, tantôt tous les Saints, il fut tué,

& ſa femme fut priſe ; elle vouloit ſe donner la mort, mais on ne le ſouffrit pas ; pour la conſoler, on lui permit de rendre les honneurs de la ſépulture à ſon mari : quant à elle, la Reine, femme de Félix, en prit ſoin, & la retira dans ſon Palais. Elle y mourut en accouchant d'une fille charmante, que l'on appela Blanchefleur, & au même jour, & à la même heure, la Reine d'Eſpagne mit au monde un jeune Prince, qui fut nommé Fleuri.

Ces deux enfans, nés ſous la même diſpoſition des aſtres, devinrent bientôt amoureux l'un de l'autre. On les laiſſa ſe voir familiérement, juſqu'à ce qu'ils commencerent à ſe trouver dans l'âge où leurs amours pouvoient tirer à conſéquence ; alors on voulut les ſéparer. Cette ſéparation parut effroyable aux deux Amans ; mais leur chagrin irrita la Reine, qui commençoit à trouver mauvais que ſon fils aimât cette jeune eſclave ; & dès que le jeune Prince fut parti pour le Château de Montoire, dans lequel on l'envoyoit pour y faire ſes exercices avec plus d'aſſiduité, les cruels parens de Fleuri prirent la réſolution d'empoiſonner Blanchefleur. Ce fut en quelque ſorte avec cérémonie

que la Reine voulut commettre ce crime. Elle choiſit le jour où l'on célébroit la naiſſance du Roi. Il étoit d'uſage alors qu'on ſervît au feſtin Royal un paon rôti, ſur lequel les Chevaliers de la Cour faſoient des vœux & des ſermens ; après quoi on le découpoit, & on le mangeoit. C'étoit une noble Pucelle qui portoit ce plat ſur la table ; elle devoit en faire l'eſſai, après quoi elle en préſentoit des morceaux au Roi & à tous les Chevaliers. Blanchefleur fut choiſie pour cette fonction, & ne ſe doutant pas que ce fût un mauvais tour qu'on vouloit lui jouer, elle s'en acquitta de la meilleure grace du monde. Tous les vœux que les Chevaliers firent ſur le paon, furent en l'honneur de cette belle & jeune perſonne. Elle les remercia, & alloit faire l'eſſai de la viande qui étoit empoiſonnée, lorſque le petit chien du Roi, ſe jetant ſur le premier morceau qu'elle coupa, l'avala, & mourut ſur le champ dans des convulſions horribles : alors on ne put plus douter que le paon ne fût envenimé. Blanchefleur ſe garda bien d'en manger ; mais la Reine voyant ſon projet manqué, ſe retourna d'une façon qui penſa être auſſi fatale à la Maîtreſſe du Prince d'Eſpagne ; elle perſuada au Roi

que c'étoit Blanchefleur même qui avoit empoiſonné le paon pour le faire périr avec toute ſa Cour. Quelque déraiſonnable que fût ce ſoupçon, il fit fortune. Le Roi ordonna d'arrêter la Pucelle, & voulut la juger lui-même dans ſon Conſeil. Elle eût été condamnée ſans être entendue, & ſans remiſe, ſi par bonheur de certaines fêtes reſpectées dans la Religion Païenne, ou Mahométane, n'avoient forcé de retarder le jugement & le ſupplice.

Pendant ce temps, Fleuri étoit dans les plus vives inquiétudes; elles avoient ſuccédé au chagrin que lui avoit cauſé ſa ſéparation d'avec ſa Maîtreſſe. Elle lui avoit donné, avant de le quitter, un anneau conſtellé, auquel étoit attaché une pierre qui devoit reſter nette & claire, tant qu'elle ne courroit aucun riſque & ſe porteroit bien, mais qui devoit ſe troubler quand elle ſe trouveroit en péril de la vie. Il la regardoit chaque jour, & s'apperçut qu'elle étoit trouble. Son ame étoit vivement agitée, lorſqu'il vit arriver un Miniſtre de ſon pere qui lui étoit fidélement attaché, & qui, profitant du délai qu'on avoit été obligé d'apporter au jugement, venoit à la hâte donner avis

à Fleuri du danger que couroit Blanchefleur. Dès que le Prince en fut inſtruit : » J'y vole, s'écria-t-il, en s'adreſſant au » fidele ſerviteur de ſon pere ; je vais » prendre des armes, j'arriverai encore » aſſez à temps à Murcie pour me décla- » rer le Chevalier de Blanchefleur, & lui » ſauver l'honneur & la vie «. Aſcalion, c'étoit le nom du Miniſtre, eut beau lui repréſenter qu'il étoit trop jeune & trop foible pour exécuter une pareille entrepriſe ; que, n'ayant pas encore quinze ans, & ne pouvant combattre que déguiſé, en faveur d'une fille accuſée d'avoir voulu empoiſonner ſon pere, il ſuccomberoit infailliblement, & perdroit la vie. Malgré toutes ces remontrances, Fleuri partit ; Aſcalion l'accompagna du moins, & lui donna les meilleures inſtructions qu'il put. Le Prince étant arrivé, ſe cacha ; le Miniſtre aſſiſta au jugement, & ne put empêcher que l'accuſée ne fût condamnée au dernier ſupplice. La nuit qui devoit précéder cette ſcene d'horreur, Bocace fait apparoître la Déeſſe Vénus à Blanchefleur, & le Dieu Mars au beau Fleuri. Ces Divinités les conſolent & les encouragent.

Le bûcher étoit prêt à s'allumer, lorſ-

qu'un Chevalier inconnu paroît dans la place, jette ſon gant, & ſe déclare pour Blanchefleur. Le Maître d'hôtel du Roi, complice de la Reine, ramaſſe le gage de bataille, & combat; il eſt vaincu, confeſſe ſa trahiſon, & eſt brûlé à la place de l'innocente accuſée. La charmante fille eſt reconduite en triomphe au Palais, où le Roi & même la Reine la traitent à merveille. Pendant ce temps, le vengeur de la belle s'échappe & retourne à Montoire, ſans avoir été reconnu de perſonne. Blanchefleur fut au déſeſpoir de n'avoir pu connoître ſon libérateur; & le Prince, ſatisfait d'avoir ſauvé les jours de ſa belle, continua à gémir dans ſa retraite d'être ſéparé d'elle. Aſcalion, & d'autres qu'on avoit chargés de veiller à ſa conduite, firent ce qu'ils purent pour le conſoler & le diſtraire. Ils introduiſirent même dans le Château de Montoire de très-jolies Demoiſelles, qui lui firent les plus fortes avances. Le feu de la jeuneſſe de Fleuri ne lui permit pas d'abord de leur réſiſter, mais il s'en repentit, & en rougit bientôt; il les chaſſa honteuſement, malgré tous les plaiſirs qu'elles lui offroient & avoient même commencé à lui procurer.

Sur ces entrefaites, un nommé Phi-

lene devient amoureux de Blanchefleur : il lui fait ſa cour, il la preſſe, & ne peut venir à bout de l'intéreſſer, juſqu'à ce qu'enfin il lui laiſſe entendre que c'eſt lui qui eſt le Chevalier inconnu qui lui a ſauvé l'honneur & la vie. Alors la belle croit lui avoir quelques obligations, elle lui accorde ce que l'on appeloit alors une faveur ; elle détache le même voile qu'elle avoit ſur ſa tête le jour du combat, & le lui donne. Ce fut la ſource des grands chagrins qu'éprouva par la ſuite le tendre Fleuri. Philene, fier de la grace qu'il avoit obtenue, courut toute l'Eſpagne pour s'en vanter, & vint juſqu'à Montoire l'étaler aux yeux du Prince, Amant de Blanchefleur. Alors Bocace appelle à ſon ſecours la Déeſſe Diane : celle-ci va chercher la Jalouſie dans ſes antres ſombres, l'amene auprès de Fleuri, & l'engage à introduire ſes ſerpens juſque dans ſon cœur. Fleuri irrité injurie, menace ſon rival, & lui fait tant de peur, que celui-ci s'exile volontairement. Il paſſe en Italie, & exale ſa douleur en lamentations & en plaintes contre les femmes, longue & ennuyeuſe partie du Philocope.

Blanchefleur & Fleuri n'étoient [illegible] plus heureux. Diane, déguiſée en [illegible]

ſeur, avoit fait entendre au Roi Félix qu'il ne pourroit jamais rien faire de ſon fils, tant que Blanchefleur ſeroit en Eſpagne, & lui conſeilla, ou de la faire mourir, ou de l'envoyer dans des contrées éloignées. Le Roi prit ce dernier parti. Des Marchands d'eſclaves étrangers étoient abordés au port de Marmorine, & étoient prêts à faire voile pour retourner dans leur pays. Il fit enlever ſecrétement l'aimable Blanchefleur, & ils l'acheterent comme une eſclave charmante, dont ils ſe chargerent avec plaiſir. Il la tranſporterent à Alexandrie, & la vendirent à l'Amiral de Babylone.

Félix, cherchant tous les moyens de tromper ſon fils, & de lui faire oublier Blanchefleur, fit courir le bruit de la mort de cette charmante perſonne. Pour le confirmer, on lui fait élever un ſuperbe mauſolée chargé d'une pompeuſe épitaphe. Fleuri accourt à cette nouvelle, & c'eſt dans le plus grand accablement qu'il apprend les faux détails d'une prétendue maladie, qui a été, dit-on, terminée par la plus funeſte cataſtrophe. La vue du tombeau acheve de le mettre au déſeſpoir; il veut ſe donner la mort, le ſage Aſcalion l'en empêche. » Conſervez votre

» vie, lui dit-il ; que ſavez-vous ſi elle » ne peut pas encore être utile à votre » Amante « ? Ces mots ouvrent les yeux à Fleuri. Il conſidere la bague que lui a donnée ſa Maîtreſſe, il voit que la pierre n'en eſt que troublée, & n'eſt pas briſée. Il conçoit quelque eſpérance que Blanchefleur n'eſt point morte, & ſans l'avouer préciſément à ſes parens, il leur déclare qu'il veut voyager ; ils y conſentent, quoiqu'avec peine, & la Reine donne à ſon fils une autre bague magique, à laquelle eſt attachée la vertu de le délivrer des plus grands périls. Muni de ce précieux taliſman, Fleuri s'embarque ; Aſcalion l'accompagne, & Ferramont, Duc de Montoire, qui a pris un ſincere attachement pour le Prince, ne veut pas le quitter. Dès qu'ils ſont en mer, l'Amant de Blanchefleur leur déclare qu'il prétend cacher ſa condition & ſon nom, & ſe faire appeler Philocope, c'eſt-à-dire, *Amateur de travaux.*

Les Voyageurs parvinrent d'Eſpagne en Italie, & ayant apparemment remonté le Pô, ils ſe trouverent dans le pays de Mantoue. Là s'offrit à leurs yeux un vieux Temple, dans lequel Philocope voulut faire un ſacrifice & conſulter un

Oracle. La Divinité du lieu lui répondit qu'il deſcendît juſqu'au port d'Alphée, qu'il s'y embarquât; que telle étoit la route qu'il devoit ſuivre pour trouver ſa chere Blanchefleur. Il obéit, & n'étoit pas encore fort éloigné du Temple, lorſqu'il apperçut une fontaine, dans laquelle il voulut ſe rafraîchir. Il n'y eut pas plutôt plongé ſa taſſe, que les flots s'éleverent, murmurerent de la façon la plus ſinguliere, & enfin lui firent entendre des paroles. Qui le croiroit ! Cette fontaine étoit-ce même Philene qui avoit été amoureux de Blanchefleur, & avoit voulu faire croire qu'il en étoit aimé. Se voyant déchu de ſes prétentions, il avoit fui ſa patrie, & étoit parvenu juſque dans ce lieu, emportant avec lui le voile que Blanchefleur lui avoit donné. La Divinité du Temple ayant eu pitié du déſeſpoir auquel il étoit réduit, l'avoit métamorphoſé en fontaine. Le Prince Fleuri plaignit le ſort de ſon rival, & baiſa tendrement la verdure que Philene lui dit être le voile de ſon Amante; la fontaine en gémit, & Philocope s'éloigna. Etant arrivé au port d'Alphée, il voulut paſſer à l'iſle du Feu, dans laquelle on lui avoit dit qu'il recevroit quelques nouvelles de ſa Maîtreſſe;

mais une tempête effroyable s'éleva, & le jeta ſur les côtes du Royaume de Naples. Il fut obligé d'entrer dans le port de cette ville pour faire radouber ſon bâtiment. L'air noble & ſpirituel de Philocope, la bonne mine de ſes compagnons de voyage, engagerent quelques Seigneurs Napolitains à les préſenter aux Dames les plus diſtinguées de la ville; elles ſe trouvoient alors raſſemblées dans un jardin où elles s'occupoient à des jeux d'eſprit, qui faiſoient briller leurs graces & leur éloquence. Chaque Demoiſelle & chaque Cavalier propoſoit à ſon tour une queſtion, & ils avoient choiſi pour Reine du jeu, une Dame chargée de leur répondre & de décider. C'étoit la belle Fiamette, fille du Roi de Partenope (Naples) (1).

Le Philocope ayant été introduit dans cette brillante aſſemblée, on le chargea de propoſer la premiere queſtion galante; il obéit, en diſant: Une belle Dame avoit deux Amans qui lui étoient également attachés; elle ne vouloit ſe déclarer ni pour l'un, ni pour l'autre. Un jour qu'ils ſe trouvoient avec elle, elle avoit une

(1) On voit bien que c'eſt Marie, fille du Roi Robert dont Bocace veut parler.

couronne de roſes ſur la tête, & remarqua que l'un de ſes Amans en avoit une auſſi, & que l'autre n'en avoit point : s'étant approchée d'eux, elle ôta ſa couronne & la mit ſur la tête de l'un, & donna la ſienne à l'autre. On demande auquel la Dame a fait la plus grande faveur, afin de juger quel eſt celui qu'elle aime le mieux. Fiamette répondit à cette queſtion, que certainement celui que la Dame aimoit le mieux, étoit le Cavalier à qui elle avoit donné le chapeau de fleurs qu'elle avoit porté elle-même.

Une ſeconde queſtion s'éleva. Deux Dames avoient chacune un Amant ; elles ne déſiroient que l'occaſion de ſe trouver tête à tête avec eux pour leur donner des preuves de tendreſſe. L'une des deux trouva ce moment favorable, & rendit heureux ſon Amant ; mais s'apperçut qu'elle l'aimoit encore plus qu'elle n'étoit aimée de lui. L'autre Dame, ſûre d'être paſſionnément adorée du ſien, ne put jamais ſe procurer le tête à tête ſi déſiré. Peu de temps après, ces deux Dames furent ſéparées des Cavaliers qui leur étoient chers. Laquelle des deux étoit la plus heureuſe ? La Reine Fiamette décida que c'étoit la derniere.

La troiſieme queſtion fut propoſée par une Demoiſelle ; en ces termes : Quelle qualité doit-on le plus chérir dans un Amant, la force, la libéralité, ou la ſageſſe ? La Reine Fiamette décida pour la ſageſſe.

La quatrieme, eſt une Hiſtoire contée par un Chevalier Napolitain. Le Chevalier Tarolfe étoit amoureux d'une belle Dame, qui différoit tant qu'elle pouvoit de répondre à ſa tendreſſe. Enfin, ne ſachant plus que lui dire pour l'écarter, elle s'aviſa pour dernier expédient, d'exiger qu'il la conduiſît dans un jardin magnifique & fleuri, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. L'Amant entreprit cette tâche difficile, ſans trop ſavoir comment il pourroit s'en acquitter. Enfin, ayant couru les mers, & étant arrivé dans un pays inconnu, il trouva un vieux Hermite Sorcier qui lui apprit le ſecret de donner à ſa Dame la ſatisfaction qu'elle déſiroit. Le jardin parut charmant à la Dame. Mais il ne lui étoit pas aiſé de récompenſer ſon Amant, car elle étoit mariée. Elle prend le parti d'avouer tout à ſon mari même. Mon cher Seigneur, lui dit-elle, j'ai cru me défaire de Tarolfe, en exigeant de lui une choſe que je regardois comme impoſſible ; mais

mais il l'a accomplie ; dois-je lui en témoigner ma reconnoiſſance ? Dame, lui répondit l'époux, bien inſtruit des loix de la Chevalerie & de la galanterie, puiſqu'un Chevalier a fait pour vous des prodiges, vous devez en être reconnoiſſante. La Dame ſe diſpoſoit à obéir, lorſque le Chevalier, apprenant qu'elle avoit conſulté ſon mari, lui déclara qu'il renonçoit à ſes faveurs, puiſqu'il ne les tiendroit pas de l'amour libre & volontaire. On applaudit à la délicateſſe de cet Amant, & l'on convint que l'art des enchantemens pouvoit plus aiſément vaincre la nature, que la vertu intraitable d'une honnête Dame. La Reine Fiamette applaudit beaucoup à la conduite de la Maîtreſſe de Tarolfe.

Après pluſieurs autres queſtions, ſur leſquelles je ne m'arrêterai point, parce qu'elles ſont plus obſcures qu'agréables, je trouve que le Duc Ferramont, compagnon de voyage du Philocope, demanda lequel valoit mieux d'aimer une veuve ou une pucelle. Fiamette décida pour la veuve, apparemment parce qu'elle-même l'étoit.

Voici une queſtion plus extraordinaire. Une Dame étoit aimée de deux Chevaliers; elle fut accuſée d'un crime capital. Le

premier de ſes Amans, qui apprit cette fatale nouvelle, s'arma, & vint ſe préſenter pour la défendre. Mais l'accuſation étoit formée par des perſonnes qui ne vouloient ou ne pouvoient pas ſe battre; ainſi il ſe promenoit ſeul ſur l'arene ſans trouver d'adverſaire. Si l'affaire ſe fût ainſi terminée, l'honneur de la Dame ſeroit au moins reſté en quelque doute, & ſa réputation eût été entachée. Le ſecond Chevalier, qui n'avoit appris l'accuſation que fort tard, imagina qu'il pourroit rendre un plus grand ſervice à ſa Dame en ſe dévouant pour elle à la honte, & peut-être à la mort. Il ſe préſente la viſiere du caſque baiſſée, & ſe déclare contre elle; mais ſon intention étoit de ſe laiſſer vaincre, & c'eſt ce qu'il exécuta; y ayant eu champion de part & d'autre, & celui de la Dame ayant triomphé, elle fut complétement juſtifiée; auquel des deux a-t-elle le plus d'obligation? La Reine Fiamette décida qu'elle en avoit également à tous les deux, parce que les circonſtances ſeules les avoient décidés à faire l'un ou l'autre perſonnage.

La queſtion ſuivante eſt très-ſubtile. On demande lequel eſt le plus doux de penſer à ſa Dame, ou de la voir? Fia-

mette décide que l'on eſt ſouvent plus heureux d'y penſer.

Enfin, la derniere eſt encore une Hiſtoire. Un Chevalier étoit fort amoureux d'une jeune femme mariée. Elle étoit groſſe, & pendant le cours de ſa groſſeſſe elle tomba en léthargie ſi profonde, qu'on la crut morte. Son Amant remarqua l'entrée du caveau dans lequel on l'avoit deſcendue. Il s'y rendit, enleva le corps, & le tranſporta chez lui. Les marques de tendreſſe qu'il donna au prétendu cadavre, réveillerent la fauſſe défunte: revenue à elle-même, elle accoucha. Le Chevalier eut tout le ſoin poſſible de la mere & de l'enfant. Au bout d'un an, il invita le mari à un feſtin, & lui rendit ſa femme & ſon fils. La Dame certifia que le Chevalier avoit été avec elle de la plus grande réſerve, & de la plus parfaite honnêteté. Le mari le crut, & fit du Chevalier ſon meilleur ami. On fit bien des réflexions ſur cette hiſtoire; mais ſans en rien conclure, vu la rareté & la ſingularité du cas.

Philocope ayant paſſé quelque temps à Naples à faire briller les graces de ſon eſprit & la délicateſſe de ſes ſentimens, il ſe rembarqua, & continua ſa

navigation, toujours occupé du ſoin d'apprendre ce qu'étoit devenue l'aimable Blanchefleur. Il parvint à l'iſle de Feu, dans laquelle les Marchands d'eſclaves, qui avoient emmené Blanchefleur, s'étoient arrêtés avec elle. Il y rencontra une femme qui fut frappée de ſa reſſemblance avec la jeune Eſpagnole; effectivement il y en avoit entre Fleuri & Blanchefleur. La bonne femme lui conta d'elle-même & naïvement, qu'elle ne pouvoit oublier cette charmante fille, quoiqu'elle n'eût paſſé que deux jours avec elle. Mais ce qu'elle lui apprit de plus intéreſſant, c'eſt que les Corſaires avoient dit en partant, qu'ils alloient à Rhodes, & de là à Alexandrie. L'on juge bien que l'amoureux Prince d'Eſpagne y courut. En arrivant à Rhodes, le fidele Aſcalion reconnut un de ſes anciens amis, qui leur donna de nouveaux éclairciſſemens ſur le lieu où devoit être enfermée Blanchefleur, ſi, comme il n'y avoit pas moyen d'en douter, elle avoit été vendue à l'Amiral d'Egypte. Cet ami d'Aſcalion, qui s'appeloit Darius, connoiſſoit très-bien les êtres du Château d'Alexandrie; il s'offrit de ſervir de guide au Prince Fleuri, qui n'eut garde de rejeter ſes offres.

Pendant qu'ils s'acheminoient vers

l'Egypte, Darius leur faiſoit la deſcription du ſuperbe & ſingulier ſerrail de l'Amiral ou Emir d'Alexandrie. C'étoit une tour immenſe, & de la plus ſuperbe architecture. Elle renfermoit cent appartemens, chacun deſquels étoit deſtiné à une belle perſonne. Au milieu étoit une ſalle entiérement dorée, ornée de peintures & de ſtatues magnifiques, où toutes les Demoiſelles ſe raſſembloient & donnoient des fêtes à l'Amiral. Derriere la tour étoit une ſuite de jardins délicieux, embellis non ſeulement par la Nature & par les Arts ordinaires, mais encore par celui des enchantemens. Les roſes y étoient en ſi grande abondance, qu'on en rempliſſoit tous les jours d'immenſes corbeilles, que l'on portoit dans la tour. Mais ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'étoit quatre arbres magiques, dont le tronc, les branches & les feuilles étoient d'or, & les fruits de diamans, de rubis, d'émeraudes, & de topazes. Ces arbres avoient le don de chanter mélodieuſement; mais cette mélodie ſinguliere ne ſe faiſoit entendre que lorſque l'on goûtoit dans le ſerrail les plaiſirs que l'Amiral ſeul s'y étoit réſervés. Comme il étoit vieux, quoique la tour renfermât cent jeunes per-

ſonnes plus jolies les unes que les autres, les arbres chantoient rarement.

Notre Amant étant bien inſtruit de toutes ces circonſtances, ne ſongea plus qu'à trouver le moyen de s'introduire dans la tour; ſon adreſſe & ſa prudence le lui firent trouver, quoiqu'elle eût pour gardien un Gouverneur très-vigilant, nommé Sadoc. Il occupoit un appartement à l'entrée de la tour, dans laquelle perſonne ne pouvoit pénétrer ſans qu'il le vît. Philocope ayant bien pris ſes informations & ſes meſures, & ayant laiſſé ſes gens dans la ville, s'avance hardiment vers la tour qui renfermoit ſa Maîtreſſe, & ne peut s'empêcher d'en baiſer tendrement les murailles. Sadoc, qui s'en apperçoit, lui reproche d'un ton irrité l'audace qu'il a de baiſer une citadelle dont il eſt le Gouverneur. Philocope, préparé à cette incartade, s'excuſe, en diſant qu'il eſt un Voyageur amateur des Beaux Arts, qui court le monde pour en admirer les chef-d'œuvres; qu'il n'a jamais rien vu de ſi beau que ce Château, & qu'étant riche, il donneroit volontiers une ſomme honnête à qui lui en feroit voir l'intérieur. Le Châtelain, qui étoit avide & bête, lui répondit que tout ce qu'il pourroit faire, ſeroit de lui montrer

les jardins par les fenêtres de ſa chambre qui donnoit de ce côté-là : il l'invita à entrer chez lui. Philocope y remarque au pied du ſopha un échiquier tout préparé. » Vous » jouez donc aux échecs, dit-il à Sadoc? Sans » doute, lui répondit le Gouverneur, & je » ſuis peut-être le plus fort joueur de » l'Aſie. Et moi, reprit le Prince Eſpagnol, » je me vante d'être le plus fort de l'Eu- » rope à ce jeu. .... Eh bien, nous jouerons » enſemble .... même de l'argent ſi vous » voulez.... J'y conſens «..... Philocope & Sadoc ſe mirent à jouer, & la ſomme qu'ils riſquerent étoit aſſez conſidérable pour flatter l'avarice du Châtelain. Il s'apperçut, dès les premieres marches, qu'il avoit affaire à un habile adverſaire. Il redoubla d'attention, employa toutes les reſſources ; mais enfin il perdit la premiere partie : la ſeconde lui fut plus favorable ; mais la fortune, pour l'accabler, l'attendoit au tout ; il fut échec & mat. Le généreux Philocope, qui avoit ſes vûes, ne voulut pas emporter l'argent qu'il venoit de gagner ; il offrit au Châtelain de lui donner ſa revanche le lendemain, & il le quitta, dans l'eſpérance que cette ſeconde entrevue avanceroit ſes affaires. Il ne manqua pas au rendez-vous : ce jour-là la chance

tourna totalement ; le Châtelain regagna non ſeulement ce qu'il avoit perdu la veille, mais il y joignit encore pluſieurs beſans d'or. En beau joueur, il propoſa une nouvelle partie à Philocope : » Non, dit le » Prince d'Eſpagne, c'eſt aſſez jouer ; cauſons «. Dans la converſation, Sadoc témoigna beaucoup de curioſité d'apprendre qui il étoit, & Philocope ne fit nulle difficulté de l'en inſtruire ; il lui découvrit ſa naiſſance, ſon nom, & ne lui cacha rien de ſes amours avec Blanchefleur. » Je » vous donnerois, bon Châtelain, lui dit- » il volontiers cent beſans d'or, ſi vous » vouliez m'introduire dans la tour, & » me permettre de parler à cette charmante » perſonne. La propoſition eſt brillante » répondit Sadoc, mais il y va de la tête «. Cependant un beau diamant offert avec grace, & accepté avec grande ſatisfaction, fit rêver le Châtelain, & un ſaphir donné & reçu de même, le convainquit qu'on pouvoit riſquer quelque choſe pour obliger un Prince ſi généreux.

Il faut ſavoir que l'Amiral avoit introduit dans ſa tour l'uſage d'annoncer la viſite qu'il vouloit rendre à l'une des beautés qui y étoient renfermées, par le préſent envoyé trois jours de ſuite d'une grande

corbeille de roſes ; c'étoit ſa maniere de jeter le mouchoir. Sadoc avoit reçu l'ordre d'offrir pour la premiere fois ce galant préſent à Blanchefleur. Il ſe fit apporter la corbeille par les Boſtangis, & l'ayant arrangée de maniere à recevoir Philocope, il le plaça lui-même dans le fond de cette machine, & le recouvrit de feuillages & de roſes. La corbeille fut portée ſans accident dans la chambre à coucher de Blanchefleur, qui dans ce moment étoit au bain. Il ne ſe trouvoit pour lors dans ſon appartement que Gloritie, confidente de Blanchefleur, & qui lui étoit attachée depuis ſon enfance. Elle avoit été faite eſclave avec elle, & continuoit à la ſervir dans le ſerrail de l'Amiral. Elle fut très-effrayée lorſque Philocope leva la tête hors de la corbeille ; mais elle reconnut auſſi-tôt Fleuri, & il ne lui reſta de crainte que par rapport au péril auquel le Prince d'Eſpagne s'expoſoit pour voir ſa Dame. Notre Amant ne pouvoit reſter dans la corbeille, & Gloritie lui conſeilla de ſe cacher dans la ruelle du lit de Blanchefleur, & d'attendre, pour paroître, que toutes ſes femmes ſe fuſſent retirées.

Comment rendre tout ce qui ſe paſſa

dans l'ame de ces deux Amans lorſqu'ils ſe reconnurent ! Leurs yeux furent les premiers interpretes de leurs ſentimens mutuels ; & long-temps ils ſe ſeroient entretenus par des mots coupés, à demi prononcés, ſi Gloritie ne leur eût fait entendre qu'ils devoient faire un autre uſage des momens précieux que la fortune leur accordoit. Blanchefleur & Philocope en convinrent, & il fut décidé qu'ils devoient ſceller leur union ſecrete par les preuves non équivoques de la tendreſſe qu'ils avoient l'un pour l'autre. L'Amour reçut leurs ſermens, l'Hymen éteignit ſes flambleaux pour préſider à un mariage ſecret dont Gloritie fut l'unique témoin.

Nous avons dit plus haut, qu'en pareilles circonſtances, néanmoins fort rares dans la tour de l'Amiral, les quatre arbres enchantés du jardin ne manquoient jamais de rendre des ſons mélodieux. Ils chanterent dans ce moment avec plus de force, plus de goût, & infiniment plus longtemps, qu'ils ne l'avoient fait depuis qu'un Magicien leur avoit imprimé cette vertu. Ces ſons brillans parviennent juſqu'aux oreilles de l'Amiral, ils le réveillent, & il ne s'apperçoit qu'avec fureur que quelque autre que lui fait chanter ſes arbres ;

il parcourt en furie tout ſon ſerrail, & parvenu enfin à l'appartement de Blanchefleur, à qui il avoit ſi poliment fait préſenter la corbeille de roſes, il ſurprend nos nouveaux mariés, qui ne s'attendoient pas à être troublés auſſi bruſquement dans leurs tendres converſations. Philocope, ſurpris ſans armes, ne pouvoit ſe défendre : malgré les pleurs & les cris de Blanchefleur, il fut ſaiſi & lié étroitement par les Satellites, qui avoient ſuivi l'Amiral. La belle même, quoique dans l'appareil le plus attendriſſant, partagea les outrages faits à ſon Amant, ainſi que la trop complaiſante Gloritie, & le Capitaine Sadoc, qui ſentit alors qu'il avoit fait un mauvais marché. On les conduiſit dans trois priſons différentes, où ils furent gardés à vue, & l'Amiral donna ſes ordres pour que le ſurlendemain on dreſſât, entre la ville & la tour, un bûcher, pour y brûler publiquement ces trois infortunés. On peut juger de l'horrible ſituation où ils ſe trouverent, ainſi ſeuls & abandonnés à leurs réflexions : le Romancier, pour nous adoucir cette terrible circonſtance, nous aſſure que Vénus leur apparut à chacun en particulier pendant cette nuit, & qu'elle les aſſura de ſa protection ; pour la rendre

efficace, elle avertit auſſi en ſonge Aſcalion du danger que couroit ſon Maître.

Le jour marqué étant arrivé, au lever de l'aurore le bûcher ſe trouva prêt ; on y conduiſit Philocope & Blanchefleur, Gloritie & Sadoc, qui y furent attachés l'un auprès de l'autre. » Mais, dit le » Prince d'Eſpagne à ſa Maîtreſſe, c'eſt » en vain que notre perſécuteur ſe flatte » de vous faire périr ; il ne jouira pas de » cette barbare ſatisfaction «. En même temps il tira de ſon doigt une bague, qui lui avoit été donnée par la Reine ſa mere, & qui avoit la vertu de préſerver de tous les dangers, & la lui préſenta. Blanchefleur la refuſa, & déclara qu'elle aimoit mieux mourir que de conſerver ſes jours aux dépens de ceux de ſon Amant. Philocope inſiſte, & la ménace de jeter le taliſman dans les flammes, & de périr avec elle, ſi par ſon moyen elle ne veut pas ſauver ſa vie.

Pendant cette noble & intéreſſante diſcuſſion, Aſcalion, qui étoit dans la ville d'Alexandrie avec la ſuite du Prince d'Eſpagne, ayant appris le danger auquel ſon Maître étoit expoſé, s'arme, raſſemble toute ſa troupe, l'augmente par ſes libéralités, & vole à la place où ſe doit faire

l'exécution. Il arrive dans le moment même que les flammes alloient embraſer le bûcher. Ces braves guerriers fondent ſur la garde de l'Amiral, la maſſacrent ou la diſperſent, délient Blanchefleur & Philocope, Gloritie & Sadoc, &, pour aſſurer leur victoire, font priſonnier l'Amiral lui-même, en le menaçant de la mort, ſi ſes ſoldats ſe rallient & reviennent pour les combattre. Cette précaution empêcha les Egyptiens de rien tenter en faveur de leur Maître, & mit l'Amiral dans le cas de pardonner aux quatre coupables l'offenſe qu'il ſuppoſoit en avoir reçue. Il jura, par Mahomet, que Blanchefleur & Gloritie étoient libres de ſuivre Philocope, & promit de leur donner un vaiſſeau, qui les conduiroit où ils jugeroient à propos d'aller. » Mais, ajouta l'Amiral, en vous priant » d'oublier tout ce qui vient de ſe paſſer, » ne pourrai-je ſavoir votre vrai nom & » votre rang, beau Jouvencel, qui ſem- » blez auſſi fortuné en amour, que vos » gens ſont braves à guerroyer «?

Philocope ne fit pas difficulté d'apprendre à l'Amiral que ſon vrai nom étoit Fleuri, & qu'il étoit le fils du puiſſant Félix Roi d'Eſpagne. A ce nom de Félix, l'Amiral ſe jeta à ſon cou, l'embraſſa avec

la plus grande tendreſſe, & lui déclara qu'il étoit frere de ſa mere, & par conſéquent ſon oncle. Cette reconnoiſſance a été répétée pluſieurs fois dans les dénouemens d'un grand nombre de Comédies Italiennes, dont les Auteurs ont ſans doute cru qu'ils ne pouvoient mieux faire que d'imiter Bocace, le premier des Romanciers & des Nouvelliſtes du pays.

L'Amiral d'Egypte poſſédoit le plus beau ſerrail de l'Orient ; cependant il n'avoit point d'enfans, vu les grandes précautions qu'il prenoit pour que ſes femmes lui fuſſent fidelles. Il offrit généreuſement à ſon neveu de le déclarer ſon héritier ; mais celui-ci, trop heureux d'avoir retrouvé ſon Amante, & de l'avoir épouſée en dépit de ſes parens d'Eſpagne & d'Egypte, voulut reprendre avec elle le chemin de ſa Patrie. Ils ſe rembarquerent, & revirent les mêmes lieux par leſquels ils étoient déjà paſſés ; l'iſle de Rhodes, l'iſle de Feu, & enfin la belle ville de Partenople ou de Naples, dans laquelle ils s'arrêterent quelque temps. Bocace mêlant toujours la Fable au récit vraiſemblable, fait rencontrer à ſon Héros des arbres qui ſe trouvent être des Princes métamorphoſés, quatre arbuſtes qui ſont

autant de Princeſſes, & enfin une Demoiſelle transformée en ſtatue de marbre blanc. Ces ſinguliers prodiges préparent Blanchefleur à retrouver ſon ancien Amant Philene, métamorphoſé en fontaine. Elle implore en ſa faveur les Dieux & les Déeſſes, & elle obtient ſon retour à la figure humaine. On croit bien que c'eſt à condition qu'il renoncera à ſon fol amour.

Cependant les Héros de notre Roman arrivent à Rome ; Blanchefleur ſe reſſouvient qu'elle y avoit des parens : Gloritie qui l'avoit vu naître, lui en rappelle les noms, elle les retrouve ; c'étoit ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans cette Capitale du monde ; le principal d'entre eux étoit un Chevalier, nommé Hillaire. Philocope & Blanchefleur logerent chez lui : ſachant qui ils étoient, il leur fit le meilleur accueil, leur rendit tous les honneurs poſſibles ; mais, avant tout, il voulut les convertir au Chriſtianiſme. Il y réuſſit, & le Prince d'Eſpagne & Blanchefleur eurent bientôt amené leurs compagnons de voyage aux nouveaux ſentimens qu'ils avoient adoptés. Pendant ſon ſéjour à Rome, Blanchefleur mit au monde un fils. Dès qu'elle fut en état de ſe rendre à l'Egliſe de S. Jean de Latran, les deux

époux & cet enfant y furent baptiſés. On étoit diſpoſé à leur offrir la couronne Impériale des Romains, mais ils préférerent de retourner auprès du Roi Félix. Ce Monarque étoit plongé dans la douleur, lorſqu'une voix divine lui apprit qu'il devoit bientôt revoir ſon fils, & même ſa belle-fille. Il les revit en effet; leur retour lui procura tout le bonheur poſſible; car non ſeulement la Reine & lui furent enchantés en les revoyant, mais ils furent convertis au Chriſtianiſme. Peu de temps après Félix mourut, & Fleuri & Blanchefleur régnerent heureuſement & long-temps ſur l'Eſpagne.

Roland furieux, en François.

Ce fut vers 1540 que parurent pour la premiere fois quelques Traductions ou imitations du fameux Ouvrage de l'Arioſte, intitulé *Roland furieux*, plus ſouvent préſenté dans le ſeizieme ſiecle comme un Roman que comme un Poëme. L'Auteur Italien n'étoit mort qu'en 1533. Pendant le cours de ſoixante ans il y eut cinq Traductions Françoiſes de la totalité des quarante-ſix Chants, ſans compter les morceaux en proſe ou en vers, qui n'ont rapport qu'à des Chants particuliers. Les cinq Traducteurs s'appeloient Guillaume Landre, Jean Deſgoutes, Jacques Vincent, Jean Martin, & Jean Boiſſiere. L'on juge

juge bien que les graces & l'eſprit de l'Arioſte ne ſe retrouvent point dans ces anciennes Traductions, mais du moins elles donnent une idée de la marche entiere du Poëme.

Après avoir ainſi fixé l'époque où l'on commença à connoître en France le morceau le plus brillant du Roman de Roland, nous nous garderons bien de rien extraire de ces vieilles Traductions, ſi inférieures à celle que vient de publier M. le Comte de Treſſan, & même aux autres modernes qui l'ont immédiatement précédée, & à celles qui vont la ſuivre.

Si l'on ne vouloit lire l'Hiſtoire de Roland que par extrait, mais la ſavoir toute entiere, on pourroit recourir à la Bibliotheque des Romans, Volumes de Novembre & Décembre 1777, dans leſquels on trouve réuni tout ce qui regarde ce Héros preſque tout-à-fait fabuleux, & ſes aventures depuis les premieres années de ſa vie juſqu'à ſa mort.

En 1582, Gabriel Chapuis fit imprimer en François à Lyon la ſuite de Roland le furieux, ou la mort de Roger, traduite de l'Italien de Jean-Baptiſte Peſcatore, de Ravennes. L'original eſt un Poëme en quarante-un Chants, imprimé pour la premiere fois en 1551. Chapuis n'en a traduit que quarante; on en trouvera un petit extrait dans le Volume de Décembre 1777, de la Bibliotheque des Romans.

Nous ne faiſons que rappeler dans celui-ci à leurs véritables époques tous les Romans du ſeizieme ſiecle, dont nous & d'autres avons donné des notions ſuffiſantes dans la Bibliotheque des Romans ou dans d'autres Ouvrages.

Les Amadis. Par cette même raiſon, nous n'allons placer ici qu'une ſimple note ſur la ſuite ſi longue, mais ſi intéreſſante des Amadis. Ce fameux Roman, qui avoit paru la premiere fois en Eſpagnol à Séville en 1526, commença d'être traduit & imprimé en François en 1543. Le Traducteur s'appeloit Nicolas d'Herberai, Sieur des Eſſars. Il fit paroître ſa Traduction par Parties ou Livres *in-folio* & *in*-8°. Douze Parties ou Volumes ſe ſuivirent dans les deux formats d'année en année, ou même un peu plus ſouvent. Les treizieme & quatorzieme Livres ne parurent qu'*in*-8°. En 1561, on réimprima dans un nouveau format les quatorze premiers Volumes; on en ajouta un quinzieme en 1574. En 1575, nouvelle réimpreſſion des quinze premiers Volumes dans le format *in-ſeize*. En 1577 on y en ajouta ſix, ce qui fit vingt-un; & encore un peu après il en parut trois *in*-8°. C'eſt ainſi que ſe forma la totalité des vingt-quatre Livres ou Volumes des Amadis : mais pour les bien connoître, il ne ſuffit pas d'avoir ces vingt-quatre Livres, de quelque édition qu'ils ſe trouvent; car il y a des différences entre les mêmes Tomes imprimés dans les différens formats, & trois ont été traduits preſque en même temps par des Auteurs différens. Herberai des Eſſars n'a publié que les huit premiers; cet Auteur avoit de la réputation, & écrivoit bien pour ſon temps : auſſi ce qui eſt de lui eſt-il plus eſtimé que le reſte, tant par rapport au ſtyle François, que pour le fond. En Eſpagnol même, les premiers Livres ſont les meilleurs. Les derniers ne ſont pas tous traduits de l'Eſpagnol, mais plutôt le fruit de l'imagination des prétendus Traducteurs; c'eſt ce qui fait que

quand deux Volumes ont eu deux Traducteurs, ils ſont fort différens.

Florès de Grece entre dans le corps & la ſuite des Amadis, & forme un vingt-cinquieme Volume, mais qui ne doit pas être placé le dernier. Florès de Grece.

Ainſi l'on ne peut connoître les Amadis imprimés au ſeizieme ſiecle ſans lire plus de trente Volumes de différens formats : mais au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, il parut un nouvel Ouvrage, qu'il faut encore lire pour connoître les Amadis en entier ; car il en contient, pour ainſi dire, les Préliminaires : c'eſt l'Hiſtoire du Chevalier du ſoleil, & de ſon frere Roſiclair, fils de l'Empereur Trébatius. Elle eſt en huit gros Volumes *in*-8°. dont le premier parut en 1620, & le dernier en 1625. Ils ſont vraiment traduits de l'Eſpagnol. L'Auteur ſuppoſe que Trébatius & Roſiclair ſoint les ancêtres des Amadis. Hiſtoire du Chevalier du ſoleil

Belianis de Grece eſt un Volume qui appartient à cette ſuite ; il n'a été imprimé qu'en 1625 *in*-8°. Enfin le Roman des Romans, contenant la concluſion des avenrures du Chevalier du Soleil, des Amadis, de Florès & de Belianis, forme encore ſept gros Volumes *in*-8°. qui ferment entiérement la marche de cette longue ſuite de Romans, & la portent bien à cinquante Volumes. Belianis. Roman. des Romans.

Il eſt certain que ce qu'il y a de meilleur dans cette eſpece de Bibliotheque romaneſque, & ce qui en a fait la fortune, ce ſont les cinq premiers Livres des Amadis, dont le dernier contient les aventures d'Eſplandian, fils d'Amadis de Gaule. Ce ſont ceux-ci qu'on s'eſt le plus empreſſé de mettre en François moderne, afin de les faire

bien connoître aux Dames de nos jours. Mademoiſelle de Lubert en a publié, il y a plus de trente ans, un extrait aſſez exact, & M. le Comte de Treſſan a fait imprimer depuis une Traduction libre des mêmes Livres, qui, avec raiſon, a eu le plus grand ſuccès.

Mais il reſtoit encore à chercher dans plus de quarante Volumes de la ſuite des Amadis, ce qu'ils pouvoient contenir d'agréable; &, quoique la moiſſon n'y fût pas ſi facile ni ſi abondante que dans les ſix premiers Livres, l'on devoit être bien aſſuré qu'en les réduiſant on y raſſembleroit un grand nombre de ſituations intéreſſantes, de deſcriptions brillantes, d'enchantemens merveilleux, & de détails charmans. C'eſt ce que j'ai entrepris d'exécuter, en publiant l'année dernière (1780) deux volumes *in*-12, ſous le titre d'*Hiſtoire du Chevalier du Soleil, de ſon frere Roſiclair, & de leurs deſcendans, &c.*

La difficulté d'une pareille réduction étoit très-grande; il falloit avoir lu ou fait lire avec la plus grande attention les quarante Volumes, & non ſeulement avoir remarqué tout ce qu'ils contenoient de bon, mais lier le tout enſemble, le préſenter avec clarté, ordre & méthode, en ne s'arrêtant que ſur ce qui pouvoit plaire, & paſſant légérement ſur ce qu'il étoit pourtant néceſſaire de ſavoir pour faire connoître la ſuite de toutes ces Hiſtoires. J'oſe dire que l'exécution d'un pareil projet a été un chef-d'œuvre de patience & un travail très-pénible pour mes Coopérateurs. Jai peut-être moi-même mérité du Public quelque reconnoiſſance, pour avoir mis tout cela en ordre, de ſorte que l'Ou-

vrage ne fût ni obſcur dans ſa marche & ſa conduite, ni auſſi inſupportable par le ſtyle, que les Livres d'après leſquels j'avois été forcé de travailler. Cent perſonnages principaux mis en action étoient une petite armée difficile à ranger, à diſcipliner & à conduire. Quelques Lecteurs ont ſenti le prix de ce tour de force que j'ai fait ; mais il a échappé à beaucoup d'autres, que la multiplicité des faits & des événemens a rebutés.

Un Auteur qui cherche à faire ſa cour au Public, eſt comme une femme qui veut plaire & briller dans une nombreuſe aſſemblée ; elle ſe pare, elle s'ajuſte, & paſſe dans cette occupation bien des heures de la journée. Si après tant de peine & de fatigue elle réuſſit, elle eſt bien payée de ſes ſoins ; mais ſi on ne la trouve pas auſſi aimable qu'elle a voulu l'être, on ne lui ſait aucun gré de ſa toilette ; ſon temps eſt perdu & compté pour rien.

Quoi qu'il en ſoit, je ne veux pas manquer d'avertir encore une fois mes Lecteurs, qu'en joignant les deux Volumes de l'Hiſtoire du Chevalier du Soleil avec les deux d'Amadis de Gaule, traduits librement par M. le Comte de Treſſan, on trouvera tout ce que l'immenſe ſuite des Amadis préſente de ſujets & de matériaux utiles à ceux qui veulent courir la carriere du Théatre, ou habiller à la moderne d'anciennes ſituations intéreſſantes, faire des paroles d'Opéra, ou même écrire des Contes & Nouvelles.

HISTOIRE & Chronique de Gerard d'Euphrate, fils de Doolin de Mayence, imprimée pour la premiere fois, Paris in-folio 1545, in-8°. 1549, *& Lyon* in-16 *un peu plus tard.*

Tel eſt le titre du dernier de tous les Romans de la Table ronde; il y a long-temps que j'avois penſé à en donner un extrait dans la Bibliotheque des Romans, & j'ai engagé ſucceſſivement pluſieurs perſonnes à y travailler, & à débrouiller ce ſujet : mais toutes en ont éprouvé la difficulté. Outre que ce qui en eſt fait eſt obſcur, l'Ouvrage n'eſt pas achevé; cependant j'ai lieu de croire que quelqu'un eſt enfin venu à bout de mettre ce Roman en état de paroître, en tirant tout le parti qu'il a été poſſible de l'ancien ſujet, & ſuppléant de ſon imagination pour tout le reſte.

Theagenes & Clariclée.

En 1547, le célebre Traducteur Jacques Amyot, mort Evêque d'Auxerre & grand Aumônier de France, publia ſa premiere édition de la Traduction du fameux Roman Grec, intitulé *Hiſtoire Ethiopique de Heliodorus, contenant en dix Livres les loyales amours de Theagenes & de Clariclée, traduites du Grec en François.*

Cette Traduction fut trouvée ſi admirable, que nous en connoiſſons juſqu'à dix éditions avant la fin du ſeizieme ſiecle. Fabri, qui, quelques années après, fit une Rhétorique Françoiſe, dans laquelle il voulut renfermer des exemples de bon ſtyle, tant en proſe qu'en vers, n'en trouva pas

de meilleurs pour la proſe, que ceux tirés de cette Traduction-ci. On prétend que l'Auteur Grec étoit Evêque de Trica en Theſſalie, & qu'il vivoit ſous le regne des enfans de Théodoſe. On dit qu'il fut obligé d'abandonner ſon Siége pour avoir compoſé cet Ouvrage romaneſque. Amyot au contraire eut en récompenſe de ſa Traduction l'Abbaye de Belloſane, & s'ouvrit le chemin à la plus grande fortune.

Je renvoie mes Lecteurs au premier Volume d'Avril 1776 de la Bibliotheque des Romans; ils y trouveront un extrait fort clair de ce Roman, & ſur-tout une note aſſez inſtructive.

Utopie de Morus.

En 1550, parut la premiere Traduction de l'*Utopie* de Thomas Morus, ſous le titre de *Deſcription de l'iſle d'Utopie, ou miroir des Républiques du monde, traduites du Latin de Thomas Morus*. L'Ouvrage original avoit été compoſé environ vingt ans avant cette Traduction. L'Auteur l'avoit dédié au ſavant Eraſme. Quoique l'extrait de cet excellent Roman politique, que l'on trouvera dans la Bibliotheque des Romans au mois de Février 1776, ſoit fort court, n'ayant pas plus de trente pages, y compris la note ſur l'Auteur, je le crois ſuffiſant pour faire connoître & aimer cette agréable & utile fiction.

FIN de la huitieme Section des Romans du ſeizieme ſiecle.

627857